

Syllabes

prononcées

à Genève,

par M. le pasteur Vernes.

[Handwritten signature]

SERMONS

PRONONCÉS

A GENEVE,

PAR M. LE PASTEUR VERNES.



2nd M. O. N. S.

PROPOSAL

FOR THE

ESTABLISHMENT

00
S E R M O N S

P R O N O N C É S

A G E N È V E ,

P A R M. LE PASTEUR VERNES :

Nouvelle Edition, augmentée d'un volume,
& de son Eloge, par son fils.

T O M E S E C O N D.



A G E N È V E ,

Chez J. E. D I D I E R , Imprimeur-Libraire.

A L A U S A N N E ,

Chez J. M O U R E R , Libraire.

1 7 9 2.

G. n. 1259



ÉLOGE

DE M. VERNES,

PASTEUR DE L'ÉGLISE DE GENÈVE.

QUAND la mort frappe un de ces hommes qui fixaient le regard public, & s'étaient frayé une route dans la carrière de la gloire; la postérité semble en quelque sorte s'avancer sur sa tombe, & commencer son jugement. Elle n'admet à son tribunal, que la Religion, la Patrie, l'Humanité; & ne les interroge ni sur la naissance, ni sur les titres de la faible argile qui repose maintenant à ses pieds, mais uniquement sur ce qu'elle a pesé dans la balance des vertus. Si la Religion répond que cet homme a toujours servi la cause de l'Etre Suprême, & que soit par ses discours, soit par ses ouvrages, soit par sa

Tome II.

A

conduite privée ou publique, il s'est toujours montré digne du Dieu qu'il annonçait; si la Patrie répond que nul autre n'a plus fait pour elle; que dans l'espace de plus de trente années, nulle division intestine ne s'offre, où elle n'ait vu cet homme revêtir le caractère d'un ministre de paix, pour rallier ses Concitoyens à des sentimens d'union & de concorde; si l'Humanité dit que cet homme fut son apôtre le plus zélé, que jamais les malheureux ne jouirent de sa vue, sans se sentir foulagés par la présence d'un consolateur, d'un ami, d'un père; dès-lors il est jugé; du sein de la poudre où va se perdre le souvenir de générations entières, le sien s'élève & vit immortel parmi les hommes; la postérité le leur présente comme le modèle des vertus qu'elle commande, & l'objet des hommages de tous les temps.

Tel est l'homme que regrette Genève dans Jacob Vernes, Pasteur de son Eglise.

J'ose donc entreprendre de tracer un rapide tableau de sa vie; le plus bel éloge que j'en puisse faire, c'est de l'offrir comme il se présentait lui-même, dans toute sa simplicité.

Né de parens honnêtes, & généralement considérés, M. Vernes vit le jour dans une République où il suça avec le lait

les principes d'une liberté sage, & d'une saine philosophie. Plein d'heureuses dispositions pour l'étude, il se livra au penchant qui l'y entraînait. Doué d'une imagination vive, & d'un cœur sensible, sa Patrie était le lieu le plus propre peut-être à les mettre en activité, en lui offrant ces deux sources de leurs jouissances & de leurs richesses, la contemplation d'une belle nature, & l'amour d'une Constitution qui ne montre à l'homme que les lois au-dessus de lui.

Quelqu'ardeur qu'eût M. Vernes pour les sciences, il ne contracta point dans leur étude, cette humeur morose & sauvage, cette misanthropie dont le savant a peine quelquefois à se défendre, lorsque des hauteurs de la philosophie, & l'imagination exaltée par une trop longue contemplation du beau moral, il redescend chez ses semblables, & ne rencontre autour de lui qu'ignorance & que misère. Estimant que la sagesse & la Religion ne doivent jamais revêtir un caractère austère & repoussant, & que leur culte ne commande la privation d'aucun de ces plaisirs permis, de ces fleurs légères que sème sur nos premiers pas un Dieu qui voulut le bonheur des hommes, M. Vernes favoit associer dans sa jeunesse les plaisirs du monde & ceux de la retraite; de cet heureux mélange

réfultèrent peut-être cette aménité d'esprit, cette philosophie douce, ces grâces d'une conversation intéressante, qui pour mieux gagner les cœurs à la Religion, commençaient par les gagner à son interprète.

Le jour est venu où M. Vernes doit débiter dans la carrière que lui ouvraient, dès ses plus tendres années, ses talens, son goût & ses études. Observons les qualités d'où dépendaient ses succès, pour mieux juger des obstacles qu'il avait à vaincre.

Il est un art que ses difficultés & son importance ont toujours placé au-dessus des autres, l'art d'enchaîner les cœurs par la parole, & de tirer le plus grand effet de l'empire de la pensée. Art sublime dont l'origine remonte à celle des sociétés, & dont les progrès ont toujours accompagné ceux des sciences, puisqu'il emprunte sa richesse d'elles, & qu'à son tour seul il les fait valoir. Mais si le règne de l'éloquence s'étend à tous les intérêts des hommes, si c'est par ses douces influences, ou ses impressions profondes, que les Législateurs ont fait courber le front des peuples sous le joug des lois; si c'est par elles que les Orateurs de tous les siècles ont fait tonner dans les cœurs, la voix de la Patrie, &

soutenu la chaîne des vertus bienfaisantes qui les civilisent & les unissent; si c'est enfin au règne de l'éloquence, que l'homme doit sa grandeur, le déploiement successif de ses forces & de sa perfectibilité, n'est-ce pas sur-tout l'Orateur sacré qui a le plus de droit à sa reconnaissance? Médiateur entre le ciel & l'homme, interprète des volontés divines, c'est au sein de l'éternelle sagesse, qu'il s'efforce de puiser les leçons de celle à laquelle il nous invite. Organe d'un Dieu juste & bon & des vertus que son souvenir commande, son éloquence doit revêtir un caractère sublime comme les vérités qu'elle annonce. Fixant de trop près la nature divine, pour ne pas prendre en pitié les vanités puériles & les vices de la nôtre, il en suit la filiation ténébreuse jusques dans les derniers replis du cœur, & nous les présente, non tels que nous les dissimulent nos passions, mais tels que les voit l'œil scrutateur qui les juge & en décompose l'artifice. Zèle soutenu, feu brûlant d'un cœur animé par la beauté de la cause qu'il plaide, assurance d'une conscience pure & sans tache, d'une conscience qu'il doit pouvoir offrir en modèle à ceux qu'il frappe du fouet des remords, ou qu'il séduit par les couleurs qu'il prête à la vertu; marche toujours

simple & majestueuse de l'éloquence, tour-à-tour lente ou rapide suivant le silence ou la résistance des passions, images grandes & justes, tours oratoires, style harmonieux, organe flatteur; l'art de rester circonscrit dans son sujet, sans jamais divaguer; l'art plus difficile encore d'atteindre à la sublimité des pensées, ou à la profondeur du raisonnement, sans passer la portée du peuple, saine logique, heureuse ordonnance du plan, analyse fine & délicate des passions, & de leurs nuances si fugitives, & plus que tout le reste encore, onction d'un sentiment sans apprêt, d'un sentiment qui captive & entraîne l'auditeur par le plaisir qu'il éprouve à sentir au-dedans de lui, la voix qu'il écoute, en accord avec celle de la nature, que de ressorts divers, que de leviers puissans l'Orateur sacré ne doit pas faire agir sur les âmes pour les attacher, les ébranler, les attendrir, pour les tirer enfin de l'ornière la plus profonde & la plus dangereuse, celle que creusent les vices autour de l'étroit sentier des vertus!

Si tel est l'assemblage des qualités qu'exige l'éloquence de la chaire, quel homme peut se flatter de les avoir possédées toutes, & dans un âge où il est permis même au génie de n'en développer en-

core que quelques-unes ? Ici s'offre naturellement le souvenir de M. Vernes ; ceux qui l'ont entendu , même à son déclin , se le peindront sans peine , débutant dans la carrière de l'art oratoire , & y descendant pour y triompher toute sa vie. Qu'il fut glorieux pour lui , ce jour où , devant une assemblée auguste , il vint prononcer son premier sermon , & justifier l'opinion qu'on avait conçue de ses talens ! Parais , ministre du Très-haut , toi qui t'approches de son trône , plus que nulle autre de ses créatures ; hâte-toi d'user sur elles , du plus bel empire , & de les disposer à le servir dignement par une longue suite de bonnes œuvres ! Quel triomphe plus flatteur que celui du génie , quand il sert au triomphe de la Religion ! Quel état que celui de faire le bien , ou de porter sa Patrie à le faire !

(1) La nature avait formé le cœur de M. Vernes , autant que ses talens , pour cet état ; il s'y consacre donc entièrement ; mais avant de commencer les fonctions du ministère , il va chercher à s'en rendre plus digne , en étudiant l'homme chez les

(1) Elu Ministre à 24 ans , en 1752.

divers peuples de l'Europe. Successivement il parcourt la France, la Hollande, l'Angleterre. Par-tout il voit l'édifice des lois, de la Religion & de la morale, couvert d'épais nuages; par-tout l'homme de la nature a disparu sous la foule de préjugés qui le modifient & ne laissent en lui que leur ouvrage; où le cherchera-t-il? Où retrouvera-t-il les traces de la route du bonheur où il doit guider ses semblables, de cette route perdue à travers le labyrinthe des sociétés? Il reconnaît qu'elles n'existent nulle part que dans l'instinct d'un cœur sensible & fidèle adorateur de l'Etre Suprême; instinct sublime, qu'a placé la Divinité au-dedans de nous, pour suppléer à l'insuffisance de notre raison, & servir de boussole à la vertu. Cet instinct, qui nous invite d'une manière si touchante à composer notre bonheur des affections les plus naturelles & les plus douces, de celles qui font le bon père, le bon ami, le bon citoyen; cet instinct parle plus puissamment que jamais à l'ame de M. Vernes, où la Religion l'avait déjà si bien développé; il dicte ses sermons, il anime jusqu'aux moindres accens de son éloquence, & mêle à toute sa conduite ce charme, cette paix qui suit la présence de l'homme de bien.

Dans ses voyages M. Vernes s'était lié avec les gens de lettres les plus connus [1].

La nature préparait alors un homme qui devait étonner l'Europe, à la première explosion de son génie (2), & quoique M. Vernes n'en eût pas encore mesuré toute l'étendue, il se lia avec lui d'une vive amitié. Les grandes ames se pressentent & s'attirent en quelque sorte, en raison de leur grandeur & de leur capacité: mais M. Vernes ne soupçonnait pas alors, combien l'orgueil d'un génie ombrageux, empoisonnerait cette liaison.

De retour dans sa Patrie, M. Vernes ferra les liens d'un mariage qui devait être pour lui une source de délices, si la mort n'en avait interrompu le cours, en lui enlevant une épouse chérie [3]. Elle lui laissait une enfant, fille d'autant plus aimée, que, chaque jour, il voyait renaître

[1] Voltaire, Diderot, Palissot, Fréron, J. J. Rousseau, Necker. Nulle estime ne l'a plus flatté que celle de ce dernier.

[2] J. J. Rousseau.

[3] 1760. Il la perdit la nuit du jour où devait se faire l'élection du Pasteur de Cartigny, église qu'il postulait, & qu'il eût probablement obtenue; mais ne pouvant désormais se résoudre à vivre dans un lieu dont la présence de son épouse devait embellir la solitude, & où tout ne l'eût entretenu que de sa perte, il retira sa présentation, & préféra de continuer à Genève les premières fonctions du ministère.

en elle , les grâces & les vertus de sa mère ; il la perdit aussi à la fleur de son âge. La nature eût-elle donc trop attaché M. Vernes à la vie , s'il n'avait eu , plus d'une fois , à pleurer sur les objets qui lui promettaient la félicité !

Elu Pasteur de Célicity, (1761) il contracta un second mariage quatre ans après la mort de sa première femme. Doué d'une sensibilité exquise , de cette sensibilité qui nous fait un besoin pressant d'unir nos semblables au sentiment d'un bonheur qui s'accroît en se partageant , M. Vernes sentait chaque jour dans son ame le vuide immense qu'y laissait la perte de sa première épouse , & nulle autre n'était plus propre à remplir ce vuide que la femme qu'il épousa en secondes nûces.

Attraits de la figure , agrémens d'un esprit naturel & cultivé , intérêt de cette physionomie touchante , de ce charme inexprimable dont l'innocence & la modestie parent la beauté aux yeux même du vice , & qui fixent soudain les vœux d'un cœur honnête , Mlle. S. à tout ce qui fait plaisir , joignait ce qui fait aimer , & M. Vernes éprouva dans le cours trop rapide de son union , qu'elle possédait aussi tout ce qui rend heureux. Ils passaient leurs jours dans une paroisse charmante , située

à quelques lieues de Genève, sur le penchant d'un coteau dont le Léman baigne les bords. Soit qu'il portât les yeux sur une épouse chérie, sur des enfans, gages précieux d'une tendresse qui trouve en eux de nouveaux moyens de s'épancher, & de nouveaux motifs pour s'accroître, soit qu'il tournât ses regards sur des paroissiens dont les bénédictions le suivaient sans-cesse, & qui lui procuraient chaque jour les plaisirs de la bienfaisance; soit enfin qu'autour de leurs habitations rustiques, assis entre sa femme & ses enfans, sur les hauteurs de Céligny, il contemplât ou ce vaste amphithéâtre de monts & de coteaux, que les frimats & les dons du printemps peignent à-la-fois des plus brillantes couleurs, ou ce bassin magique du Léman qui semble fait pour répéter les merveilles de la création, dans toute leur pompe; de toutes parts son ame s'ouvrait au bonheur dont l'Auteur de la nature l'avait rendue susceptible; de toutes parts, sur ce tableau magnifique, il rencontrait ou le bienfaiteur ou le bienfait. Un père, une mère, des enfans unis, des paroissiens heureux, qui semblaient aussi une branche de la famille, des sites charmans, une nature favorisée des cieux..... quels objets! quels souvenirs! Qu'il me soit permis de me replacer un instant au

milieu d'eux, de m'asseoir sur ce banc de gazon, consacré aux loisirs de l'amitié & de la vertu, & de consoler les cœurs sensibles des misères de la vie, par le spectacle touchant du bonheur de l'homme de bien. N'est-ce pas faire son éloge, que de peindre l'espèce de plaisirs dont il a joui ?

Ce bonheur ne tarda pas à recevoir quelque altération. J. J. Rousseau avait publié ses premiers ouvrages, & leur devait déjà des persécutions. Il entretenait avec M. Vernes, une correspondance qui se trouve imprimée à la fin de ses œuvres, & où il peint, à sa manière, ses sentimens pour lui. « Estime, amitié, souvenir, reconnaissance, lui écrivait-il, tout vous est dû, & je m'acquitterai de tout cela, sans songer que je vous le dois ». Le charme de leur correspondance avait déjà cessé quand *Emile* parut. A travers la foule d'idées neuves & profondes dont cet ouvrage étincelle, & les prestiges d'un style enchanteur, M. Vernes crut démêler les principes d'un christianisme erroné. Plus la profession de foi du vicaire Savoyard avait de succès, & plus son influence était à craindre. Nul antagoniste n'osait s'élever contre son auteur ; la force de son éloquence épouvantait ceux que ses raisonne-

mens ne pouvaient convaincre. L'éloquence est d'autant plus redoutable & nécessaire en métaphysique, ou dans les matières qui y tiennent, qu'elle seule peut prêter en quelque sorte aux idées abstraites, le corps & la vie dont elles ont besoin pour captiver l'attention. M. Vernes vit le danger & n'hésita point. Sa religion lui était plus chère encore que l'amitié de l'Auteur; il tâcha néanmoins de soutenir l'une sans blesser l'autre, & publia ses lettres sur le christianisme du vicaire Savoyard. Quelque modération qui y régnaît, elles irritèrent Rousseau; car elles réussirent, & son amour-propre ne pardonnait point. Ici l'on va voir les noms de deux grands hommes, ne se mêler à celui de M. Vernes, que pour ternir l'éclat du génie, par le souvenir des faiblesses qui, le plus souvent, l'accompagnent; mais au moins feront-elles aimer davantage l'Ecrivain qui ne les a jamais partagées.

Voltaire prétendait alors régner sans rival sur le trône de la littérature; Rousseau vint offusquer ses yeux des premiers rayons de sa gloire; il acheva de s'en faire un mortel ennemi, en l'attaquant avec assez peu de motif dans ses *Lettres de la Montagne*. Voltaire s'en vengea par un libelle atroce, qu'il eut l'adresse infernale de faire

attribuer à M. Vernes. Rousseau, aigri par les lettres sur le christianisme, & l'ame ainsi préparée à s'ouvrir à tous les soupçons qui pouvaient inculper son ancien ami, saisit avec avidité l'occasion de lui attribuer un libelle qui couvrait de boue son Auteur, plus encore que celui qui en était l'objet. En conséquence, il le fit imprimer avec des notes qui y répondaient. M. Vernes lui écrivit & se justifia avec cette noblesse d'une grande ame indignement soupçonnée, & cette modération évangélique, base de son caractère, qui forcèrent J. J. Rousseau de dire [1] que M. Vernes était le plus grand ou le plus vil des mortels. Quoique tout se réunît pour le tirer d'erreur, il ne se retracta point; il sentait trop ses torts pour en convenir; le faux orgueil du génie fit qu'il ne se les avoua qu'à lui-même. Il se contenta de tenir secret un libelle contre M. Vernes, plus odieux encore que celui de Voltaire, puisqu'on y voit un sage qui oubliant sa devise, & s'oubliant soi-même, dénué de preuves pour noircir l'innocence, fait servir tout son esprit à la couvrir de quelques nuages. Un trait qui achève de faire déplorer l'abaissement d'un homme à qui l'on voudrait

(1) Dans le libelle dont il va être question.

ne devoir qu'une admiration pure, c'est que J. J. Rousseau ne supprima point ce libelle à jamais; il en fit dépositaire un de ses amis, avec promesse de le mettre au jour après sa mort, ainsi que ses autres manuscrits. Ce libelle a donc paru, mais accompagné de notes qui le réfutent, & précédé d'une déclaration authentique du secrétaire de M. de Voltaire (M. Vanières) qui reconnaît ce dernier pour auteur du libelle dont J. J. Rousseau voulait charger M. Vernes. Le public n'avait pas besoin de cette déclaration; son jugement avait prouvé que la réputation de l'homme intègre, peut braver quelquefois les prestiges de l'éloquence la plus insidieuse. Je ne rappelle moi-même qu'à regret, les torts d'un génie encore brillant à travers les taches de sa vie; mais l'enthousiasme qu'excitent ses ouvrages pourrait devenir préjudiciable à la mémoire d'un Pasteur qui donna des leçons de vertus aussi touchantes que les siennes, & dont l'exemple n'a jamais démenti les préceptes.

Depuis long-temps des philosophes ennemis du christianisme, lui livraient des attaques sans prévoir les conséquences des principes qu'ils voulaient substituer aux siens, ou plutôt de l'anéantissement de toute opinion religieuse. M. Vernes

n'entreprit point de résoudre des doutes dont souvent la solution est au-dessus de la portée de l'homme ; mais il imagina de chercher le résultat de ces principes, & d'en déduire le danger ou l'utilité respective. Telle est l'idée qu'il a développée dans sa *Confidence philosophique*, ouvrage qui n'a point été réfuté, & qui ne peut l'être, vu qu'il porte sur des faits, & non sur des questions oiseuses, que les ténèbres de la métaphysique environnent toujours plus ou moins. M. Vernes y met en action un de ces philosophes modernes pour qui rien n'est sacré, quand ils s'aveuglent au point de bannir de la nature son auteur, ce Dieu qui l'embrassant de toutes parts, & continuant son existence comme il l'a commencée, d'un simple acte de sa volonté, doit sans-cesse occuper le regard de ses créatures par ses œuvres, & leur ame par son idée. L'athée philosophe développe dans ses lettres, les moyens dont il se sert pour sapper les principes de vertu qu'avait versé la Religion dans le cœur d'une femme honnête, & qu'elle y entretenait par sa présence ; ces moyens découlent naturellement d'une philosophie qui laisse les passions sans barrière, comme le monde sans appui. Quel tableau plus propre à montrer l'abîme que creuse cette philosophie anéantissante, &

& où le vice attend ses victimes , que celui d'une femme intéressante , à qui les sophismes d'un athée font mépriser ces plaisirs purs du bonheur domestique , tous ceux que le souvenir d'un Dieu bienfaisant accompagne & anime encore ; d'une femme qui du sein d'une vie paisible & honorée , se livrant au délire des sens , qu'attendait son séducteur , & brisant la chaîne des sentimens que soutenait en elle le respect des mœurs & de la Religion , ne trouve enfin au lit de mort , de consolation ni dans son cœur que le remords déchire , ni dans son Dieu qu'elle a abandonné ! Ces lettres sont suivies d'une dernière , pleine de chaleur , de force & de sentiment , dans laquelle un apologiste du christianisme y combat un de ses détracteurs , & l'accable de toute la sublimité de sa morale. Le style de ces lettres , pareil à celui de tous les ouvrages de l'Auteur , est coulant , simple , clair , plein de cette ironie fine & agréable que pouvait fournir le tableau d'un philosophe qui se combat lui-même , par la seule exposition & l'emploi de ses maximes. Le succès de cet ouvrage ne fut pas douteux ; il s'en est fait des éditions multipliées.

Après la *Confidence philosophique*, M. Vernes publia un cathéchisme que sa clarté & sa méthode firent adopter avec empref-

fement. C'est en quelque sorte un cours de métaphysique mis à la portée de l'enfance ; cette définition en annonce le mérite. Son Auteur regardait un bon catéchisme, comme l'ouvrage le plus important peut-être, & le plus difficile. En effet, l'erreur & la vérité se touchent quelquefois de si près à l'œil de la raison ; combien ne doit-il pas être difficile de les présenter d'une manière nette à celui de l'enfance ! A ce catéchisme, M. Vernes en a joint un autre, fruit d'une philosophie éclairée, & dont on sentira toujours plus le prix, à mesure que l'esprit du christianisme sera mieux connu : Je parle d'un catéchisme à l'usage de toutes les communions chrétiennes : M. Vernes observant que ces communions, dans les dogmes les plus importants à la foi, ont des points de ralliement qui suffiraient pour devoir n'en faire qu'une, a voulu lever les barrières qui les séparent, & rassembler en quelque sorte les branches éparées de l'arbre auguste de la Religion, pour les élever au ciel d'une manière simple & uniforme. De quel discernement sûr & profond, de quelle circonspection n'a pas eu besoin celui qui a osé concevoir un pareil projet, & qui l'a exécuté sans exciter violemment les clameurs de l'esprit de parti qui veille, lors même que la superstition repose.

Mais aucun des ouvrages de M. Vernes n'a eu de succès plus général & plus mérité, que ses sermons ; & c'est sur-tout comme Prédicateur qu'il a droit à nos éloges. Sans-doute l'organe le plus flatteur, la figure la plus avantageuse , une action toujours noble , naturelle , propre à son sujet , l'intérêt qu'excitait sa seule présence , intérêt qui faisait retenir ce qu'il avait dit , & ouvrait le cœur à ce qu'il allait dire ; cette chaleur , cette onction d'une ame qui semblait plus qu'une autre inspirée de la Divinité , tant elle était digne de l'annoncer aux hommes ; tous ces avantages , qui formeraient à eux seuls un grand Prédicateur , disparaissant à l'impression , enlèvent sans-doute à ses sermons un grand mérite ; sans-doute , ce n'est plus là cette voix redoutée & chérie , qui , jusqu'au fond des entrailles , allait réveiller le remords , & du sein même du vice , faire éclore le desir sacré de la vertu ; ce n'est plus là cette voix si douce & si imposante , qui , en s'élevant vers les cieux , semblait en attirer sur les consciences , l'espérance & la paix qu'il invoquait pour elles ; sans-doute ce n'est plus là cette action du geste & du regard , quelquefois plus sublime que la parole , qui peint ce que cette dernière ne peut exprimer , & donne la vie à ce

qu'elle exprime, mais du moins c'est toujours cette éloquence simple & majestueuse qui prêche la religion du cœur, plus encore que celle de l'esprit; c'est toujours cette admirable limpidité de style & de raisonnement, cette sage texture de plans, cette abondance d'idées de sentimens, ou d'images grandes, cette sobriété d'expressions qui fait paraître le Prédicateur circonscrit dans un cercle étroit, quand il a épuisé son sujet; ce sont encore ces mouvemens d'une ame fortement émue qui respire à travers les lignes dépositaires de ses pensées; enfin, c'est toujours un fleuve majestueux & pur, qui loin des bords heureux qu'il a quittés, brille & porte encore avec lui la fraîcheur & la vie.

Je ne m'arrêterai point à comparer M. Vernes à d'autres Prédicateurs célèbres, & à chercher s'il n'a pas souvent la sublimité de Bossuet, & plus souvent encore, l'éloquence onctueuse & touchante de Massillon; j'observerai seulement, que peu de Prédicateurs ont porté à un si haut point, & plus heureusement allié l'art d'instruire, d'intéresser & de plaire, & qu'il n'en est peut-être aucun dont on perdît moins de paroles en chaire, & dont on perde moins de mots sur le papier.

Tels sont les principaux ouvrages que nous

offre la vie littéraire de M. Vernes; il nous reste maintenant à le suivre dans sa vie politique & privée; à voir l'application de ses maximes à sa conduite; si les unes nous indiquent la route de la vertu, l'autre peut nous apprendre comme on y marche sans broncher.

Et d'abord, si nous envisageons M. Vernes comme Pasteur, nous le verrons remplissant avec tout le zèle & l'exactitude requise, les devoirs de son état, & ceux que lui prescrivait la soif ardente de faire le bien, devoirs qu'on peut appeler les délassemens d'une ame sensible, & qu'elle ne saurait mieux exercer que dans un état où toutes les classes de la société ont droit à ses soins. Soit que nous suivions M. Vernes dans les deux églises de campagne qu'il desservit successivement [1], soit que nous le suivions à Genève où le vœu de sa Patrie, & l'éducation de ses enfans le rappelèrent, nous le verrons par-tout emportant les regrets du troupeau dont il s'éloignait, & bientôt entouré des bénédictions de celui dont il était chargé; nous le verrons par-tout, aidant les uns de ses conseils, de ses lumières, de ses encouragemens; sollicitant pour les autres les secours d'une charité officieuse, secours

(1) Céligny & Sacconex.

qui, en général, éprouvent plus de difficultés à arriver, que les maux de l'humanité n'en ont à naître; par-tout enfin, nous le verrons répandre les principes d'une piété solide, par les instructions les plus claires, les plus propres à faire aimer la Religion, & à entretenir dans les cœurs, comme dans un sanctuaire, le feu sacré de la bienfaisance.

Dès son enfance, M. Vernes avait sucé dans sa Patrie des principes républicains, principes qui développés dans l'ame d'un Rousseau produisirent le *Contrat Social*, & qui germant dans la sienne, l'engagèrent à sacrifier le repos de sa vie entière, pour le maintien des droits de ses concitoyens; non de ces principes qui rompent entièrement l'équilibre des états & des divers ordres de la société, pour y établir une égalité individuelle toujours incompatible avec la marche tranquille d'une constitution bien organisée.

Fidèle à ses principes politiques, M. Vernes ne négligea aucune occasion de les faire servir au bien de sa Patrie. Ces principes également éloignés d'une aristocratie tyrannique, & d'une démocratie outrée, qui, toutes deux, amènent inévitablement les excès de l'oppression & de la licence, M. Vernes les soutint toujours avec cette

chaleur & cette modération bien remarquables d'un bon citoyen qui sent vivement le prix de la liberté, mais qui pèse dans une juste balance, ce que cette même liberté trop illimitée peut coûter au maintien de la paix & de la concorde, les premiers biens de l'homme & ceux d'où dépendent les autres.

De quel bonheur n'eût pas joui Genève, si ces principes y eussent été plus répandus! Considéré du côté de la politique, M. Vernes eût-il jamais quelque reproche à se faire? J'en appelle à vous, citoyens de tous états, n'avez-vous pas toujours vu M. Vernes, au sein des orages de sa Patrie, s'avancant parmi vous, faire le plus bel usage de l'ascendant que lui donnaient ses vertus, ses talens & son caractère, pour vous ramener à des sentimens de paix & de concorde, & aussi grand quand il ralliait les cœurs au nom de la Patrie, que lorsqu'il les attirait aux autels de son Dieu, ne jouir, dans son triomphe, que du plaisir d'avoir fait des heureux? Citoyens de tous les partis, vous-mêmes qui ne partagez point les opinions de ce ministre de paix, ne rendiez-vous pas justice à la pureté de ses intentions, ne vous sentîtes-vous pas cent fois pressés, accablés du poids que l'éloquence du patriotisme ajoute

à celle de la vertu ? Eh bien ! ce même homme dont aucun jour ne fut perdu volontairement pour le bien de l'humanité, ou celui de ses concitoyens, ce même homme à qui le peu de succès de tous ses plans de conciliation, avait appris combien il est dangereux de manier la chaîne des intérêts humains, mais qui ne rebutait jamais l'occasion d'être utile, ce même homme, l'Aristide de Genève, s'est vu près de l'exil..... Pour l'honneur de l'humanité, pour celui de sa patrie, efforçons-nous de croire qu'il n'a dû ses persécutions qu'au malheur des circonstances.

Je passe sous silence les détails de son arrestation à Copet, & tout ce que me fournirait cette liste dans laquelle se vit inscrit M. Vernes, lui qui, si l'on eût compté les voix de sa patrie, n'eût été inscrit que sur celle de ses bienfaiteurs..... A ces souvenirs, pour oublier les torts dont on fut coupable envers lui, j'aurais sans-doute besoin de la grandeur d'âme avec laquelle il les oubliait lui-même, je tâcherai du moins d'y atteindre, & ne ferai servir son arrestation qu'à sa gloire, en le peignant rentrant dans sa patrie, au milieu des acclamations, des larmes de joie de ses concitoyens ; au milieu de femmes, d'enfans qui veulent voir & toucher au

moins ses habits. Est-ce un grand de la terre qui passe ? Ah ! c'est bien plus que tous les objets d'une pompe mondaine. la vertu simple & honorée. O patriotisme ! ô vertu ! tu trouves donc quelquefois ta récompense à côté des coups qui te frappent !

Mais le temps des plus grandes tribulations de sa vie est arrivé ; il croit voir l'indépendance de la République attaquée, & ne pouvant soutenir ce spectacle, il va loin d'elle dévorer sa douleur ; les larmes qu'il verse sur sa patrie sont bien amères, mais du moins les remords ne sont pas pour lui. Dans ses malheurs, il tourne les yeux sur sa conscience, & y retrouve toujours son lieu de repos. Sans-doute à Neuchâtel, à Morges, par-tout où il séjourna, il reçut l'accueil que le talent & le mérite ont droit d'attendre, & qui devient un tribut d'estime, de respect & d'amour, quand ces qualités se présentent sous les dehors les plus intéressans ; mais vécut-il heureux ? Pouvait-il oublier ce qu'avait été sa patrie, & ce qu'elle était ? Pouvait-il oublier ce qu'il avait fait pour elle, & ce qu'on avait fait, ou ce qu'on avait négligé de faire pour lui ? Il ne fit jamais ce compte ; mais son cœur sensible n'en eût-il pas le sentiment ? Parcou-

rons donc rapidement les six années qu'il passa loin d'elle, & n'y cherchons que quelques instans où des jouissances qui lui étaient propres, vinrent le distraire de ses longues peines.

Parmi ces jouissances, il n'en est point qu'il ait senti plus vivement, que le plaisir de revoir à Constance, ceux de ses concitoyens qui y avaient été chercher une patrie après la révolution de 1782, & qu'ils y eussent retrouvée, si celle dont ils étaient sortis avait pu se retrouver quelque part. Néanmoins l'ame sensible de M. Vernes goûta une joie bien pure au spectacle de la paix dont ils jouissaient, & des avantages que leur procuraient leur union & leur industrie sur l'heureux sol de Constance. Il consacra le Pasteur de leur église, dans le lieu où Jean Hus & Jérôme de Prague avaient été brûlés. Ainsi le torrent des opinions tant politiques que religieuses, passe, revient, ramène les hommes au point d'où ils sont partis, roule leurs erreurs à travers les siècles, & n'offre, sur toute sa route, que les dévastres des nations qui se sont trop livrées à ses flots.

Ce fut dans sa retraite de Morges, ville dont il eut beaucoup à se louer, que M. Vernes fit imprimer le premier volume

de ses sermons, & qu'il prépara celui que l'on met au jour; il allait travailler à un traité sur l'éloquence de la chaire, & transmettre à d'autres, les secrets de l'art dont il était lui-même le meilleur modèle, lorsque la perte de parens qui le retenaient à Morges, & la révolution arrivée à Genève en 1789, le détournèrent de ce travail, en le rappelant dans ses foyers. Ai-je besoin de peindre le plaisir qu'excita son retour? Il manquait depuis si long-temps à ses parens, à ses amis, à tous ceux chez qui la différence d'opinions politiques, n'éteignait pas le plaisir que donne la présence de la vertu, & pour qui son absence était un reproche; il manquait enfin à la Constitution nouvelle d'être honorée du retour d'un pareil citoyen; cette Constitution, à la vérité, ne remplissait pas complètement ses vœux; mais il avait tant appris qu'un gouvernement parfait est aussi difficile à trouver que le parfait bonheur; qu'il regardait moins à ce qui pouvait manquer encore à celui de sa patrie, qu'à ce qu'elle pouvait avoir gagné. La constitution de Genève devait ressentir encore l'influence des opinions politiques de la France, dans le tourbillon desquelles elle roule toujours; l'Etat fut ébranlé de nouveau, mais cette commotion ne fit qu'af-

fermir sur des bases plus solides , sa liberté & son repos. A peine M. Vernes jouissait-il des avantages de la Constitution nouvelle , que sa santé fut attaquée ; de cruelles obstructions le forcèrent d'aller prendre les eaux à Plombières , il en reçut quelque soulagement , mais à son retour sa santé déclina journellement , & au bout de quelques mois , il rendit le dernier soupir entre les bras d'une épouse qui lui avait rendu de fidèles soins [1], & de ses enfans qui doivent à sa mémoire , toutes les larmes que fournit le cœur à l'amour filial le plus tendre & le plus mérité. M'arrêterai-je sur sa résignation & sa piété , dans ses derniers momens ; le tableau du juste mourant est sans-doute une apologie sublime de sa vie entière , de sa religion ; mais à travers les ombres de la mort & sa cruelle angoisse , mes yeux redoutent trop de contempler un père.

Il est des hommes dont la renommée ne rapporte que de grands mots ou de grandes actions ; mais si ces traits en nous peignant quelques sublimes élans de l'ame , nous le montrent par instans au-dessus de

[1] Il avait perdu sa seconde femme après dix ans de mariage & s'était remarié en 1775. Il est mort le 22 d'Octobre 1791.

l'humanité, ne devons-nous pas recueillir avec plus d'intérêt encore, de petits détails qui nous montrent leur vie entière, & l'effet des vertus de tous les jours? Combien ne nous en offrirait pas de ce genre, la vie de M. Vernes! Quel est celui de ses jours dont le tableau ne vînt émouvoir doucement le cœur de l'homme sensible, de l'ami de l'humanité, & n'y fît naître le regret dû à l'homme intègre dont on se félicitait d'être le contemporain.

Un Ecrivain célèbre ne cherchait dans les éloges, que ces traits de la vie privée, qui offrent l'homme, non tel que le fait son apologiste, mais tel que l'avait fait la nature. Je me permettrai donc de rapporter une anecdote qui peint les sentimens qu'inspirait généralement M. Vernes.

Un inconnu voulant faire un voyage, & remettre en dépôt une somme d'argent considérable pour sa fortune, s'enquit à Genève, de l'homme dont la probité était la plus reconnue; voyant que toutes les voix se réunissaient sur le même, il va chez lui, & lui confie cette somme sans consentir à en recevoir aucun titre qui pût lui servir à la réclamer dans la suite. Ai-je besoin de nommer cet homme intègre? Non; tous les cœurs le nommaient pendant sa vie; tous le nommeront après sa mort;

mais je regrette d'ignorer celui de l'inconnu. La confiance d'une belle ame envers une autre, quel honneur pour toutes deux ! Quelle plus noble confraternité ! L'âge d'or ferait-il une chimère, s'il en existait beaucoup de pareilles [1] !

La flatterie ne se mêlerait donc point à cet éloge, si j'essayais de peindre les regrets qu'a causé la perte de M. Vernes, dans toutes les classes de la société, même dans celles que l'opulence & le luxe laissent souvent insensible, quand le cercueil qui porte en terre le consolateur, l'ami des malheureux, vient à passer près d'elle. Quoiqu'à Genève cette classe même soit peut-être plus que par-tout ailleurs, digne des biens dont elle jouit, par son inclination à verser sur les indigens, des richesses qui se changent, pour ainsi dire, en rosée céleste, dans les mains de la bienfaisance

(1) Dois-je oublier cette bouquetière qui ne voulait rien rabattre du prix de ses fleurs, disant qu'à peine elles lui fournissaient de quoi vivre, mais qui voyant paraître M. Vernes, après six ans d'absence, s'écria dans l'effusion de sa joie. « Notre bon Pasteur nous est rendu, ah ! Mesdames, je donne mes bouquets pour rien » ! Jamais la vertu reçut-elle un hommage aussi sincère, un bouquet plus précieux ? Quand ce trait trouverait des cœurs indifférens, du moins pardonneraient-ils à un fils d'avoir rassemblé les plus petites fleurs de la couronne de son père. ? (*Note de l'Auteur*).

& de la religion ; ce n'était cependant point ses regrets que M. Vernes ambitionnait le plus de mériter ; il ambitionnait sur-tout ceux des tendres & vertueux amis dont il était le mieux connu , & qui , dans ses maux , lui avaient prodigué leurs soins ; il eût été également flatté de ceux des simples habitans de la paroisse qu'il avait long-temps desservie. Ah ! laissez-les couler, ames sensibles , ces larmes de la reconnaissance , qui honorent autant le troupeau qui les donne , que le Pasteur qui les reçoit. Depuis long-temps M. Vernes s'était éloigné de vous , mais du moins il vivait dans sa patrie , il vous portait toujours dans son cœur , comme vous le portiez dans le vôtre ; il goûtait souvent le plaisir de revoir en vous ses anciens amis. Vous aimez à vous rappeler avec quel zèle il visitait vos chaumières , pour être heureux de votre bonheur , ou partager vos peines , & relever vos cœurs trop souvent abattus par l'infortune , en vous prouvant que l'auteur de la nature ne vous avait point abandonné , puisqu'il vous offrait en lui un appui. Vous aimez à vous rappeler avec quels sentimens de respect & de gratitude , vous alliez au temple , adorer le Dieu d'espérance & de consolation , dont son digne interprète assis au milieu de vous ,

dans vos cabanes rustiques, venait de vous entretenir; vous aimez à vous rappeler comment à sa présence, & à ses discours pleins d'une onction si touchante, la route de la vertu vous paraissait facile & belle, & comment ses actions achevaient de vous le prouver. Eh bien! ce digne Pasteur, cet ami, ce père qui eût toujours vécu, si la mort respectait au moins les vœux du pauvre..... il n'est plus! Mais ne vous livrez point à des regrets trop amers, l'esprit de bienfaisance & de vertu qui l'animait, vit toujours dans le corps respectable dont il était un ornement.

Aux qualités du cœur, M. Vernes joignait tous les agrémens de l'esprit de société. Des derniers résulte l'art de plaire, & des autres l'art de se faire aimer. Leur alliance les sert mutuellement, & jamais elle ne fut plus sensible que chez M. Vernes; comme elle s'y faisait sans effort, on y cédait sans résistance, & l'on ignorait par lequel de ces deux arts il intéressait le plus.

Le charme du sentiment se répand sur les mots les plus indifférens de l'homme qu'on aime & qu'on estime, & mêle une chaleur durable au feu brillant & instantané de l'esprit. On se félicite de penser comme lui, de partager ses sentimens, &
de

de la même manière que l'on se croit quelques droits à la vertu, quand on vient de lui rendre hommage, l'on se flatte de participer en quelque chose au mérite de cet homme-là, lorsque l'on en sent tout le prix. Tel est le bien-être que procurait la présence de M. Vernes. Il avait un commerce d'esprit & de cœur, si doux & si peu exigeant, que les étrangers intimidés d'abord par son nom, oublièrent bientôt le savant, pour ne voir en lui que l'homme aimable.

Nul n'inspirait plus que lui, l'assurance que la nature a fait l'homme bon, & ne le prouvait mieux par ses actions & ses moindres paroles; nulle physionomie n'alliait plus heureusement cette bonté de cœur à toute la finesse de l'esprit; nulle autre n'annonçait mieux ce tranquille bonheur qui suit le souvenir d'avoir toujours bien fait, & la volonté constante de rester semblable à soi-même. M. Vernes aimait trop les hommes pour les bien connaître; le besoin qu'il avait de les sentir heureux, ou du moins dignes de l'être, les lui faisait juger toujours d'après lui-même; cette erreur de grandes âmes, entretenait dans la sienne, la confiance du premier âge de la vie, & le portait à oublier facilement les torts de ses semblables, pour ne se

souvenir que de leur faiblesse, & leur tenir compte même des apparences de la vertu.

L'histoire nous offre peu d'hommes célèbres, dont il ne faille chercher les grandes actions à travers une longue suite de jours stériles; il en est d'autres qui ont moins marqué dans les époques utiles à l'humanité, & dont la vie ne présente qu'une scène de bienfaisance, de vertus ou de talens circonscrits dans un cercle étroit; c'est sous ce dernier point de vue, le plus utile peut-être, que s'est offert à nous M. Vernes. En qualité de prédicateur, il exerça dignement la législation de la religion & des vertus; & en qualité d'homme, de citoyen, de père, d'époux, de fils & d'ami, il en pratiqua toutes les lois. Vous qui voudrez joindre votre voix à la mienne, & lui donner le seul tribut d'éloges qu'il eût demandé, dites seulement en passant près de sa cendre : « C'est » là que repose l'homme de bien ».

Pardonne, ô mon père ! si j'ai tenté de jeter quelques fleurs sur ta tombe, en mêlant la douceur de parler de toi, aux premières larmes que tu m'as jamais fait répandre ! C'était à celui qui t'avait connu de plus près, à entreprendre ton éloge; c'était à celui que tu nourrissais de tes maximes, que tu formais par ton exemple,

que tu couvris toujours de ton aîle, à t'offrir l'hommage de ses sentimens. Heureux en écoutant la voix de l'amour filial, de n'avoir rien à feindre pour embellir ou déguiser la vérité, & de te trouver toujours dans l'opinion publique, aussi grand, & presque aussi regretté que dans la mienne ! En reportant les yeux sur les épreuves de ta vie, on est d'abord tenté de croire qu'elle eût été plus heureuse, si l'amour de la patrie, & ton zèle à la servir, avaient moins agité ton ame ; mais alors n'eût-il rien manqué à ta vertu, & n'est-ce pas des sacrifices que tu lui faisais, que provenaient tes plus pures jouissances ? Puisse donc l'histoire de tes malheurs ne point abattre le zèle des vrais citoyens, & ne leur montrer que l'honneur dont se couvrent les modèles de patriotisme ! Puisse l'histoire de tes vertus, devenir celle de leur propre cœur, & ne laisser plus rien à faire aux sublimes leçons que leur fournissent tes ouvrages !

S E R M O N

Sur ces paroles de l'Épître

DE ST. PAUL AUX ROMAINS,
CHAP. XII. v. 21.

*Ne vous laissez pas surmonter par le mal ;
mais surmontez le mal par le bien.*

M E S F R È R E S ,

EN lisant l'histoire de *David*, avant qu'il fût monté sur le trône d'*Israël*, je ne puis qu'admirer sa conduite à l'égard de *Saül*, son persécuteur. Il peut ôter la vie à ce prince qui poursuivait la sienne avec le plus grand acharnement ; par-là il se soustrayait à ses fureurs, & sa couronne allait être mise sur sa tête. *David* écoute-t-il son ressentiment ? Non ; il regarde de mettre la main sur l'*Oint de l'Eternel* ; il se conduit avec tant de générosité, tant de grandeur d'ame, que l'impitoyable

Saül est forcé de dire : *Tu es plus juste que moi ; car tu m'as rendu le bien pour le mal que j'ai fait.* M. F. Cette belle conduite de *David* à l'égard de *Saül*, c'est celle que l'Evangile exige de tous ceux qui font profession du christianisme. Vous avez entendu *Saint-Paul*, dans les paroles de notre texte : *Ne vous laissez point surmonter par le mal ; mais surmontez le mal par le bien.* Grande & belle maxime , qu'il convient peut-être aujourd'hui plus que jamais de graver profondément dans les cœurs ! Oh ! si je pouvais en arracher toute racine de fiel & d'amertume ! Si je pouvais y faire naître , y bien établir la douceur , le support , la bonté , la charité chrétienne ! Ainsi soit-il !

Ne vous laissez pas surmonter par le mal. Il paraît évidemment , par plusieurs passages qui précèdent celui de notre texte , où il est parlé d'ennemis , de persécuteurs , il paraît , dis-je , que par le *mal* dont il est ici question , il faut entendre celui que nous recevons de la part des autres hommes. Enfans d'un même père , qui a formé d'un seul sang tout le genre humain ; appelés à vivre en société , à passer ensemble quelque temps sur cette terre , à nous accompagner mutuellement dans le court voyage de cette vie , il semble que nous

devrions travailler au bonheur les uns des autres, & nous rendre, aussi douces qu'il est possible, *les années de notre pèlerinage*. Cependant, que démontre l'expérience? Que, loin de contribuer à leur bonheur réciproque, les hommes se nuisent les uns aux autres en mille manières; qu'ils sont eux-mêmes la source d'un grand nombre de maux qui affligent le genre humain. Hélas! que n'a-t-on point à souffrir des attentats de l'injustice, des prétentions de l'orgueil, des noirceurs de l'envie, des bassesses de l'intérêt, de l'audace, de l'ambition, des flétrissures de la médisance, du venin de la calomnie, de tant de funestes ressources de la méchanceté humaine? Où ne trouve-t-on pas des ennemis? Ennemis qui se montrent à découvert. Ennemis qui ourdissent leurs trames en secret, afin de porter des coups plus assurés. Ennemis, parmi des gens qui nous sont étrangers, souvent parmi ceux que nous croyons nos amis; parmi les personnes mêmes avec qui nous soutenons les relations les plus étroites. Que de sujets d'amertumes & de chagrins ne trouve-t-on pas quelquefois dans le sein de sa famille même!.... Comment se conduira le chrétien dans ces fâcheuses circonstances? Il mettra en pratique cette leçon de *Saint-*

Paul : Ne vous laissez pas surmonter par le mal.

N'entendez pas par-là , M. F. que la Religion demande de nous, que nous soyons insensibles aux maux qui nous viennent de la part des hommes , que nous leur opposions un cœur de bronze , si je puis m'exprimer ainsi. Ce serait exiger de l'homme qu'il ne fût pas homme. La Religion ne détruit point la nature.

N'entendez pas non plus par-là , M. F. ; que l'Evangile demande qu'on n'emploie pas tous les moyens légitimes pour la réparation du mal qu'on a reçu , & pour empêcher qu'on ne nous en fasse à l'avenir. Cela est permis ; cela est même nécessaire pour le bien de la société ; pour arrêter les projets & les fureurs des méchans ; pour assurer , autant qu'il est possible , notre tranquillité & notre bonheur.

Quel est donc le sens de cette exhortation de *Saint-Paul* : *Ne vous laissez pas surmonter par le mal* ? Elle signifie d'abord , ne soyez pas trop affectés des maux qui vous viennent de la part des hommes ; qu'ils ne fassent pas sur vous une impression trop forte & trop douloureuse. *Saint-Paul* condamne donc , par-là , cette vive sensibilité aux injures qu'on a reçues , qui fait qu'on s'en afflige , qu'on s'en chagrine avec

excès ; qu'on a ces injures sans-cesse présentes à l'esprit ; qu'on les porte comme un poids continuel sur le cœur ; qu'on nourrit sa tristesse par de sombres réflexions , qu'on se refuse à ce qui pourrait la dissiper ; que les plaisirs honnêtes qu'on pourrait se procurer sont écartés , comme des distractions importunes ; qu'on promène son chagrin dans les compagnies les plus propres à le dissiper ; qu'on ne cesse d'en entretenir les personnes qu'on fréquente ; en un mot , que toute la tranquillité de la vie en est altérée. Et n'est-ce pas là , en effet , *M. F. se laisser surmonter par le mal* ? N'est-ce pas là succomber sous les coups qu'on nous porte ? N'est-ce pas là être vaincu par nos ennemis , qui viennent ainsi à bout de leurs iniques desseins , puisqu'ils nous font , dans toute son étendue , le mal qu'ils ont voulu nous faire ?

Mais ce que *Saint-Paul* demande particulièrement des chrétiens , quand il leur dit , *ne vous laissez pas surmonter par le mal* , c'est qu'ils ne se livrent point aux actions criminelles auxquelles le ressentiment , la colère pourraient les porter ; qu'ils ne cèdent point aux sinistres inspirations que la passion fait naître dans leur ame. — Cet homme a noirci votre réputation ; il se présente des occasions de flétrir la sienne ;

vous vous *laissez surmonter par le mal*, si vous cédez à cette tentation ; si vous ne mettez pas un frein à votre langue ; si vous ne tenez aucun compte de cet ordre de la parole de Dieu : *Ne parlez point mal les uns des autres* ; ordre dont l'infraction commise à votre égard, n'autorise point celle que vous pourriez y faire. — Cet homme, par des voies illicites, vous a fait quelques torts ; il se présente de criminels moyens de lui nuire ; vous vous *laissez surmonter par le mal*, si vous employez ces moyens ; l'injustice de cet homme ne pouvant autoriser la vôtre. Dans ces cas-là, & dans les autres de ce genre, le *mal* est plus fort que le *bien*, puisqu'on lui laisse emporter la victoire sur le cœur, en faisant ce que l'on sent qu'on ne devrait pas faire.

Mais est-ce assez de n'être point *surmonté par le mal* ? Ah ! M. F. ! Combien de gens dont il ferait à souhaiter qu'ils allaissent au moins jusques là ! Et ce n'est cependant que la moitié du devoir que la Religion nous impose : *Surmontez*, nous dit-elle, *surmontez le mal par le bien*. Ces paroles signifient que nous devons rendre le bien pour le mal à ceux qui nous ont offensés ; que nous devons, comme il est dit dans les paroles qui précèdent notre texte, *donner à manger à notre ennemi, s'il a faim* ;

*& s'il a soif lui donner à boire. — Vous surmontez le mal par le bien ; si vous allez au-devant de cet homme qui s'est montré votre ennemi, si vous lui faites des avances ; si vous lui témoignez le desir que vous avez de vivre avec lui en paix, & en charité fraternelle ; si vous saisissez les occasions de lui rendre service ; si vous les cherchez ; si vous ne vous rebutez point par l'inutilité de vos premières démarches. -- Vous surmontez le mal par le bien, si, sachant que cet homme a attaqué votre réputation, vous êtes non-seulement circonspect dans vos paroles, lorsqu'il est question de lui ; mais si vous allez jusqu'à le défendre, lorsque de faux bruits se répandent sur son compte ; si vous détruisez ce que vous savez être des accusations mal fondées. Abrégeons ces détails. Ce que nous avons dit, suffit, sans-doute, pour vous apprendre ce qu'emportent ces expressions : *Ne vous laissez pas surmonter par le mal ; mais surmontez le mal par le bien.* Examinons, maintenant, les raisons dont cette exhortation peut être appuyée ; opposons-les aux préjugés & aux passions qui la combattent.*

1^o. Il me semble, d'abord, M. F. qu'à l'ouïe de cette maxime, si nous sommes dans des momens tranquilles, nous ne pouvons que l'approuver au fond du cœur ; nous ne pouvons que reconnaître qu'il y

aurait de la générosité, de la grandeur, de l'héroïsme, à en faire la règle de notre conduite envers les hommes. Et quelle est la cause de cette approbation intérieure ? La voici, M. F. Nous sentons tous qu'il est beau d'être tellement le maître de soi-même, qu'on ne se laisse point abattre par les injures ; qu'on ne succombe point sous les coups de l'injustice ou de la méchanceté ; qu'on leur oppose une ame forte, une ame que rien ne trouble & ne déconcerte, une ame sur qui la raison a pris un tel empire que tous les efforts des passions ne peuvent le lui enlever ; une ame dans laquelle l'amour du devoir, l'amour de ce qui est *bien*, est tellement enraciné que jamais rien ne l'en détourne. Et où serait donc la vraie grandeur, où serait le véritable héroïsme, s'ils ne se trouvent pas dans une telle ame ? Oseriez-vous dire que vous les appercevez chez cet homme qui s'émeut & se trouble, dès qu'il est offensé ; qui ne se possède plus ; qui n'est guidé que par les fougueuses émotions d'un cœur ulcéré ; qui n'entend plus la voix de la raison que la passion étouffe ? Non, non ; vous ne voyez là que petitesse, que faiblesse, que lâcheté, que dégradation de la nature humaine ; vous ne voyez là que les transports brutaux de l'animal farouche,

qui s'élance sur ce qui le blesse & l'irrite. O homme ! distingué par l'intelligence & la raison ! veux-tu te montrer un être grand , un être couronné de gloire & d'honneur ! que jamais la passion ne subjugué , ne tyrannise ton ame ! Que la fermeté de cette ame t'élève au-dessus de tous les ressentimens ! Que la générosité de cette ame soit au-dessus de toutes les atteintes ! *Ne te laisse pas surmonter par le mal ; mais surmonte le mal par le bien !*

2^o. Mais l'intérêt de l'homme , un sage & vrai intérêt , s'accorde-t-il avec cette générosité , cette grandeur d'ame ? Oui , M. F. Que fait un homme qui se laisse *surmonter par le mal* ? Il ouvre l'accès au-dedans de lui à la haine & à ses rongemens , à la colère & à ses palpitations , à la vengeance & à ses tourmens ; c'est-à-dire , qu'il livre son ame en proie aux sentimens les plus noirs , les plus pénibles , les plus dévorans. Dès-lors , son repos est troublé ; il n'est plus à ses affaires , à son travail ; ses plaisirs ne sont pas purs ; son sommeil même n'est pas tranquille. La pensée , la rencontre de cet homme qu'il hait , le ferre & l'angoisse ; les succès de cet homme , pèsent sur son cœur , le minent & le travaillent ; les louanges qu'on donne à cet homme , sont autant de traits acérés qui percent son ame.

Est-ce là un état heureux, une situation désirable ? Est-ce là ce que vous désireriez jamais pour vos enfans, pour vos amis ? Ne croiriez-vous pas faire des vœux pour l'amertume de leur vie ? Détournez donc vos regards de dessus cet homme que nous venons de dépeindre. Portez-les sur celui qui fait d'abord arrêter tout mouvement violent qui s'élève au-dedans de lui ; qui écarte d'abord du cœur tout ce qui le ronge & le déchire ; qui se retrouve d'abord avec des sentimens doux, paisibles, modérés, bien-faisans ; qui se livre aux inspirations de ces sentimens, & qui peut se parler ainsi à lui-même : « J'avois été offensé ; un mouvement de colère avoit agité mon ame ; » mais je l'ai bientôt réprimé ; j'ai remis » mon ame dans une assiette tranquille ; » j'ai repoussé toute idée de rendre le mal pour le mal ; je ne me suis vengé que par des » bienfaits ». Délicieux sentiment ! Ne vous plaisez-vous pas M. F., à vous peindre le cœur où il réside ? Ce cœur ne vous paraît-il pas le vrai lieu de la paix, & de la satisfaction la plus pure & la plus solide ? Ne seriez-vous pas révoltés, si l'on osait comparer cette situation avec celle d'un homme qui roule au-dedans de lui ces pensées. « J'ai fait le malheur de cet homme » qui m'avait offensé ; j'ai flétri sa réputation.

» tion ; j'ai renversé son crédit ; j'ai répandu l'amertume sur sa vie ». Triomphe barbare ! Plaisir féroce ! Malheur à l'ame sauvage & cruelle qui peut se repaître de cette joie infernale ! Procurons-nous des plaisirs dignes de l'homme ; des plaisirs qui soutiennent l'examen de la raison ; des plaisirs que le remords n'empoisonne jamais. *Ne nous laissons pas surmonter par le mal ; mais surmontons le mal par le bien.*

3°. Faut-il une nouvelle preuve que prêcher à l'homme cette maxime de *Saint-Paul*, c'est lui parler pour ses vrais intérêts ? La voici, M. F. Que faites-vous , lorsque , vous laissant *surmonter par le mal*, vous exécutez un projet de vengeance ? Vous irritez de plus en plus votre ennemi ; vous aigrissez sa haine, vous en abreuvez son cœur ; la vanité blessée , l'orgueil humilié, concentrent la passion dans l'ame , la nourrissent & la fortifient. Cette inimitié ne s'éteindra peut-être qu'à la mort ; peut-être cet ennemi vous en suscitera-t-il un grand nombre d'autres, plus redoutables que lui-même. Que de ressorts cachés ne met point en jeu une haine enflammée ! Que fera-ce donc que votre vie, s'il faut la passer dans les inquiétudes & les allarmes ? La passion qui a conseillé la vengeance, a-t-elle consulté vos vrais intérêts ? Je ne

veux point ici d'autres juges que vous-mêmes. — Que fait, au contraire, l'homme modéré, qui *surmonte le mal par le bien*? Il étonne peut-être son ennemi, incapable d'un procédé aussi noble; mais il le touche, il l'adoucit par cette conduite généreuse; il l'engage à réparer ses torts; souvent d'un ennemi acharné, il fait un ami zélé & fidèle; il *amasse*, dit *Saint-Paul*, *des charbons de feu sur sa tête*, c'est-à-dire, il fond, comme avec le feu, la dureté de son cœur; il le rappelle à des sentimens d'amour & de bienveillance. Oui, M. F.; à l'exception de quelques âmes pétries de fiel & d'absinthe, de quelques cœurs affreux, que l'humanité défavoue, & renvoie aux bêtes féroces, ce que j'ai dit est l'effet de la modération, du support, des procédés nobles & généreux. Voulons-nous donc, dans cette vallée de larmes & de misères, au milieu de tant de maux inévitables, voulons-nous diminuer le nombre de ceux qui viennent de la part des hommes? Écoutez cette maxime de la sagesse céleste: *Ne vous laissez pas surmonter par le mal; mais surmontez le mal par le bien.*

4^e. Mais à qui parlé-je, M. F.? A des chrétiens. Vous l'êtes, sans-doute; vous en faites profession; vous en faites *le sujet de votre gloire*. Écoutez donc l'ordre de

vosre maître ; portez les yeux sur son exemple. Qu'est-ce que fait *Saint-Paul*, quand il nous dicte la maxime de notre texte ? Il nous répète cette belle leçon de Jésus-Christ : *Aimez vos ennemis ; bénissez ceux qui vous maudissent ; faites du bien à ceux qui vous haïssent ; priez pour ceux qui vous persécutent*. Voilà l'ordre précis , clair , bien marqué , de celui dont vous prétendez être les disciples. Après cela , que la passion murmure , qu'elle étale ses prétextes & ses illusions , je ne fais quel honneur , quelle gloire , dont elle ose se parer ; je vous dirai :
« Satisfaites-le donc ce prétendu honneur ;
» poursuivez cette prétendue gloire ; mais ,
» auparavant , abjurez votre christianisme ;
» dites de Jésus , *je ne le connais point* ;
» apostasiez par vos paroles , avant que
» d'apostasier par vos œuvres ; car , tant
» que vous vous direz *chrétiens* , je vous
» arrêterai par cet ordre du Législateur
» des chrétiens : *Aimez vos ennemis ; bé-*
» *nissez ceux qui vous maudissent ; faites du*
» *bien à ceux qui vous haïssent ; priez pour*
» *ceux qui vous persécutent* ». -- Faut-il appuyer cet ordre , de l'exemple de celui qui l'a donné ? Oh ! que j'aime à contempler le tableau que je vais vous présenter ! Que faisait Jésus sur la terre ? Jamais du mal , & toujours du bien. Chacun de ses
jours ,

jours, chacune de ses heures était marquée par quelque œuvre de bonté, de charité, de miséricorde. Je le suis dans les maisons, dans les places publiques, dans la campagne; par-tout je le trouve occupé du bonheur des hommes. Et ces hommes, comment le traitent-ils? Que d'insultes, que d'outrages, que de calomnies l'affaillent de toutes parts! Cependant, pourriez-vous montrer, dans sa vie, un seul trait de haine, de ressentiment, de vengeance? Ah! je le vois continuer d'adresser ses exhortations, & de répandre ses bienfaits. La grâce est toujours dans ses discours; la gratuité repose toujours sur ses lèvres. La charité fait toujours son œuvre. Je le vois pleurer sur son ingrate Patrie, parce qu'elle repousse le bien qu'il voudrait lui faire. Est-il abordé par le traître *Judas*? Il se contente de lui dire : *Trahis-tu le fils de l'homme par un baiser*? Est-il renié par un autre disciple? Il se contente de jeter sur lui un regard. Est-il condamné au supplice de la croix?.... Au supplice de la croix! Mon Dieu! quelle épreuve! Divin *Jésus*! ne te laisseras-tu point surmonter par le mal? Ne demanderas-tu point que le feu du ciel consume ces hommes iniques, qui se sont écriés : *Que son sang soit sur nous & sur nos enfans*? Non, M. F.; *Jésus* va

50 *Sur le devoir de surmonter*
au supplice, sans menaces, sans injures ;
comme une brebis muette devant celui qui
l'immole. Que dis-je ! Il ouvre la bouche ;
mais c'est pour prier pour ces hommes
barbares, qui semblent se repaître de ses
douleurs ; c'est pour laisser échapper de son
cœur, brûlant encore de charité, cette
belle, cette touchante parole, *Père, par-*
donne-leur, car ils ne savent ce qu'ils font !
« Il est vrai, je ne leur ai fait que du bien ;
» ils n'ont pu *me convaincre d'aucun péché,*
» & ils me traitent comme le plus grand
» malfaiteur ; ce n'est point ta justice que
» je sollicite, c'est ta clémence que j'im-
» plore ! *Mon père, pardonne-leur, car ils*
» *ne savent ce qu'ils font* » ! Quel exemple,
chrétiens, mes très-chers Frères ! Tout
ce que je pourrais vous en dire, affaiblirait
son impression sur vos cœurs, où il grave
sans-doute pour jamais cette maxime de
Saint-Paul : Ne vous laissez pas surmonter
par le mal ; mais surmontez le mal par le
bien.

5^o. Écoutons-le, cependant, encore,
ce même *Jésus*, qui nous invite lui-même
à porter nos regards sur l'Être Suprême, sur
le *Dieu de charité, qui fait lever son soleil sur*
les justes & sur les injustes, qui envoie sa pluie
sur les bons & sur les méchants. -- Vous avez
été grièvement offensé, je le suppose ; mais

vous, comment vous êtes-vous conduit à l'égard de Dieu ? Ne l'avez-vous point offensé ce Dieu de bonté, ce tendre Père, que vous aviez tant de raisons d'aimer, de respecter & de craindre ? N'avez-vous point fait ce que vous saviez être *déplaisant à ses yeux* ? Hélas ! combien de reproches ne vous fait pas votre conscience ! Dieu pouvait, d'un souffle, vous anéantir ; il pouvait *jeter*, à l'instant, *votre corps & votre ame dans la géhenne*. Cependant vous subsistez ; son soleil vous éclaire ; la terre vous soutient & vous nourrit ; la patience vous supporte ; il vous tend encore les bras ; il vous invite à venir à lui, il vous sollicite de mériter sa faveur & sa bienveillance. O bonté ! ô charité infinie de notre Dieu ! Et vous parlez d'injures, de ressentiment, de vengeance ! Y a-t-il de la justice, de la grandeur, de la noblesse, dans de tels sentimens ? Y a-t-il de la justice ? Dites donc à Dieu : « Frappe, Seigneur, au moment où je t'offense » ! Y a-t-il de la grandeur ? Dites donc à Dieu : « Dès que j'enfreins tes lois, ta gloire commande ma mort, & non point ma conservation & ma vie », ! Y a-t-il de la noblesse ? Dites donc à Dieu : « Ta miséricorde, Seigneur, est une tache sur tes perfectiones. Tu serais bien plus grand,

» bien plus respectable, si tu n'étais qu'un
» Dieu puissant & terrible, & non point
» un Dieu lent à la colère, abondant en
» gratuité ».

Y pensons-nous bien, mes très-chers Frères! Nous, pauvres mortels, misérables pécheurs, qui avons tant besoin que Dieu ne se *laisse pas surmonter* par nos péchés; qu'il ne nous *traite pas selon nos forfaits*; qu'il ne nous *rende pas selon nos iniquités*! Ah! bénissons-la, cette miséricorde de notre Dieu; mais, en la bénissant, imitons-la dans notre conduite envers les hommes; intéressons-la en notre faveur, pendant notre séjour sur la terre; en sorte que, parvenus à la fin de notre carrière, nous puissions rassurer notre âme tremblante, en disant à notre Créateur qui nous la redemandera: « Quel qu'ait
» été mon amour pour la vertu; quelque
» soit le nombre de mes bonnes œuvres,
» je sens, ô mon Dieu! que, *si tu entras*
» *en compte* avec moi, je ne pourrais pas
» *subsister*! Mais, Seigneur, les sentimens
» de mon cœur me rassurent; jamais la
» haine, la colère, la vengeance n'y ont
» séjourné; je ne me suis point laissé sur-
» monter par le mal; mais j'ai surmonté le
» mal par le bien. C'est là ce qui fait que
» mon âme ne s'abat point, qu'elle ne frémit

„ point au-dedans de moi. Fidèle en tes
„ promesses, tu me pardonneras mes offen-
„ ses, comme j'ai pardonné à ceux qui
„ m'avaient offensé!....., Douces &
consolantes pensées! Heureux! heureux
l'homme qui, aux prises avec la mort, se
soutient ainsi contre elle! Heureux l'homme
qui, fondé sur la parole du Dieu vivant &
vrai, peut, avec confiance, dresser lui-
même sa sentence de grâce!.... Chré-
tiens! Un tel privilège serait-il le vôtre,
si, cette nuit même, votre ame vous était
redemandée? Pourriez-vous aller, avec
cette assurance, à la rencontre de votre
Dieu? Verrait-il dans vos cœurs ces titres
à sa miséricorde? Faites cet important
examen. Allez dans vos maisons; inter-
rogez vos consciences; & puissent-elles
faire, à chacun de vous, une réponse de
paix! Amen! Amen!

S E R M O N

Sur ces paroles du

PSEAUME XXXIX. v. 10.

*Je me suis tû , & je n'ai point ouvert la
bouche , parce que c'est toi qui l'as fait.*

M E S F R È R E S ,

QUEL est celui qui prononça les paroles que vous venez d'entendre ? Est-ce un de ces hommes nés dans l'obscurité & l'indigence , sur qui on ne jette que des regards d'indifférence ou de dédain ; qui semblent avoir perdu leurs droits à la compassion , parce qu'ils sont dans un état habituel de misère ? Non , M. F. Celui qui parle , dans notre texte , est un de ces hommes *haut-élevés* , un des *Dieux de la terre* , comme s'exprime l'Ecriture ; c'est un Roi..... C'est un Roi ; mais un Roi dans l'infortune , abandonné de ses sujets , trahi

par ses amis, persécuté, par qui? Pères & mères! Par son propre fils. Le monstrueux *Absalom* plonge le poignard dans le cœur de ce tendre père; il l'abreuve d'amertumes. C'est un Roi; mais un Roi abattu, prosterné devant le maître du monde, pliant sous sa volonté respectable : *Je me suis tû, & je n'ai point ouvert la bouche, parce que c'est toi qui l'as fait.* M. F. Jetons les yeux sur cet intéressant tableau, &, faisant un sage retour sur nous-mêmes, apprenons ce que nous devons faire, lorsque l'affliction nous atteint, lorsque nous sommes dans les larmes. Et qui de nous ce sujet n'intéresse-t-il pas? Qui de nous peut se promettre une félicité inaltérable? Honneurs, santé, richesses, liaisons du sang & de l'amitié, sources fécondes de plaisirs! Honneurs, santé, richesses, liaisons du sang & de l'amitié, sources fécondes d'amertumes! Aujourd'hui, jour pur & serein! Demain, obscurité, tempête! O homme! viens apprendre de la Religion, comment tu dois te conduire dans les adversités de la vie, pour les adoucir, & te les rendre salutaires! Amen!

Le *silence* de la bouche, dans les afflictions, suppose-t-il l'insensibilité du cœur? Non, M. F. Exiger de l'homme cette insensibilité, ce serait demander qu'il fût du

marbre, de l'airain ; ce serait demander qu'il ne fût pas homme. Vous approuvez la sensibilité chez ceux qui sont les témoins des souffrances d'autrui, la blâmeriez-vous, lorsqu'il est question de leurs propres souffrances ? Si le Créateur a voulu faire de l'homme un être compâtissant, il a sans doute voulu qu'il le fût sur lui-même, puisqu'il nous a faits de manière que l'amour que nous nous portons est plus fort que celui que nous avons pour les autres. Sentez, sentez vos maux, âmes affligées ! La Religion ne détruit point la nature. Que le cœur se soulage par les soupirs & par les larmes. *Jésus*, notre législateur, notre modèle, autorisa la sensibilité, comme il honora l'amitié, par son émotion, son frémissement, ses pleurs sur le tombeau de *Lazare*. -- Le silence de la bouche n'empêcha pas, non plus, le desir du soulagement & de la cessation de nos maux. *Y a-t-il quelqu'un qui soit dans l'affliction ? Qu'il prie. Invoque-moi, au jour de ta détresse !* C'est l'ordre de Dieu même, qui se joint au cri de la nature, & aux mouvemens du cœur. Que signifient donc ces expressions, *je me suis tû, & je n'ai point ouvert la bouche ?* Elles signifient : “ Je n'ai „ point murmuré dans mes maux ; ma „ bouche n'a prononcé aucune parole inju-

„rieuse contre la Providence ; j'ai gardé
„un silence respectueux , adorant , en
„toute humilité , la volonté de mon
„Dieu „. Et voilà , M. F. voilà , précisé-
ment , quel est notre devoir dans les afflic-
tions. -- *Soumission de l'esprit & du cœur* ;
il en sort des soupirs de sensibilité , &
point de plaintes de murmure. -- *Soumission*
entière ; quelle que soit la nature de nos
maux ; quelque durs qu'ils puissent être à
la chair & au sang. -- *Soumission constante* ;
qui ne se dément jamais ; qui se soutient
contre les longueurs les plus rebutantes. --
Soumission efficace , qui calme les agitations
intérieures , qui arrête insensiblement le
cours des larmes ; qui ne permet pas
qu'étant de longue durée , elles deviennent
des *larmes rebelles* (1) ; qui remet l'ame
dans son assiette naturelle , qui y rétablit
le calme & la sérénité. Sainte résignation !
Heureuse disposition de l'esprit & du cœur !
Vous desirez , sans-doute , d'apprendre ce
qui doit la faire naître ? Redoublez donc
ici votre attention.

C'est l'Eternel qui l'a fait ! Que de rai-
sons d'un silence respectueux sont renfer-
mées dans cette seule parole !

(1) Expressions de Saint-Augustin.

1°. Les afflictions viennent de Dieu, & Dieu est notre maître. Première vérité. L'Ecriture Sainte est formelle à cet égard. *C'est l'Eternel qui crée la prospérité & l'adversité. Qui est-ce qui a dit, ceci est arrivé, & l'Eternel ne l'a point ordonné? Job*, quoiqu'informé de la manière dont il a été réduit à l'état le plus déplorable, ne voit, dans les évènements qui ont ravagé ses possessions, frappé ses serviteurs, enseveli sa famille sous les débris de sa maison, *Job* ne voit que la main de Dieu. Mais, quand l'Ecriture ne nous l'aurait pas déclaré, la raison seule ne nous dit-elle pas que, dans les maux qui nous arrivent, nous ne devons nous arrêter, ni aux orages, ni aux tempêtes, ni aux incendies, ni à la méchanceté des hommes? Ne nous dit-elle pas que ce ne sont-là que des causes secondes, dont Dieu pourrait arrêter les effets, si tel était son bon plaisir? Quoi! Dieu ne pourrait-il pas dissiper, ou détourner cet orage qui a désolé vos campagnes? Ne pouvait-il pas arracher à la mort cet enfant dont elle a fait sa proie? Ne pouvait-il pas empêcher cette injustice qui a renversé votre fortune? Ne pouvait-il pas sécher cette langue empoisonnée, qui a distillé sur vous le venin de la calomnie? Le nier, ce serait anéantir sa science ou son pouvoir; ce

ferait le dégrader, l'anéantir lui-même. C'est donc l'Eternel qui fait tout, qui permet tout. Et de cette vérité, que doit-il résulter? Un silence respectueux dans tous les événemens de la vie. Est-ce à toi, *faible argile*, à dire à l'ouvrier, *pourquoi m'as-tu fait ainsi?* Chétif mortel, qui, dans tes afflictions, voudrais lever une tête rebelle, écoute ton Dieu, ton créateur, ton maître, qui daigne te parler! *Ceins maintenant tes reins comme un vaillant homme; je t'interrogerai, & tu me montreras ta science. Où étais-tu, quand je fondais la terre? Qui est-ce qui en a réglé les mesures? Sur quoi sont plantés ses pilotis? Qui est-ce qui a enfermé la mer dans des portes, & lui a dit, tu iras jusques-là, & tu ne passeras pas plus avant? Celui qui conteste avec le Tout-puissant, lui apprendra-t-il quelque chose?.... Non, Seigneur, Eternel! Voici, je ne suis qu'un homme vil, que te répondrais-je? Je sais que tu peux tout, & qu'on ne saurait t'empêcher de faire ce que tu veux! Souverain arbitre de nos destinées, quelles que soient tes volontés sur moi, je ne leur opposerai jamais que la soumission la plus profonde! Tu as dit: "Que cela soit,,. Il suffit. Je me suis tû, & je n'ai point ouvert la bouche, parce que c'est toi qui l'as fait!"*

20. Si l'homme affligé, entrevoyant la

main qui le frappe, au travers des causes secondes, ne peut que garder un humble silence, le romprait-il jamais ce silence, s'il considérait que ce Dieu qui dispense les maux, est aussi la source unique de tous les avantages, de tous les biens que nous possédons ? Ah ! M. F. Nous ne sommes tentés de murmurer dans nos afflictions, que parce que nous oublions que *nous n'avons rien apporté dans ce monde* ; qu'aucun de ce que nous appelons *nos biens*, n'est véritablement à nous ; que ce sont autant de dettes que nous contractons avec Dieu ; que nous ne pouvons produire aucun titre de propriété ; nous oublions que la terre entière est le domaine de Dieu ; que nous ne sommes que les usufruitiers des possessions du Seigneur. Soit ignorance, soit ingratitude, soit orgueil, nous accoutumant de bonne heure à dire, *ma maison, mes richesses, mes enfans*, nous nous regardons comme les vrais propriétaires de ces biens ; & de-là les plaintes & les murmures, lorsque quelqu'un de ces biens nous est enlevé. Que ferions-nous, si nous étions sages ? Nous prendrions l'habitude de dire, *la maison de Dieu, les richesses de Dieu, les enfans de Dieu* ; & dès-lors la résignation la plus profonde naîtrait dans notre ame, à l'instant où Dieu reprendrait

ce que sa bonté nous avait prêté pendant quelque temps. Ecoutez, M. F., une sentence remarquable d'un de ces anciens philosophes qui, au travers des ténèbres du paganisme, suivaient ce rayon de lumière qui conduit l'homme à l'Etre Suprême, & puisaient, dans sa nature, quelques-unes de ces belles leçons qu'ils donnaient à l'univers : “ Ne dis jamais, sur
„ quoi que ce puisse être, *j'ai perdu cela* ;
„ dis plutôt, *je l'ai rendu*. Ton fils est
„ mort ? Tu l'as rendu. Ta terre t'a été
„ ôtée ? Restitution encore. Mais celui
„ qui t'en a dépouillé est un méchant !
„ Que t'importe par les mains de qui
„ celui qui t'avait prêté cette terre, a
„ voulu la retirer ? Pendant qu'il te la
„ laisse, uses-en comme d'une chose qui
„ ne t'appartient pas,,. Admirable maxime !
Maxime, pères & mères, que vous devriez, de bonne heure, graver dans l'ame de vos enfans ! Elle l'était dans celle du vertueux *Job* ; apprenant la perte de toutes les espèces de biens dont il jouissait, il prononça cette parole si connue & si belle : *l'Eternel l'a donné ; l'Eternel l'a ôté ; le nom de l'Eternel soit béni !* Elle était gravée, cette maxime, dans l'ame du Roi prophète ; se souvenant que le royaume qui lui est enlevé, il le tient de celui par qui les Rois

régnent, il se tait, & n'ouvre point la bouche, parce que c'est l'Eternel qui l'a fait.

3°. *C'est l'Eternel qui l'a fait.* Le connaissons-nous bien, M. F., ce Dieu qui nous afflige ? Que j'aime à entendre les Ecrivains sacrés me dire que, quand il frappe, il fait son œuvre étrange ; que ce n'est pas volontiers qu'il afflige les enfans des hommes, qu'il leur cause de la tristesse ! Que ce langage s'accorde bien avec l'idée que ma raison se forme de cet Etre Suprême ! Quoi ! M. F. Nous le représenterions-nous (pardonne, grand Dieu !), nous le représenterions-nous comme un tyran féroce, qui se plaît à former des projets de destruction & de misère ? Ah ! j'anéantirais son idée, plutôt que de me peindre mon Dieu sous des couleurs aussi lugubres, aussi odieuses, aussi repoussantes ! M. F. Le Dieu qui nous afflige, la raison & la religion nous le représentent comme infiniment bon, infiniment sage. L'une & l'autre nous disent qu'il ne nous perd point de vue, lorsqu'il semble se tenir éloigné de nous ; l'une & l'autre nous disent qu'il a des ressources & des moyens, lorsque tout nous semble désespéré. -- Vous dites : “ Mais je ne vois pas les raisons de Dieu, „ dans l'affliction qu'il m'envoie „. Quoi donc ! parce qu'elles ne sont pas, ces rai-

ions, dans votre petit entendement, s'ensuit-il qu'elles ne sont pas dans l'Intelligence Suprême? N'y a-t-il de la sagesse que là où vos faibles yeux en découvrent? Ah! M. F. Faut-il avoir vécu bien des années, pour avoir éprouvé, qu'après des événemens où nous n'aperçûmes pas les raisons de Dieu, où nous murmurâmes peut-être, l'Intelligence Suprême trouva, dans l'immensité de ses moyens, de quoi faire *sortir le bien du mal*, ou de quoi nous dédommager de ce que nous regardions comme une source intarissable de larmes? -- Le dénouement de cette affaire si embarrassée n'a point été tel qu'il y avait lieu de le craindre. -- On a échappé à un danger pressant, lorsqu'on croyait sa perte inévitable. -- Des ressources ont été ouvertes à une famille désolée, qui semblait en manquer absolument. -- On a vu renaître une santé qui paraissait entièrement détruite. -- On a vu se rétablir une réputation qui semblait pour jamais écrasée par la calomnie. -- Abrégeons ces détails. Rappelez-vous, ici, M. F. un trait de l'histoire sacrée, qui se présente à mon esprit, toutes les fois qu'il arrive de ces événemens où je ne découvre point quelles peuvent être les raisons du Dispensateur de toutes choses. *Joseph* voyait-il les raisons de Dieu, quand

ses frères dénaturés le jetaient dans une fosse ; quand ils le vendaient pour esclave ; quand on l'enfermait dans un noir cachot , où sa vertu même le faisait entrer , & dont il ne pouvait espérer d'être jamais délivré ? *Joseph* voyait-il les raisons de Dieu ? Ici , M. F. tout était ténèbres pour l'homme ; tout était lumière pour Dieu. Cette fosse , ce cachot , sont le chemin par où *Joseph* arrive auprès du trône de *Pharaon*. Vous savez le bien qu'il y fit. Après cela , ô homme ! si borné dans tes vues , murmureras-tu , quand tu ne verras pas les raisons de ton Dieu ? Oh ! si nous comprenions bien ce qu'est un Dieu sage , qui voit tout , & qui peut tout , nous nous jetterions toujours , avec confiance , entre ses bras paternels ; cette seule pensée , *c'est l'Eternel* , celui qui est *grand en conseils* , *abondant en moyens* , cette seule pensée arrêterait d'abord toute plainte , tout murmure. *Je me suis tû , & je n'ai point ouvert la bouche , parce que c'est l'Eternel qui l'a fait.*

4^e. Et que ferait-ce , M. F. , si tous les desseins de Dieu sur nous se développaient à nos regards ; si , comme Dieu , embrassant d'un coup-d'œil les momens & les siècles , le temps & l'éternité , nous voyions la liaison , l'enchaînement , le résultat de tous les
les

les événemens de notre vie? Que ferait-ce, si nous étions admis *aux conseils du Très-Haut*? Nous verrions qu'il s'occupe de nos grands intérêts; que tous les événemens du temps ont des rapports avec l'éternité. Nous verrions, qu'en permettant que nos richesses nous fussent enlevées, Dieu voulait ramener nos regards sur ce *trésor placé dans le ciel, où les larrons ne percent ni ne dérobent*. Nous verrions, qu'en nous envoyant cette maladie, il voulait, de cette terre de misères, de cette vallée d'angoisses, élever nos pensées & nos desirs vers cette retraite d'en haut, impénétrable aux chagrins & aux douleurs. Nous verrions, qu'en nous enlevant cette personne chérie, il voulait fixer sur lui un cœur qui ne peut être heureux qu'en se donnant à lui. Nous verrions, qu'en permettant que notre réputation fût attaquée par de noires calomnies, il voulait nous montrer ce que sont les jugemens des hommes; que c'est son approbation que nous devons ambitionner par dessus tout; que c'est sous son œil respectable, que nous devons chercher notre grand asile, notre *haute retraite*. Nous verrions, qu'en permettant que l'affliction se promène sur la terre, qu'elle grave sur tous les objets du monde, *vanité des vanités*, il voulait confondre notre

incrédulité sur le peu de prix, la fragilité, le néant des choses humaines; il voulait nous détacher *des choses visibles, qui ne sont que pour un temps, & nous faire considérer les choses invisibles, qui sont éternelles.* A ce spectacle, quels transports d'admiration & de reconnaissance s'élèveraient dans notre ame! Nos plaintes se changeraient en adorations, & nos murmures en actions de grâces. Mais, M. F., si les détails de ce spectacle échappent à nos faibles regards, le christianisme ne nous découvre-t-il pas ce grand but de tous les événemens de notre vie? N'apprend-il pas que le monde visible tient, comme par une chaîne, au monde invisible; que le dénouement final de toutes les scènes de la vie porte sur l'éternité? Eclairé par cette lumière céleste, ô mon Dieu! je me laisserai toujours *conduire par ton conseil!* Si je n'apperçois pas quelles sont *tes pensées & tes voies*; si tu couvres ta marche d'un nuage, je me dirai, qu'un jour ce nuage se dissipera; que je verrai distinctement que tu étais *mon père*, lors même que tu appesantissais sur moi ta main; que tu étais *mon bienfaiteur*, lors même que tu semblais avoir retiré de dessus moi ta gratuité! Dispose, dispose de moi, selon ton bon plaisir! *C'est l'Eternel, qu'il fasse ce qui lui semblera*

bon ! Je me suis tu , & je n'ai point ouvert la bouche , parce que c'est l'Eternel qui l'a fait.

Heureux , heureux l'homme qui fait ainsi se consoler & se tranquilliser en Dieu !
Heureux l'homme qui , voyant Dieu partout , convaincu qu'il fait tout , veut & aime tout ce qu'il fait ! Vraie philosophie !
Importante science que celle qui apprend à trouver la consolation & le repos dans le malheur même !

Et quel spectacle n'offre point aux yeux de Dieu un homme qui a cette sublime science ! Vous le peignez-vous , ce spectacle , M. F. ? Un homme dont toutes les volontés se confondent dans la volonté de son Dieu ; un homme qui , se reposant sur le sein de Dieu , s'y endort au milieu des orages de la vie ! Quel plus bel hommage pourrait être rendu à la science , au pouvoir , à la sagesse , à la bonté de l'Etre Suprême ! Quoi de plus propre à rendre digne de sa protection , de sa bienveillance & de ses gratuités !

Et nous , M. F. , qu'est-ce qui se passe au dedans de nous , quand nous voyons un homme dans l'affliction , mais saintement résigné ? J'entre dans la maison de deuil ; j'éprouve d'abord ce faisissement qui naît à l'approche des infortunés. Je vois couler les larmes respectables de la nature ; mais

j'apperçois auffi des regards qui cherchent le ciel ; parmi les foupirs & les sanglots j'entends cette parole de foumiffion : *c'est l'Eternel qui l'a fait ! Mon cœur & ma chair défailent ; mais Dieu est ma portion à toujours ! Que fa volonté soit faite & non point la mienne !* Combien ces regards tournés vers le ciel font attendriffans ! J'écoute , avec ce silence respectueux qu'inspire la vertu dans les larmes , se foutenant avec dignité. Qu'il me paraît grand cet homme qui s'appuie ainfi fur son Dieu , qui le *met à sa droite , & n'est point ébranlé !* Que ce jour d'affliction & de deuil est bien le jour de la piété , le jour de son triomphe ! Emu , attendri , édifié , je fors d'auprès de cet homme , plus convaincu que jamais , que la Religion , la Religion vraiment dans le cœur , est notre premier bien ; qu'il n'y a d'absolument malheureux que ceux qui manquent de ses consolations , dans les misères & les angoiffes de la vie.

Chrétiens , mes très-chers Frères ! Offrons-nous les uns aux autres ce beau , cet édifiant fpectacle. Pères & enfans , frères & fœurs , parens & amis , nous aurons fouvent à pleurer les uns fur les autres. Que le murmure ne profane jamais nos lèvres ! Que notre vie soit un acquiefcement continuel aux volontés de notre Dieu ! Mon-

trons-nous toujours , si je puis m'exprimer ainsi, les enfans de la Providence ! Que nos afflictions multiplient & perfectionnent nos vertus ! Qu'elles deviennent des titres pour l'éternité !..... l'éternité ! Quelle brillante clarté frappe mes regards , & transporte mon ame ! Disparoissez , ténèbres de la vie , devant la lumineuse éternité ! Disparoissez , chagrins , misères de la vie , devant l'heureuse éternité ! Bientôt tu croûleras , maison d'argile , dont les secousses affectent mon ame ! Bientôt tu seras déchiré , voile de chair & de sang , qui me cache mon Dieu ! Bientôt , réuni à ce tendre Père , *sa bonté seule passera devant moi* ! Plus de troubles , plus de chagrins , plus de maladies , plus de déchirantes séparations , plus de deuil , plus de larmes ! Le jour de l'éternité fera sans nuages ! Je verrai , ô mon Dieu ! *ta face en justice ; je puiserai , dans ta plénitude , grâces sur grâces ; je partagerai ta félicité , aux siècles des siècles. Amen !*

S E R M O N

Sur ces paroles de la

I^{re}. ÉPITRE DE ST. PAUL AUX CORINT.

CHAP. X. v. 12.

*Que celui qui croit demeurer debout, prenne
garde qu'il ne tombe.*

M E S F R È R E S ,

S'IL est un temps où les ministres de la parole de Dieu, affligés par le spectacle de l'irréligion & de la corruption des mœurs, puissent se livrer à l'espérance qu'il s'élèvera dans les ames des mouvemens de piété, qu'il se formera des projets de conversion, c'est sans-doute dans ces temps de solennités. Oh ! que nous aimons à nous dire :
« La table sacrée, le jeûne solennel, en
» invitant chaque membre de cette église
» à faire le compte de ses voies, ramèneront

se former des projets de conversion. 71

» à Dieu ceux qui ont eu le malheur de
» s'éloigner de lui, feront rentrer dans les
» sentiers de la vertu, ceux qui marchent
» dans la route de l'iniquité ». Mais, s'ils
s'élèvent dans les ames, ces mouvemens de
piété, s'y soutiendront-ils ? S'ils se forment
ces projets de conversion, seront-ils exécu-
tés ? Cœur de l'homme ! Cœur de l'homme !
Que n'a-t-on point à craindre de ton in-
constance ! C'est là, M. F., ce qui trouble
notre sainte allégresse ! Et c'est là ce qui
nous engage à vous dire, avec Saint-Paul :
*Que celui qui croit demeurer debout, prenne
garde qu'il ne tombe. Venez, chrétiens,
venez apprendre ce qui peut rendre effica-
ces des résolutions de sainteté ! Venez ap-
prendre ce qui peut les rendre fermes,
inébranlables. Puissiez-vous ne l'avoir pas
appris en vain ! Puisse ta parole, ô mon
Dieu ! ne pas retourner à toi sans effet
Ainsi soit-il !*

Qu'est-ce qui peut rendre efficaces des
résolutions ? Qu'est-ce qui peut en assurer
le succès ? Le voici, M. F.

1°. Il faut d'abord, que ces résolutions
reposent sur un fondement ferme, inébran-
lable. Ne sont-ce que des circonstances
passagères, telles que l'approche de la com-
munion & du jeûne solennel, qui ont
excité quelques émotions dans votre ame,

qui ont réveillé quelques sentimens d'une piété, pour ainsi dire, machinale? Ces émotions, ces sentimens se dissiperont avec les circonstances qui les ont fait naître; s'il s'y est joint quelques résolutions, elles ne tarderont pas à s'évanouir; elles seront *comme la rosée du matin qui s'en va*. Quel est donc le fondement qu'il faut donner à des projets de sainteté? Il faut les former ces projets, non pas seulement parce qu'on a été machinalement ému, mais parce qu'on s'est dit & répété à soi-même : « Je » suis toujours sous l'œil d'un Dieu saint & » juste; d'un Dieu qui m'a doué d'une in- » telligence, d'une raison qui m'instruisent » de mes devoirs; qui m'a donné sa parole, » pour être un *flambeau qui éclaire mes » sentiers*. Devant ce Dieu, *tout est nud & » à découvert*; il voit mes pensées les plus » secrètes; il n'y a point pour lui de té- » nèbres; *il amènera toutes choses en juge- » ment*; ma conduite décidera de mon sort » éternel. Il m'importe donc, souveraine- » ment, par dessus tout, de *marcher en » intégrité devant sa face*; de faire mon tout » de le craindre & de garder ses commande- » mens ». Voilà, M. F., comment il faut s'être parlé à soi-même; voilà ce qu'il faut avoir arrêté; ce dont il faut avoir pénétré son ame, ce qu'il faut avoir mis, pour

se former des projets de conversion. 73

ainsi dire, dans sa subsistance même. Et pourquoi ? Parce qu'alors on porte au-dedans de soi un principe fixe, immuable, un principe actif & puissant, capable de soutenir, de fortifier contre toute tentation, de faire agir dans les ténèbres, comme à la lumière du jour, de vaincre toute passion quelque violente qu'elle puisse être, & , par-là même, de renverser tout ce qui peut ébranler les résolutions de sainteté que l'on a formées.

2^o. Ce fondement posé, un second point capital, c'est de ne pas former des résolutions vagues & générales; mais de les rendre aussi particulières, aussi déterminées qu'il est possible, par un examen attentif & impartial de soi-même. Je m'explique. Dans ces temps de solennités, vous dites : *Je veux me purifier de toute souillure : Je veux ôter de devant les yeux la malice de mes actions.* Cela est bien; mais cela ne suffit pas. Examinez en détail ce qu'il y a de vicieux en vous; examinez en détail si vous avez manqué à Dieu, comme sa créature; à la société, comme un de ses membres; à vos enfans, comme père ou mère; à telle ou telle personne, comme soutenant des relations avec elle. Examinez en détail si c'est, ou la haine, ou la colère, ou la vengeance, ou l'avarice, ou l'ambi-

tion, ou l'impureté, ou telle autre passion ; ou plusieurs ensemble, qui *font la guerre à votre ame*. Voilà ce qu'il faut nécessairement découvrir. Je le fais, M. F. ; un tel examen est pénible ; l'amour-propre se résout difficilement à ces humilians détails ; on n'aime pas à voir ainsi en face ses vices, c'est-à-dire, sa honte ; si on les voit, la chair & le sang résistent à de douloureuses opérations sur le cœur ; on peut perdre courage, à l'idée de la violence qu'il faudra se faire pour arracher telle ou telle passion qui peut être fortement enracinée ; mais, M. F., loin de se dissimuler cette violence, il importe de s'y attendre ; on peut, alors, ramasser toutes ses forces contre des ennemis qu'on a appris à bien connaître ; on peut se promettre de ne les point perdre de vue, de leur porter des coups redoublés, de les terrasser enfin ; de *se nettoyer ainsi de toute souillure, & de travailler avec succès à l'œuvre de sa sanctification*.

3°. Pour assurer un succès si desirable, il faut, de plus, regarder autour de vous, & prévoir ce qui pourrait ébranler vos résolutions & les détruire. Vous voulez *vivre, désormais, dans ce présent siècle, selon la tempérance, la justice & la piété* ? Ah ! que ne pouvons-nous vous dire :

se former des projets de conversion. 75

„ Entrez avec confiance dans le monde ,
„ livrez-vous , sans crainte , au commerce
„ de ces hommes avec qui vous êtes ap-
„ pelés à vivre en société ; tout ce que
„ vous verrez , tout ce que vous enten-
„ drez , animera votre piété , affermira vos
„ pas dans les sentiers de la justice „. Mais
est-ce là ce qu'on peut attendre du *présent*
siècle ? Si nous vous tenions ce langage ,
cette chaire ferait-elle pour nous la chaire
de vérité ? Il est , sans-doute , parmi nous ,
des hommes intègres & craignant Dieu ;
des chrétiens dignes du beau nom qu'ils
portent. Mais ces hommes-là forment-ils le
plus grand nombre ? Qu'est-ce qu'on en-
tend le plus souvent dans la société ? Sont-ce
les saintes maximes de la raison & de l'E-
vangile , ou les scandaleux propos de l'in-
crédulité & du libertinage ? Qu'est-ce
qu'on voit le plus souvent dans la société ?
Sont-ce des exemples de piété , de zèle ,
de tempérance , de bonté , de sagesse , ou
des exemples de tiédeur , de mondanité ,
d'amour effréné du plaisir , d'intempérance ,
de haines sombres & tenaces , d'affections
anti-sociales ? O vous , qui formez des
projets de sainteté , je ne me crois que trop
fondé à vous dire : Soyez sans-cesse sur
vos gardes ! Dites-vous fréquemment ,
& bien résolument à vous-mêmes : “ Je vis

„ dans un monde où j'entendrai de perni-
„ cieuses maximes ; mais je n'écouterai
„ que celles de la raison & de la parole
„ du Dieu vivant & vrai. Je vis dans un
„ monde où je verrai de dangereux exem-
„ ples ; mais jamais , jamais je ne *suivrai*
„ *la multitude pour faire le mal*. Je vis dans
„ un monde où la foi à l'Evangile reçoit
„ de fréquentes attaques ; mais je ne me
„ laisserai point enlever ce trésor précieux
„ de lumières , de consolations , d'espé-
„ rances , ce Code céleste de sainteté ,
„ qui m'en fournit & des leçons & des
„ modèles. Je vis dans un monde où l'on
„ voit souvent en butte à des railleries
„ l'homme religieux , qui se montre pu-
„ bliquement fidèle adorateur de Dieu ,
„ qui se plaît à *entrer* fréquemment dans
„ *ses parois* ; qui l'honore par des mœurs
„ irréprochables ; mais à quoi regarderai-je
„ toujours ? A ma conscience , à l'œil de
„ Dieu ; *je me proposerai toujours l'Eternel*
„ *devant moi* , & *je ne serai point ébranlé* „ !
Voilà ce qu'il faut vous bien promettre à
vous-mêmes ! Souvenez-vous en ; il faut
avoir une ame à vous ; il faut vous faire
des mœurs à part ; il ne faut pas craindre
une vertueuse singularité ; que dis-je ! il
faut ambitionner une distinction aussi hono-
rable. Si vous entrez dans le monde , avec

se former des projets de conversion. 77

ce noble courage , cette sainte intrépidité , ce profond mépris des propos de l'incrédule & du libertin , cette magnanime indépendance de tout autre maître que la raison , la conscience & l'Evangile , oh ! alors que le *présent siècle* vous livre des attaques , elles seront repoussées ; vos projets de sainteté s'exécuteront ; *vous servirez l'Eternel pendant tout le reste de votre séjour sur la terre.*

4°. Mais , qu'est-ce qui peut donner ce courage , cette intrépidité , qui décident la victoire sur les passions & sur le monde ? Je ne connais rien de plus propre à produire cet effet , que de se peindre l'état d'une ame délivrée de toute passion criminelle , d'une ame bien affermie dans la piété & dans la vertu. Ecoutez , vous qui desirez qu'une telle ame soit la vôtre. Il est , sans doute des jours où vous avez triomphé de quelque passion ; des jours où vous avez fait quelque acte , ou de piété , ou de justice , ou de modération , ou de bienfaisance. Je vous le demande. Qu'est-ce que de tels actes mettaient au-dedans de vous ? Ne vous causaient-ils pas une douce émotion , une joie pure , une satisfaction véritable ? N'aimiez-vous pas à y arrêter vos regards ? Ne sentiez-vous pas que c'est là ce qu'il faut à l'ame , ce qui lui donne des plaisirs

78 *Sur la manière dont doivent*

dignes d'elle, des plaisirs dont elle aime à se rendre compte, des plaisirs qu'elle ose se rappeler en pensant à Dieu ? Eh bien ! ce que vous éprouviez, ce n'était que des premiers essais de bonheur, que des invitations du cœur à le chercher là, que des avertissemens de la nature, que c'est là qu'il se trouve. Oui, M. F. ; si telle a été votre situation, après quelques actes passagers de piété & de vertu, que fera-ce donc, quand, par des actes réitérés, la piété, la vertu vous seront devenues habituelles ? Quand des années, des années auront été remplies de ces œuvres dont quelques-unes ont mis la joie dans votre ame ? O homme ! Combien alors ton existence te fera précieuse ! Quel bien-être permanent avec toi-même ! Quelle inaltérable paix dans ta conscience ! Avec quelle noble assurance tu marcheras parmi les hommes ! Combien l'idée de Dieu sera chère à ton cœur ! Combien tu te plairas à te sentir digne de ses regards ! Combien tu aimeras à lui dire : *Tu es mon Dieu ! Tu es mon rocher & mon partage à toujours !* Avec quel ravissement tu sentiras sa présence, tu t'environneras de lui, tu l'entendras te répondre : « Tu es mon enfant ! Mes yeux sont sur toi ; mes oreilles sont attentives à tes prières ! O douceurs ! ô déli-

ces d'une vie toute consacrée à la piété, à la vertu, que votre image attrayante se peigne aux regards de ceux qui veulent entrer dans cette belle carrière ! Bientôt ils y marcheront d'un pas ferme, parce que, chaque jour, ils apprendront à reconnaître, que le projet de se dévouer à la piété, à la vertu, n'est autre chose que le projet de se dévouer au bonheur.

5^e. Et que verront-ils encore, à la fin de cette carrière, ceux qui se proposent d'y entrer ? Cette vie heureuse, comment se terminera-t-elle ? Car, enfin, vous le savez, elle a un terme. Transportez-vous, par la pensée, à ce moment inévitable, où couché sur un lit dont vous ne sortirez que pour être mis dans un cercueil, à ce moment où, seul, avec votre conscience, vous rendant compte de l'usage de ce temps qui va finir, vous pourrez vous dire à vous-mêmes : “ Pendant quelques années
„ je m'égarais dans les sentiers du vice ;
„ ou, si le remords m'en faisait sortir, mes
„ jours n'étaient que des alternatives de
„ bien & de mal, de repentance & de
„ rechûtes. Que ma situation serait déplorable, si ma vie entière s'était passée
„ dans ces honteuses vicissitudes ! Quelles
„ angoisses cette pensée mettrait dans
„ mon ame, qui va m'être redemandée !

80 *Sur la manière dont doivent*

„ Mais , grâces t'en soient rendues , ô mon
 „ Dieu ! Depuis le moment où je fis de
 „ sérieuses réflexions , j'ai *racheté ce temps*
 „ malheureux ; j'ai dompté ces passions
 „ qui m'entraînaient au mal ; je me suis
 „ attaché à tout ce qui est bon , à tout ce qui
 „ est juste , à tout ce qui est honnête , à tout
 „ ce qui est digne de louanges ; j'ai fait tous
 „ mes efforts pour *perfectionner ma sainteté*
 „ dans ta crainte & dans ton amour ! Eter-
 „ nel, mon Dieu ! ta bonté, ta miséri-
 „ corde , que j'implore , au nom de Jésus,
 „ mon Sauveur , ta bonté, ta miséricorde
 „ m'assurent que tu ne regarderas qu'à
 „ cette portion de ma vie pendant laquelle
 „ j'ai été *fermement attaché au bien* ; j'ai
 „ formé en moi ce *cœur pur*, qui me permet
 „ d'espérer que *je verrai ta face en justice.*
 „ Je remets , avec confiance, mon ame
 „ entre tes mains paternelles „ !

L'avez-vous entendu , vous que nous
 exhortons à une courageuse persévérance
 dans vos saintes résolutions, l'avez-vous
 entendu le langage consolant de cette ame
 prête à paraître devant Dieu ? Et vous
 ne cherchiez pas à pouvoir vous le tenir
 à vous-mêmes ! Et cette pensée ne vous
 fixerait pas , désormais, ne vous enchaî-
 nerait pas à la vertu ! Quoi donc ! fau-
 dra-t-il vous le dire ? Si vos résolutions de
 sainteté

se former des projets de conversion. 81
sainteté s'évanouissent, si vous retournez à
votre mauvais train, peut-être une tiédeur,
une langueur continuelle, peut-être une
funeste sécurité, peut-être l'affreux endur-
cissement, peut-être la miséricorde de
Dieu épuisée, peut-être une mort impré-
vue, votre ame tout-à-coup redemandée!...
Ah! je vous en conjure, ne courez pas ces
risques épouvantables! Mettez à profit les
bons mouvemens que Dieu excite au-de-
dans de vous; affermissez les vertueuses
résolutions qu'il y fait naître! Demandez-
lui, fréquemment, avec ferveur, qu'il
vous prenne par la main droite, qu'il vous
conduise par son conseil, en sorte que bien-
tôt vous puissiez lui dire, avec une con-
fiance qui repose toujours sur sa miséri-
corde : *Eternel, tu m'as sondé! Eternel,*
tu m'as éprouvé, & tu n'as rien trouvé en
moi qui ne soit agréable à tes yeux!

Ah! qu'il se multiplie le nombre de ces
hommes qui peuvent se présenter ainsi de-
vant Dieu; de ces hommes qui marchent
en intégrité devant sa face; de ces hommes
qui font l'honneur, la gloire de l'humanité;
qui attirent sur un peuple les regards de
bienveillance du maître du monde; qui
font qu'il est pour ce peuple une sauve-
garde, un rempart, une forteresse! Que le
nombre de ces hommes, si précieux aux

82 *Sur la manière dont doivent, &c.*

sociétés, se multiplie parmi nous ! Qu'ils nous assurent la haute protection du Souverain Arbitre de nos destinées ! Que leurs prières écartent ces violens orages qui portent avec eux la désolation ! Que leurs prières détournent de nos têtes ce tonnerre menaçant, qui gronde autour d'elles, & dont nous ne connaissons les ravages que par les lamentables récits qui viennent contrister nos ames ! Que leurs prières nous obtiennent la continuation des grâces sans nombre que Dieu se plaît à répandre sur nous ; en sorte que nous puissions toujours dire, dans le sentiment de notre bonheur, & d'une vive reconnaissance : *Oh ! que c'est une sauvegarde assurée que d'être sous la protection du Très-Haut ! O ! que bienheureuse est la nation dont l'Eternel est le Dieu ! O ! que bienheureux est le peuple qu'il s'est choisi pour son héritage ! Amen ! Amen !*

S E R M O N

Sur ces paroles de

L'ÉVANGILE SELON ST. LUC;
CHAP. XV. v. 17 & 18.

Or étant revenu à lui-même, il dit ; combien de serviteurs dans la maison de mon père, qui ont du pain en abondance, & moi je meurs de faim ; je me lèverai donc & j'irai vers mon père (1).

M E S F R È R E S !

LES temps de solemnités font-ils ce qu'ils devraient être pour chacun de nous ? Ne déguifons point la vérité, & distinguons trois fortes de personnes. Les uns [& ceux-ci font les fidèles ; puissent-ils être en grand nombre !] regardent ces jours so-

(1) Ce Sermon fut prononcé un jour de communion.

84 *Sur le retour de l'enfant prodigue.*

lemnels comme les beaux jours de leur vie , parce que perdant alors entièrement de vue le monde , ses bagatelles , ses plaisirs , ses vanités , ils ne s'occupent que de leurs grands intérêts , de leur salut éternel ; leur piété s'anime , leur zèle s'excite , la vertu prend de fortes racines dans leur ame. Heureux fidèles ! Nous vous disons aujourd'hui : *Tenez ferme ce que vous avez : Celui qui persévéra jusqu'à la fin sera sauvé.* Il en est d'autres pour qui ces temps de solemnités sont des jours sombres , des jours de tristesse & d'ennui ; ils ne les voient approcher qu'avec regret ; ils reprochent tacitement à la Religion d'interrompre le cours de leurs plaisirs , par des cérémonies qu'ils s'efforcent de regarder comme vaines. S'ils se rendent dans les temples du Seigneur , ils n'y viennent que par oisiveté , par bienfiance ; & ils en sortent , sans former le plan de renoncer à des péchés dont ils ont peut-être été obligés de soutenir la triste peinture. Pécheurs endurcis ! Nous vous disons aujourd'hui : *Qui a requis cela de vous , que vous fouliez de vos pieds les parois du Seigneur ? Ne vous y trompez point ; on ne se moque pas de Dieu.* Enfin , M. F. , il en est d'autres , que ces jours de solemnités invitent à rentrer en eux-mêmes ; qui font le compte de leurs voies , & qui , se recon-

Sur le retour de l'enfant prodigue. 85
naissant coupables devant Dieu, viennent,
en quelque manière, dans nos temples,
dire aux ministres de la parole de Dieu:
Hommes, frères, que ferons-nous? O vous
qui sentez votre misère, venez apprendre
de la bouche même du Sauveur du monde,
quelle est la ressource qui reste à l'homme
pécheur! L'enfant prodigue retournant vers
son père, est aujourd'hui notre réponse à
cette question : *Hommes, frères, que fe-*
rons-nous? Nous allons vous montrer que
les raisons qui engagèrent l'enfant prodigue
à retourner dans la maison paternelle, que
ces raisons doivent, plus efficacement en-
core, vous porter à retourner vers votre
Père céleste, ou, ce qui revient au même,
à quitter les sentiers du vice pour rentrer
dans ceux de la vertu. Grand Dieu! Nous
voudrions ramener à Toi des enfans mal-
heureux, qui s'en sont éloignés! Aide-nous
à toucher leur cœur par le tableau de leur
misère, & par celui de tes bontés; en sorte
que tu dises, en les voyant revenir à Toi:
Mes enfans étaient perdus, & ils sont re-
trouvés; ils étaient morts, & ils sont ressus-
cités! Que les justes en triomphent sur la
terre! Que les anges s'en réjouissent dans le
ciel! Ainsi soit-il!

Le péché est la grande source des misères
de la vie. Vérité confirmée par une expé-

86 *Sur le retour de l'enfant prodigue.*

rience de six mille ans. Il est inconcevable qu'il faille si souvent la répéter ! L'enfant prodigue la fit cette triste expérience. Dans cet âge où la voix des passions est plus écoutée que celle de la raison ; où les conseils de parens sages & vertueux font moins d'impression sur le cœur que les propos & les séductions de ce qu'on appelle *des amis* ; dans cet âge où l'on ne veut voir & compter que le moment présent ; où l'indépendance paraît le premier des biens ; dans ces jours qu'on regarde souvent comme un titre au libertinage ; dans la jeunesse , en un mot, l'enfant prodigue n'écoute que les suggestions d'un cœur qui s'était laissé corrompre ; il veut secouer le joug paternel , ne dépendre que de lui-même & de ses passions ; il demande à son père la portion des biens qu'il peut en attendre ; il l'obtient. Funeste indulgence paternelle ! Que deviendra ce jeune homme livré à lui-même ? Pères & mères, dont les complaisances sont souvent si funestes , suivez-le ce jeune homme insensé ! Il se retire dans un pays éloigné ; avec l'indépendance il croit emporter le bonheur ; avec ses biens , une source intarissable de plaisirs. Il les trouve ces plaisirs perfides ; il s'y livre tête baissée ; il se croit heureux ; l'ivresse dure pendant quelque temps ; mais

enfin les biens se dissipent; ses prétendus amis disparaissent avec ses richesses, il tombe dans la plus affreuse misère. Malheureux jeune homme! Que ton sort est l'image bien naturelle de ce qui arrive à tous ceux qui marchent sur tes traces! Que celui qui a tracé le tableau de ta conduite connaissait bien le cœur humain! Qu'il connaissait bien, comment l'homme tombe, par degrés, de l'innocence dans le vice, & du vice dans la misère!..... Mais quel fut l'effet de la misère sur l'enfant prodigue? *Il entra en lui-même*, dit *Jésus-Christ*. L'enfant prodigue se retrouve, il se considère, il se voit tel qu'il est; il sent les pertes qu'il a faites; il en gémit; & c'est ce qui lui fait dire : *Je me lèverai & j'irai vers mon père.*

1^o. C'est ce même motif que nous vous proposons d'abord, à vous qui vous sentez engagés dans les sentiers de l'iniquité, & par là-même, éloignés de votre Père céleste. Examinez ce que vous avez perdu, en vous éloignant de lui. Je ne vous demande pas, si, en quittant le chemin de la sagesse, vous n'avez point, comme l'enfant prodigue, perdu les biens de la nature; si votre santé n'a pas été altérée; si vos richesses n'ont pas été dissipées; si vos prétendus amis ne vous ont pas abandonné;

88 *Sur le retour de l'enfant prodigue.*

si la misère n'a pas été le triste fruit de vos désordres ? Il est des avantages plus précieux , des avantages qui tiennent à l'ame , des avantages dont la perte mérite bien plus d'être regrettée. Quelle est la portion que vous aviez reçue de votre Père céleste ? Vous en aviez reçu cette honnêteté , cette pudeur naturelle , heureux préservatif contre le péché , gardienne précieuse de la vertu , qui trace en quelque manière sur le front de l'homme , ce qu'il doit faire ou éviter. — Vous en aviez reçu cette raison , qui montre ce qui est bon , ce qui est juste , ce qui est honnête ; cette conscience , cette voix du Créateur , qui s'élève contre le crime , qui parle en faveur de la vertu , qui attriste par ses remords , qui réjouit par ses éloges. — Vous en aviez reçu cette foi chrétienne , qui jette une lumière si vive sur tous nos devoirs ; qui les appuie de la sanction la plus propre à les rendre respectables. En un mot , vous en aviez reçu tous ces dons précieux qui forment l'homme & le chrétien. Maintenant , *rentrez en vous-mêmes.* Examinez ce que sont devenus des biens si précieux ? Vous ne les avez peut-être pas tellement dissipés que vous en foyez venus au point d'appeler cette pudeur naturelle , un préjugé de l'éducation ; cette raison ,

une lumière incertaine ; cette conscience ,
un oracle trompeur ; cette foi chrétienne ,
une puérile superstition ; mais cette pudeur
naturelle ne s'est-elle point effacée ? Cette
raison ne s'est-elle point obscurcie ? Cette
conscience ne s'est-elle point dépravée ?
Cette foi chrétienne ne s'est-elle point
affaiblie ? Etes-vous tels , à cet égard , que
vous étiez dans cet heureux temps d'inno-
cence , où vous vous consacrátes à Dieu ,
où vous lui promîtes , qu'enfans toujours
dociles & toujours sages , vous demeureriez
dans sa maison , sous ses lois & sous son
empire ? Etes-vous tels ?..... Ah ! je lis
dans le fond de vos cœurs ! Vous sentez
que vous êtes bien différens de ce que vous
étiez alors ; vous vous reprochez d'avoir
presqu'entièrement dissipé cette portion
que vous teniez de votre Père céleste !
Que vous reste-t-il donc à faire ? Voulez-
vous tomber dans une totale misère spiri-
tuelle ? Voulez-vous être sans pudeur , sans
raison , sans conscience , sans Religion ?
Voulez-vous que tout ce qui fait l'homme
& le chrétien ne se retrouve plus en vous ?...
Vous frémissez à cette idée ! Vous gémissiez
sur les pertes , déjà si grandes , que vous
avez faites ! Hâtez-vous donc de les répa-
rer ! Rentrez dans les sentiers de la sagesse !

90 *Sur le retour de l'enfant prodigue.*

Comme l'enfant prodigue, levez-vous, & retournez vers votre Père céleste !

20. Mais, M. F.; notre état ne nous paraît jamais si malheureux, que lorsque nous le comparons avec celui où nous serions si nous avions été ce que nous devions être. *Combien de serviteurs*, dit l'enfant prodigue, *combien de serviteurs dans la maison de mon père, qui ont du pain en abondance, & moi je meurs de faim !* Que ce langage est bien naturel dans la bouche de ce fils infortuné ! Il se rappelle les douceurs de la maison paternelle; la tendresse d'un père qui veillait sur tous ses besoins; la paix, l'abondance, tous les avantages dont jouissent les serviteurs mêmes de son père; il les compare avec son esclavage & sa misère. Que de reproches, que de soupirs, que de larmes !..... Mais laissons là l'enfant prodigue; ou plutôt, faisons avec lui une seconde réflexion.

O vous, qui vous êtes éloignés de Dieu, en vous écartant des sentiers de la justice ! ce ne sont pas des reproches, des censures, que nous voulons vous adresser; nous vous prions seulement de faire comme l'enfant prodigue, une comparaison; c'est celle de votre état actuel avec celui des justes, qui sont toujours restés dans la maison de leur Père céleste. Regardez-

vous vous-mêmes, & *considérez*, ensuite, *l'homme intègre*, faites attention à *l'homme droit*.

Nous vous demandons, d'abord, si, lorsque vous vous *considérez* vous-mêmes, vous n'éprouvez pas une honte intérieure, que vous ne pouvez soutenir, & dont vous cherchez à vous distraire? Le sentiment de votre abandon de la vertu, ne vous inspire-t-il pas du dégoût pour vous-mêmes? La réflexion ne vous importune-t-elle pas dans ces momens; ne vous paraît-elle pas comme une ennemie, que vous vous hâtez d'écarter?..... *Considérez l'homme intègre!* Il ne craint point de se replier sur lui-même, d'arrêter sur lui ses regards, de les y ramener à chaque instant; il n'apperçoit en lui qu'ordre & harmonie; il se voit tel que son Créateur lui a ordonné d'être. Premier chef de comparaison, que nous soumettons à votre examen.

N'est-il pas vrai encore, que souvent vous êtes forcé de convenir intérieurement, que le péché & la vraie paix, le vrai bonheur, ne peuvent subsister ensemble? N'est-il pas vrai que vous éprouvez qu'il y a dans le péché une amertume qui se répand sur le caractère du pécheur, qui le rend inquiet, sombre, fréquemment

92 *Sur le retour de l'enfant prodigue.*

à charge à lui-même ? N'est-il pas vrai que c'est de-là que naît ce vide, cet ennui, ce malaise, je ne fais quelle flétrissure d'ame, quel abattement de cœur, qui vous poursuit dans le sein même des plaisirs & de la joie mondaine ? *Considérez l'homme intègre.* Tout est calme, tout est paisible, tout est doux au-dedans de lui, parce que tout est soumis à la raison, à la loi de Dieu. Paix de la conscience, égalité dans le caractère, humeur toujours douce, joie intérieure, joie pure & inaltérable, vous faites du cœur de l'homme de bien un *festin continuel ! Les voies de la sagesse sont agréables ; ses sentiers ne sont que prospérité !* Second chef de comparaison, que nous soumettons à votre examen.

En particulier, n'y a-t-il pas de certains temps, où vous enviez plus que jamais la destinée de ceux qui ne se sont point éloignés de Dieu ? Dans les afflictions, par exemple, l'idée du péché fut-elle jamais une idée consolante ? Vos maux furent-ils jamais adoucis par cette pensée ? « J'ai » satisfait mon penchant à l'impureté, à » la débauche ; j'ai tiré d'un ennemi une » vengeance complète ; j'ai déchiré la réputation de cet homme qui me déplaisait ; j'ai été sans entrailles pour tel & » tel malheureux ». Ame tourmentée dans

Sur le retour de l'enfant prodigue. 93

un lit de douleur ! t'es-tu jamais foutenu
en roulant de telles pensées au-dedans de
toi, ou plutôt, n'as-tu pas envié le sort de
celui qui peut dire, dans ses afflictions ?

« *J'ai lavé mes mains dans l'innocence ;*
« *mon cœur ne me reproche rien ; le Dieu*
« *qui m'afflige est un bon Père, qui a l'œil*
« *sur nos vrais intérêts, qui dirige tout*
« *par sa profonde sagesse, sur laquelle je*
« *me repose avec confiance ; c'est l'Eter-*
« *nel, qu'il fasse ce qui lui semblera bon* » !

Précieuse ressource, dans un monde de vicis-
tudes ! Quelle différence elle met entre le
sort du pécheur, & celui de l'homme de bien !

Et cette différence ne se fait-elle pas
encore bien sentir, dans ces temps de so-
lemnités ? Pourquoi ces beaux jours de
l'Eglise, ces jours de communion & d'ac-
tions de grâces, ces *jours favorables*, ces
jours de salut, ne sont-ils pas pour vous
des jours de fête & d'allégresse ? C'est que
du fond de vos péchés s'élèvent, pour
ainsi dire, de noires vapeurs, d'épais nua-
ges, qui obscurcissent ces jours si purs &
si fereins pour les vrais enfans de Dieu.
Ah ! que *les parois de l'Eternel* vous paraî-
traient *aimables* ; que la table sacrée serait
pour vous un véritable festin, si vous n'y
veniez qu'avec des *cœurs pleins d'innocence* ;
si des mains pures prenaient le pain cé-

94 *Sur le retour de l'enfant prodigue.*

leste, & la coupe des bénédictions du Seigneur !

Enfin, M. F. ; la différence qu'il y a entre l'état des vrais enfans de Dieu, & la situation où se sont mis ceux qui s'en sont éloignés, ne se fait-elle pas bien sentir dans ces momens où l'on se demande compte à soi-même, de ce qu'on a fait jusqu'à présent dans le monde ? Quelque tumultueuse que soit une vie, il est des instans où l'on tourne les yeux sur ces années qui viennent de s'écouler ; il est des instans où l'on met sa vie devant ses yeux ; & quel spectacle pour celui qui est sorti des sentiers de la sagesse ! Etre forcé de se dire : « Voilà 30, 40, 60 années derrière » moi ; à quoi ont-elles été employées ? » Est-ce à faire la volonté de Dieu, à » *marcher en intégrité devant sa face* ? Hélas ! » je m'étais consacré à lui dans ma jeunesse ; j'avais résolu de faire *mon tout de le craindre & de garder ses commandemens* ; » mais les mauvaises maximes, les mauvaises exemples, mes passions m'ont détourné *du chemin de ses ordonnances* ; » j'ai souvent fait ce qui est déplaisant à » *ses yeux* ; si quelquefois je suis retourné » à lui, bientôt après je l'ai, de nouveau, » abandonné ! Heureux, heureux » fidèle, qui ne l'as jamais perdu de vue ;

„ qui n'as à lui présenter que des jours
„ passés dans l'innocence, des jours mar-
„ qués par ces bonnes œuvres auxquels
„ *il prend plaisir* ! Que ton sort est digne
„ d'envie „ ! — N'est-ce pas là le langage
que vous vous tenez à vous-mêmes, dans
vos heures de calme, dans vos heures de
réflexion ? Ecoutez-le donc ce desir inté-
rieur de la destinée des vrais enfans de
Dieu ! Quittez au plutôt cette terre étran-
gère, où vous éprouvez une misère spiri-
tuelle, dont celle de l'enfant prodigue
n'était qu'une faible image. Dites avec
lui : *Combien de serviteurs dans la maison
de mon père, qui ont du pain en abondance,
& moi je meurs de faim ; je me lèverai donc,
& j'irai vers mon pere !*

3^o. *J'irai vers mon père !* Enfant indocile !
enfant ingrat ! voudra-t-il te recevoir ? Tu
as demandé ta portion de ses biens ; tu
l'as reçue ; tu l'as dissipée dans la débauche ;
oseras-tu paraître en sa présence ? Ne
craindras-tu pas qu'il ne t'abandonne à ta
misère, à tes remords ? C'était-là, M. F.
ce que l'enfant prodigue dut d'abord se
dire à lui-même ; c'était-là ce qui semblait
devoir lui ôter toute espérance. Cependant
il ne perd point courage. Il me semble que
je l'entends se dire à lui-même, en pensant
à son père : « Je suis un enfant ingrat ;

96 *Sur le retour de l'enfant prodigue.*

» mais je suis son enfant ; mon repentir est
» celui d'un enfant ingrat ; mais c'est le
» repentir de son enfant. Sa tendresse est
» une tendresse de père, qu'un soupir
» agite ; qu'une larme réveille ; qui souffre
» d'être retenue ; qui n'attend que le mo-
» ment de pouvoir se rendre toute entière ;
» *je me lèverai donc , & j'irai vers mon*
» *père* ,»

Importante leçon , que nous donne ici
le Sauveur du monde , & que nous aimons
à mettre sous vos yeux ; il est si doux de
parler des miséricordes du Seigneur !

« Hélas ! dit le pécheur , j'ai offensé Dieu
» *en plusieurs manières ; je me suis si sou-*
» *vent détourné des saints commandemens*
» *qu'il m'a prescrits !* Je vois dans sa Parole
» qu'il est *un temps où il ne se trouve*
» *plus* ,» ! Eh pécheur ! Le sort de
l'enfant prodigue ne t'apprend-il pas , qu'on
ne trouve plus Dieu , que lorsqu'on ne veut
plus le chercher ? Ah ! il ne te laisse vivre
qu'afin que tu le cherches !

« Mais je sens toute l'injustice , toute
» l'ingratitude de ma conduite ; comment
» pourrais-je me flatter d'en obtenir le
» pardon ,» ? Et l'enfant prodigue ne sen-
tait-il pas toute l'indignité de son procédé
envers son père ? Sa fuite , ses mépris ,
ses débauches , ses scandales , ne sem-
blaient-ils

blaient-ils pas devoir lui ôter toute espérance ? Cependant il ne perd point courage ; pourquoi ? Parce qu'il va vers *son père.*

“ Mais c'est ma jeunesse ; ce sont mes
„ belles années que j'ai données au monde ;
„ Dieu accepterait-il les restes d'une vie
„ qui lui appartenait toute entière „ ? Et
n'était-ce pas dans la jeunesse que l'enfant prodigue avait quitté la maison paternelle ? N'y rentrait-il pas avec les marques flétrissantes de ses désordres ? N'y était-il pas repoussé par la misère ? Cependant il ne perd point courage ; pourquoi ? Parce qu'il va vers *son père.*

“ Mais qu'importe à Dieu mon retour ?
„ N'y a-t-il pas assez de justes qui méritent seuls sa bienveillance „ ? Et l'enfant prodigue ne savait-il pas que son frère était dans la maison paternelle ? Ne savait-il pas que son frère, attaché constamment à son père, devait être l'objet de toute sa tendresse ? Cependant il ne perd point courage ; pourquoi ? Parce qu'il va vers *son père.*

Avez-vous encore quelque prétexte , pécheurs, qui *sentez votre misère* ? Cette parole suffit pour les anéantir, Dieu est toujours *votre père* ! Comme le père de l'enfant prodigue découvrit son fils sous les enveloppes de

98 *Sur le retour de l'enfant prodigue.*

l'indigence, Dieu, au travers de vos péchés, découvre encore ses enfans, l'ouvrage de ses mains. O heureux ! heureux de ce qu'il nous reste toujours, devant Dieu, les larmes d'un enfant ! Heureux de ce que nous trouvons toujours en lui le cœur d'un père ! — Je me représente quelquefois, M. F., ce père des hommes, suivant de l'œil un pécheur dans ses égaremens. Il l'avait fait pour être heureux, & il va se rendre misérable. Il essaie tout pour le ramener dans le chemin du bonheur, & il voit d'abord une ame indocile, qui se refuse à toutes ses invitations. Se retire-t-il ? Non ; il poursuit ce pécheur ; il saisit tous les endroits par lesquels il est accessible. Enfin, il voit un cœur qui commence à soupirer ; il voit des larmes prêtes à couler ; il voit de saints projets rouler dans cette ame inquiète ; toute sa tendresse se réveille ; il aide ces soupirs ; il facilite le cours de ces larmes ; il anime ces projets de sainteté. *David* est sur le sac & la cendre ; le *Publicain* est confus & humilié. Cœur paternel de mon Dieu, tu es agité ! Bonté infinie ! tu n'attendais que ce moment pour te répandre ! *Mon fils ! tes péchés te sont pardonnés ; va-t-en en paix !* Voix consolante, qui sort du trône de la miséricorde ! « Je », ne désespérerai donc point de mon état,

Sur le retour de l'enfant prodigue. 99

» ô mon Dieu ! Je gémirai de t'avoir
» offensé ; mais ton cœur , ton cœur m'ou-
» vrira un asile ; *je me lèverai & j'irai vers*
» *mon père* » !

Mais une pensée affligeante vient se mêler à ces douces idées de la Miséricorde divine. Pourquoi , pourquoi faut-il que , quand nous nous plaçons à vous parler de l'immense bonté de Dieu , nous ayons à craindre la méchanceté désespérée du cœur humain ; Ah ! n'imitiez pas la confiance de l'enfant prodigue , si vous ne l'imitiez pas dans la promptitude de son retour. Il ne se contente pas de dire : *Je me lèverai , & j'irai vers mon père* ; il se lève ; il part , il arrive dans la maison paternelle ; il exécute le plan qu'il a formé. Partez , comme lui , pécheurs , dont nous avons animé la confiance ; éloignez-vous , comme lui , de ces lieux funestes , honteux théâtre de vos défordres ; quittez ces amis d'iniquité , qui font de vous des ennemis de Dieu ; rompez tout commerce illicite , toute habitude vicieuse ; sacrifiez toute passion déréglée ; alors , mais seulement alors , ne perdez point courage ; allez vers votre père céleste ; dites-lui , du fond d'une ame pénitente : « *J'ai péché contre Toi ! Comment*
» *ai-je pu m'éloigner d'un si tendre père !*
» *Je reviens à toi , ô mon Dieu ! Je vais*

100 *Sur le retour de l'enfant prodigue.*

„ réparer ce temps de péché , ce temps
„ malheureux , que j'ai passé loin de Toi ,
„ je vais le réparer par une conduite irré-
„ prochable ! Je vais aller à la Table fa-
„ crée prendre les gages de ma réconci-
„ liation avec Toi , & le reste de ma vie
„ sera employé à bénir tes miséricordes ,
„ à me rendre digne d'être *appelé ton en-*
„ *fant* „ ! Oh ! quelle ne ferait point
notre joie , si nous avions fait naître de tels
sentimens au-dedans de vous ; si désormais
votre conduite répondait à ces sentimens ;
si vous deveniez de vrais enfans de Dieu ,
en sorte que vous pussiez vous dire à vous-
mêmes : “ Me voilà tel que je dois être !
„ Me voilà tel que je ne crains plus mes
„ regards ; que la présence d'un homme
„ de bien ne me fait plus baisser la tête !
„ Me voilà tel que Dieu me demande ,
„ sous son empire & sous ses lois „ ! Etat
délicieux ! Oh ! si tous les hommes pou-
vaient apprendre à te connaître !

Et vous , fidèles , qui le connaissez de-
puis long-temps cet heureux état , vous
qui êtes toujours restés dans la maison de
votre Père céleste , faut-il vous exhorter à
ne vous en éloigner jamais ? Non ; les dou-
ceurs que vous goûtez auprès de lui , vous
parlent bien plus fortement que tout ce que
nous pourrions vous dire. Réjouissez-vous

du retour de vos frères! Réjouissez-vous de ce que Dieu les appelle avec vous, au festin de l'agneau pur & sans tache. *Ils étaient perdus, & ils sont retrouvés; ils étaient morts, & ils sont ressuscités.* Réjouissez-vous de ce qu'ils sont rendus à leur père! Et désormais, tous ensemble, M. F., montrons-nous les enfans de Dieu..... Les enfans de Dieu!..... C'est la seule parole qui nous reste à vous dire; c'est le seul desir qui sort du fond d'un cœur qui fera tranquille, alors, sur votre bonheur présent, & sur votre éternelle félicité. Amen!

S E R M O N

Sur ces paroles de

L'ÉVANGILE SELON ST. LUC,
CHAP. XVIII. v. 35 & suivans.

35. Or il arriva, comme il approchait de Jésus, qu'il y avait un aveugle assis près du chemin, qui mendiait;

36. Entendant la multitude qui passait, il demanda ce que c'était?

37. On lui dit que Jésus le Nazarien passait.

38. Alors il cria, disant; Jésus; fils de David, aye pitié de moi!

39. Ceux qui allaient devant, le tançaient, afin qu'il se tût; mais il criait beaucoup plus fort; Fils de David, aye pitié de moi!

40. Et Jésus s'étant arrêté, commanda qu'on le lui amenât; & quand il se fut approché, il l'interrogea;

41. Disant; que veux-tu que je te fasse?

Et il répondit ; Seigneur , que je recouvre la vue.

42. *Jésus lui dit ; recouvre la vue ; ta foi t'a sauvé.*

43. *Et à l'instant il recouvra la vue ; & il suivait Jésus , glorifiant Dieu. Et tout le peuple voyant cela , donna louange à Dieu [1].*

M E S F R È R E S !

CE sont des paroles bien remarquables que celles qui précèdent le traité de l'Histoire-Sacrée , que nous venons de vous lire. *Jésus ayant pris à part les douze Apôtres , leur dit : Nous voici en chemin pour aller à Jérusalem ; toutes les choses que les Prophètes ont écrites du Fils de l'homme vont être accomplies. Il sera livré aux Gentils ; on se moquera de lui ; on lui crachera au visage , & après qu'ils l'auront fouetté , ils le feront mourir. En les méditant ces paroles , qui n'admiraient celui qui les a prononcées ! Une effrayante*

carrière d'humiliations & de souffrances s'ouvre devant *Jésus*, & il la contemple avec tant de tranquillité que les Apôtres n'imaginent pas qu'il soit question de lui-même. Mais, si le calme paraît au-dehors, le trouble & le découragement ne sont-ils point au fond de l'ame ? *Jésus* ne se hâtera-t-il pas de fuir cette ville ingrate, cette ville criminelle, qui doit être le théâtre de la sanglante scène qu'il vient de décrire ? Non, Mes Frères ! Notre texte nous le montre allant à *Jérusalem*, & continuant, sur la route, l'exercice de son pénible ministère. Venez, Chrétiens, venez le contempler démontrant de qui il le tient ce ministère, par des œuvres où est marqué *le doigt de Dieu*. Venez écouter les belles leçons qu'il nous donne dans l'action de sa vie, dont nous allons vous entretenir. Puissent ces leçons faire sur nos esprits & sur nos cœurs une impression salutaire. Ainsi soit-il !

Parmi les adversités de la vie, il en est peu de plus amère que celle de l'infortuné dont il est question dans notre texte. Privé de la lumière du jour, marchant toujours dans le sein des ténèbres, & réduit à l'extrême indigence, il se tenait sur le chemin de *Jéricho* à *Jérusalem*. Là, il mendiait un pain qu'il était hors

d'état de se procurer par le travail ; il cherchait à émouvoir la compassion, en étalant, pour ainsi dire, ses infirmités & sa misère. Déplorable condition, M. F. ! Est-ce la pitié, ou l'indignation, qui s'élève ici dans votre ame ? ou plutôt, ne s'y élèvent-elles pas l'une & l'autre ? La pitié, en voyant, chez cet homme, les infirmités & la misère réunies. L'indignation, en pensant que, dans une société d'hommes, d'êtres semblables à lui, cet infortuné n'avait pas un asile, pas une retraite, où il fût assuré d'une honnête subsistance, sans être réduit à une triste & honteuse mendicité, qui, souvent entraîne après elle les plus grands désordres. Ah, pourquoi ce révoltant spectacle s'offre-t-il encore souvent aux regards, dans le sein même du Christianisme !

Cet homme, ainsi abandonné à son infortune, entendant beaucoup de bruit sur le chemin où il se trouve, & en ayant demandé la cause, on lui répond qu'il est occasionné par la multitude qui accompagne *Jésus*. Cette réponse réveille l'espérance dans son ame. Sans-doute il avait déjà souvent entendu parler des miracles de *Jésus* ; &, persuadé que la compassion le porterait à en opérer un en sa faveur, il avait désiré de se trouver auprès de

lui ; mais , jusques alors , il n'avait pu , ni l'aborder , ni s'en faire entendre. Le moment favorable arrive enfin. Apprenant que *Jésus* n'est pas loin de lui , il s'écrie , *Fils de David , aie pitié de moi !* Mais un nouvel obstacle s'oppose à l'accomplissement de ses desirs. La multitude qui environne *Jésus* , soit par une insensibilité , par une dureté qui n'est , hélas , que trop ordinaire , soit par une fuite de cet injuste & criminel mépris qu'on n'a que trop pour les pauvres , la multitude tance cet aveugle , & cherche à lui imposer silence ; mais , loin de se rebuter , il crie avec plus de force encore , *Jésus , fils de David , aie pitié de moi !* Ses cris parviennent aux oreilles de *Jésus* ; son cœur , toujours ouvert à la compassion , est affecté par la voix de la douleur ; à l'instant il ordonne qu'on lui amène celui qui implore son secours ; & quand il est près de lui , il lui dit avec bonté : *Que veux-tu que je fasse ?*

Que veux-tu que je fasse ? Quoi donc ! *Jésus* ignore-t-il ce qu'attend de lui cet infortuné ? Non , sans-doute ; mais il veut que la demande de cet homme fasse connaître quelle est sa manière de penser à son égard. Nous voyons , par plusieurs traits de la vie de *Jésus* , que la foi en

lui, c'est-à-dire, la conviction de sa *bonté* & de son *pouvoir*, était la condition des grâces qu'il voulait accorder. Ce n'est pas que l'incrédulité pût enchaîner ce pouvoir sans bornes qu'il tenait de Dieu; mais sa sagesse en suspendait souvent les effets. Et y en aurait-il eu, de la sagesse, à accorder des grâces à ceux qui n'auraient reconnu en lui, ni assez de bonté pour les écouter favorablement, ni assez de pouvoir pour accomplir leurs desirs? En exigeant des dispositions contraires à celles-là, *Jésus* pouvait-il mettre à ses bienfaits une condition plus douce & plus raisonnable? Il la trouve chez cet homme, qui, à l'instant *recouvra la vue*.

On se représente les transports de joie & de reconnaissance de cet homme dont les yeux sont ouverts à cette *lumière qu'il est si doux de voir*; comme parle l'Écriture. Avec quel plaisir ses regards se portent sur son bienfaiteur! Il suit, il accompagne *Jésus*, avec les effusions d'un cœur pénétré de la grâce qu'il en a reçue; & s'élevant à celui dont il sent que *Jésus* n'a été que l'instrument & l'organe, il *glo-rifie Dieu*, il célèbre sa bonté, sa gratuité; & tout le peuple, frappé de l'œuvre surnaturelle dont il a été le témoin, lui paie aussi le juste tribut de ses accla-

mations & des ses louanges. Ainsi , mes M. F. , le grand but de *Jésus* est rempli , *Dieu est glorifié !* C'est à cette belle œuvre qu'il travaillait uniquement sur la terre. Considérons , maintenant de plus près , l'événement de sa vie , qui vient de nous occuper. Examinons s'il est de nature à affermir la foi chrétienne dans nos ames. Intéressant examen ! Redoublez ici votre attention.

1^o. Je remarque , d'abord , que cet événement porte le caractère d'un vrai miracle , c'est-à-dire , d'un fait absolument au-dessus des forces humaines. Quand *Jésus-Christ* , dans cette occasion , comme dans quelques autres , se ferait servi de moyens qui n'auraient eu aucune proportion avec l'effet qu'il voulait opérer , la guérison de l'aveugle n'aurait pas moins été un fait surnaturel , un miracle. Mais , si tout moyen , de quelque nature qu'il soit , fait quelque peine à l'incrédule ; s'il en conçoit de la suspicion , de la défiance , quel scrupule peut-il lui rester à cet égard , lorsque sur un mot , sur un ordre de *Jésus* , un aveugle recouvre la vue , à l'instant même ? Ne reconnaîtra-t-il pas là la souveraine Puissance de celui qui dit , au commencement : *Que la lumière soit , & la lumière fut ?* Et vous , M. F. , s'il est

un homme qui refuse de reconnaître, dans un tel fait, un vrai miracle, ne penserez-vous pas que cet homme a pris la ferme résolution de ne pas se rendre à l'évidence même ?

2^o. Observons de plus, qu'il est ici question d'un fait qui a toute la publicité qu'on peut desirer. Il s'opère, non pas dans les ténèbres, non pas dans quelque endroit écarté, non pas en présence d'un petit nombre de témoins ; mais en plein jour, sur un grand chemin, sous les yeux d'une multitude de gens qui environnent *Jésus*, & qui frappés de voir la nature soumise à sa volonté, ne peuvent s'empêcher d'en faire hommage à Dieu, par des actions de grâces & par des louanges.

3^o. Ce qu'il importe d'observer encore sur cet événement, c'est que, s'il nous montre la puissance de *Jésus*, il nous la montre se déployant pour une œuvre de compassion, de bienfaisance. Ah, Mes Frères ! Que de prétendus philosophes, assez téméraires pour prescrire à Dieu la manière dont il devait agir, que de prétendus philosophes déclarent " qu'ils re-
,, connaîtront le Maître du Monde, au dé-
,, rangement des astres, au bouleversement
,, des cieux & de la terre „. Pour moi
je me plais à le reconnaître dans des œu-

vue où la bonté marche d'un pas égal avec la puissance ! Les prodiges d'un Envoyé du *Dieu de charité* ne porteraient-ils pas l'empreinte d'une vertu qui fait son essence & sa gloire ?

4°. Observez encore , je vous prie , Mes Frères , que le fait dont il est ici question , n'est pas une de ces apparitions soudaines , un de ces actes rapides & passagers , qui ne laissent pas un temps suffisant pour un sage examen , & qui ne peuvent être connus que de ceux en présence de qui ils ont été opérés. L'aveugle à qui *Jésus* avait rendu la vue , subsistait comme un monument de sa puissance. Il *suivait Jésus* , dit l'Évangéliste ; il pouvait être interrogé par ceux qui avaient vu sa guérison miraculeuse ; & , quant à ceux qui n'en avaient pas été les témoins oculaires , ils étaient à même , pendant toute la vie de cet homme , de s'en instruire & de s'en convaincre.

5°. Enfin , M. F. , ce qui mérite votre attention , c'est la nature du récit de l'Évangéliste. Sa sincérité , sa bonne foi , ne se montrent-elles pas dans l'indication du temps , & du lieu où ce fait s'était opéré ? Indication qui facilitait les moyens de le confondre , s'il eût été coupable de mensonge. -- Sa candeur , sa bonne

foi, ne se montrent-elles pas dans les détails où il entre ? Pourquoi nous dit-il que cet aveugle est obligé de *redoubler ses cris* ? Pourquoi nous dit-il que *Jésus ordonne qu'on le lui amène* ? Pourquoi nous dit-il, que *Jésus l'interroge sur ce qu'il veut de lui* ? Quoi de plus aisé que d'omettre ces circonstances, & d'y en substituer d'autres, qui eussent relevé l'éclat & la grandeur du prodige ! N'est-ce pas là ce qu'eût fait un Écrivain qui aurait voulu tromper & séduire ? -- Ce qui me frappe encore ici, Mes Frères, c'est la brièveté, la simplicité, j'ai presque dit, la froideur du récit de l'Évangéliste. Quel que étonnant, quelque merveilleux que soit le fait qu'il raconte, point d'exclamations, point d'enflure, point d'ornemens, point de louanges ; rien qui annonce les efforts de l'art pour embellir & pour surprendre. C'est le ton d'un Historien familiarisé avec les miracles de *Jésus*, qui en parle comme d'événemens bien connus, & qu'il ne soupçonne pas seulement pouvoir être révoqués en doute.

Vous le voyez, Mes Frères ; un examen attentif de l'événement rapporté dans notre texte, ne peut qu'affermir dans nos âmes la foi chrétienne, cette précieuse foi, sur laquelle reposent toutes nos ef-

pérances d'une immortalité bienheureuse. Et voilà , voilà l'étude que nous devrions aimer particulièrement à faire ; voilà l'étude à laquelle nous devrions revenir sans - cesse , que nous ne saurions trop approfondir , à cause de son importance. Outre la recherche des preuves générales dont le Christianisme est appuyé , nous devrions bien lire , bien méditer les faits évangéliques ; nous devrions les envisager sous toutes leurs faces ; nous devrions aller , pour ainsi dire , à la découverte de tout ce qui peut nous convaincre que ceux qui ont écrit ces faits , sont dignes d'une entière créance , & , comme ils s'expriment eux-mêmes , qu'ils *ne nous ont point débité des fables artificieusement composées*. Et je le dis avec confiance , Mes Frères ; malgré les clameurs que jette l'incrédulité , d'après des lectures rapides , vagues , superficielles ; je le dis avec confiance ; plus nous méditerons , plus nous approfondirons les faits évangéliques , (avec un esprit sage & un cœur honnête & droit) , plus aussi nous leur trouverons des caractères de crédibilité , plus nous nous sentirons fondés à dire à *Jésus* : *Certainement , tu es un Docteur venu du Ciel ! A qui nous en irions-nous qu'à toi ; tu as les paroles de la vie éternelle ?*

Mais ,

Mais , si l'événement rapporté dans notre texte est propre à affermir la foi chrétienne dans nos ames , il ne l'est pas moins à vous exciter à des œuvres de compassion, de bénédiction. Chacun de nous peut dire de ces œuvres , comme Jésus-Christ : *Dieu me les a données à faire.* Et que d'occasions s'en présentent ! Que de malheureux à prévenir ! Que d'inquiétudes à calmer ! Que de chagrins à adoucir ! Que de larmes à essuyer ! Combien de malheurs qui nous crient , comme à Jésus : *Ayez pitié de nous !* Chrétiens , Mes très-chers Frères ; les yeux , les yeux sur notre divin Maître ! A l'exemple de *Jésus* , loin d'écarter de nous les infortunés , loin de souffrir qu'on les empêche de venir à nous , ordonnons qu'on nous les amène , afin d'apprendre d'eux ce qu'ils *veulent de nous* , quelle est la nature des services qu'ils en attendent.

A l'exemple de *Jésus* , en quelque lieu que se trouvent ceux qui ont besoin de nous ; quelque inconnus qu'ils nous soient ; de quelque pays , de quelque Religion qu'ils puissent être , qu'il nous fût qu'ils soient hommes & malheureux , pour que nos entrailles s'émeuvent , & nos mains soient prêtes à répandre.

A l'exemple de *Jésus* , recevons toujours les infortunés , avec bonté , avec affabilité. Point de ces regards dédaigneux ;

point de ces paroles dures ; point de ces reproches amers ; point de ces tons de hauteur & de mépris , qui poignent une ame angoissée & lui font un supplice des secours mêmes qui la soulagent. C'est de la *pitié* , de la compassion qu'on vous demande ; que vos regards , que vos paroles , que tous vos procédés en portent l'empreinte !

A l'exemple de *Jésus* , avons-nous appris ce que les infortunés veulent de nous ? Accordons - le leur , s'il est possible , à l'instant même. Réjouissons leur cœur par la promptitude de nos secours ; peut-on trop vite diminuer , enlever le poids qui l'opprime ? Acquérons un double titre à leur reconnaissance par notre empressement à les satisfaire ; & préservons-nous ainsi du reproche , du remords d'avoir perdu , par des délais , des occasions de faire le bien.

Heureux le Chrétien qui marche ainsi sur les traces de son divin Maître ! Heureux , par les actes mêmes de la compassion & de la bienfaisance ! Heureux par les souvenirs qu'ils lui donnent ! “ J'ai laissé „ la paix & la joie , où je n'avais trouvé „ que des inquiétudes , des angoisses & „ des larmes „ ! Est-il de pensée plus douce à l'ame ? Est-il d'image plus ravif-

fante à lui présenter ? Et si l'on peut contempler une longue suite de telles œuvres, est-il un instant dans la vie, où un tel tableau ne fasse pas palpiter délicieusement le cœur ? Ah, c'est là, c'est là, M. F., la vraie volupté, j'ai presque dit, la vraie sensualité de l'ame ! Et combien ces expressions rendent encore faiblement les délices dont cette ame est pénétrée !

Heureux encore cet homme qui marche sur les traces de son divin Maître, par les effets de sa bienfaisance sur ceux qui en ont été les objets ! L'aveugle à qui *Jésus* a rendu la vue, *glorifie Dieu*... O Homme ! Cet infortuné à qui tu as tendu la main, gémissait sous le poids de son affliction ; hélas, dans le sentiment de ses maux, il était, peut-être, sur le point de se croire abandonné de Dieu ; il allait, peut-être, murmurer contre sa Providence ; maintenant il le *glorifie* ; il le bénit ; il lui fait hommage des secours qu'il en a reçus ; il se promet que sa confiance en lui se soutiendra désormais, dans quelque situation qu'il se trouve. Et c'est toi, c'est toi qui as mis dans sa bouche les actions de grâces & les louanges ! Quel puissant motif aux œuvres de compassion & de bienfaisance ! Quelle impression il doit faire sur une ame qui

sent tout ce qu'elle te doit, ô mon Dieu ! Et quelle ame, quelle ame devrait jamais l'oublier ? Père des hommes ! Source de tout bien, de toute félicité ! Touché, pénétré des faveurs sans nombre que j'ai reçues de Toi, sans aucun titre pour les recevoir, comment pourrai-je t'en témoigner ma juste & vive reconnaissance ? *Mon bien ne peut aller jusques à Toi !* Mais, puisque, par des oeuvres de bienfaisance, je peux porter les hommes à te glorifier, à te bénir, à mettre en Toi toute leur confiance, je rechercherai ces oeuvres avec empressement, je les poursuivrai, je les accumulerai, je ne dirai jamais d'elles, *c'est assez !* Heureux de pouvoir, par-là, te témoigner ma sensibilité à tes bienfaits ! Heureux de pouvoir, par-là, te marquer mon zèle pour ta gloire ! Heureux, & mille fois heureux, de pouvoir, par-là, mériter tes regards de bienveillance & d'amour ! M. F. ! C'est là, sans-doute, ce que, dans cet instant, nous disons tous au fond du cœur ! Puisse notre conduite répondre à ces beaux sentimens ! Puisse chacun de nous être fondé à se dire à lui-même, à la fin de sa carrière : " Je me suis appliqué à ces œuvres „ de bénéfice & de communication, auxquelles Dieu prend plaisir ! La lumière „ de ces bonnes œuvres ayant lui devant

„ les hommes , ils ont glorifié mon Père
 „ qui est aux Cieux. Maintenant ces
 „ mêmes œuvres , dont le souvenir me
 „ soutient & me fortifie , ces mêmes œu-
 „ vres m'accompagneront au-delà du tom-
 „ beau , & deviendront , auprès de Dieu ,
 „ mes titres à une immortalité bienheu-
 „ reuse „ ! *Amen ! Amen !*

S E R M O N

Sur ces paroles du

P S E A U M E C X I. v. 10.

*La crainte de l'Eternel est le chef de la
sagesse.*

M E S F R È R E S !

SI l'on vous demandait, M. F., ce que vous pensez de la justice, de la fidélité, de la véracité, du pardon des injures, de l'amour fraternel, de la bienfaisance, il n'est aucun de vous qui ne répondît, que ces vertus sont la base de la société; qu'elles en assurent la tranquillité, le bonheur; qu'on ne doit rien négliger dans les Etats pour les y faire naître, & les y entretenir lorsqu'elles y sont établies. Mais, s'il est évident que ce ferait là votre réponse, vous devez sentir, par-là même, combien il importe de connaître quelle

doit être la source de ces vertus, pour que l'homme se porte avec zèle à leur recherche; pour qu'il les cultive avec soin; pour qu'il leur demeure attaché pendant tout le temps de son séjour sur la terre. Or, M. F., que nous dit, sur ce sujet, la Révélation? Elle nous dit, que la grande source, le vrai fondement de la sagesse, de la vertu, se trouve dans l'idée de Dieu, notre Créateur, notre Bienfaiteur; de ce Dieu saint & juste, qui nous a instruits de ses volontés, par la raison, & dans sa Parole; qui lit nos pensées, qui entend nos paroles, qui voit nos actions, même les plus secrètes, & qui a arrêté un jour où il rendra à chacun selon ses œuvres. *La crainte de l'Eternel*, dit, dans ce sens, le Psalmiste, *la crainte de l'Eternel est le chef de la sagesse*. C'est, M. F., sur cette importante vérité que nous allons fixer votre attention. Ce qui nous a décidé à en faire le sujet de notre discours, c'est la vue, hélas! si frappante, de l'affaiblissement des principes religieux parmi nous, & du dépérissement des mœurs, qui en est la suite aussi funeste qu'inévitable. Efforçons-nous d'arrêter les progrès du mal, avant qu'il nous ait conduits à ses plus affreuses conséquences.

La crainte de l'Eternel est le chef, ou,

comme nous l'avons dit, la source & le fondement de la *sagesse*. Qu'oppose-t-on à cette parole de l'Écriture, dans ce malheureux siècle, où il semble qu'on ait fait une scandaleuse conspiration contre les vérités les plus évidentes & les plus utiles? On oppose " que la beauté de la vertu, le
,, plaisir qui l'accompagne; l'honneur, le
,, desir de l'estime, la bienveillance, sont
,, autant de principes de la conduite de
,, l'homme, indépendans de toute idée de
,, Dieu, & suffisans pour faire naître la
,, vertu, & l'entretenir dans les ames ,,,--
J'en conviens d'abord, M. F.; ces principes, dont on nous parle, se trouvent au-dedans de l'homme, dans sa constitution, dans sa nature, & ils servent à rendre raison des belles actions que peuvent faire des personnes sur lesquelles l'idée de Dieu paraît, d'ailleurs, n'avoir aucune influence. Mais, en convenant de l'existence de ces principes de vertu, je dis, qu'il importe infiniment de n'en point séparer l'idée de Dieu, de l'y tenir, au contraire, fortement attachée. Voici les preuves de cette assertion, que je soumets avec confiance à votre examen.

1°. Je remarque d'abord, en général, que l'idée de Dieu est bien propre, par elle-même, à inspirer à l'homme le goût

de la vertu & à le fortifier dans son ame. En effet, M. F., si, comme l'expérience le prouve, un commerce habituel avec des personnes qu'on voit toujours dominées par l'amour du devoir, qui offrent de fréquens exemples de douceur, de bonté, de générosité, de grandeur d'ame, si, dis-je, un tel commerce épure les sentimens, conseille tacitement la vertu & l'inspire, que fera-ce de l'idée de Dieu devenue habituelle? Que fera-ce d'un commerce fréquent avec l'Etre souverainement parfait, le centre de toute vertu, le modèle accompli de toute sagesse? Oui, mon Dieu, quand je m'élève jusques à Toi; quand je médite tes perfections adorables, l'éclat dont elles me frappent, me pénétrant de l'admiration la plus vive, du respect le plus profond; mon ame secoue, comme par un mouvement naturel, tout sentiment bas, toute pensée lâche, tout projet avilissant; elle se sent échauffée pour ce qui est beau, ce qui est grand, ce qui est sublime. Elle résout, que ses œuvres porteront l'empreinte du noble enthousiasme dont elle est saisie. C'est ici, M. F., une vérité de sentiment; &, s'il en est parmi vous à qui l'idée de Dieu ne dise rien; s'il en est que cette idée laisse froids pour la vertu, j'ose dire, que cela vient de ce que

cette idée n'atteint que la superficie de leur ame, de ce qu'ils ne lui donnent pas le temps de s'y établir, de s'en emparer, d'y prendre, pour ainsi dire, une ferme confiance? Et dès-lors, est-il surprenant, que cette idée vague & passagère n'ait aucune influence sur leurs sentimens & sur leurs mœurs? S'il est dit d'*Abraham*, qu'il était *intègre*, il est dit aussi, non pas que de temps en temps il pensait à Dieu, mais qu'il *marchait avec Dieu*. C'est alors que l'idée de Dieu, inhérente à l'ame, n'y laisse naître que des sentimens & des volontés dignes de Dieu. C'est alors qu'on *marche en intégrité devant sa face*; que par la vertu on *se forme à sa ressemblance*.

2^o. Mais, sans nous arrêter à cette observation générale, voyons ce que fait l'idée de Dieu sur les *principes* de vertu qui se trouvent au-dedans de l'homme. Vous reconnaissez l'existence de ces *principes*; mais si, dans l'examen que vous en faites, vous en séparez l'idée de Dieu, à quoi les attribuerez-vous? Vous les attribuerez, comme on l'a fait, à l'éducation, à la politique, à des convenances arbitraires; vous les rangerez dans la classe des préjugés, de ces opinions qui changent, suivant les temps, les lieux & les circonstances. Mais alors, ne sentez-vous pas,

que cette manière de les envisager détruit toute leur force, toute leur puissance ? Ne sentez-vous pas, qu'ils n'ont plus une influence nécessaire sur la conduite ; qu'ils ne sont plus obligatoires ; qu'ils sont assujettis aux caprices, aux volontés de l'homme, qui peut les mépriser, sans crainte & sans remords ? Si, au contraire, en reconnaissant ces principes de vertu, vous leur attachez l'idée de Dieu ; si vous vous dites à vous-mêmes « que c'est Dieu » qui les a mis dans votre ame, qui les a » mêlés à votre constitution, à votre nature ; que ce sont des déclarations de sa » volonté, des lois écrites de sa main dans » votre cœur » : le sceau de Dieu, ainsi imprimé sur ces *principes* de vertu, ne les rend-il pas infiniment respectables ? N'en fait-il pas des règles de conduite sacrées & invariables ? Ne leur subordonne-t-il pas toutes les volontés de l'homme ? La conscience, se sentant appuyée de l'autorité de Dieu même, ne parle-t-elle pas plus haut ? Ne dit-elle pas, d'une voix ferme & impérieuse : « O homme ! voilà ton devoir, » ? Ne laisse-t-elle pas dans l'ame, ou le contentement si elle a été écoutée, ou le remords si l'on s'est refusé à ses demandes ? Que la prétendue philosophie moderne, avec toutes ses subtilités,

essaie de répondre à un raisonnement de cette évidence !

3°. Mais, continuons d'appliquer l'idée de Dieu aux principes de vertu qui se trouvent au-dedans de l'homme, & vous verrez, M. F., comment cette idée les appuie & les renforce.

Est-ce la *beauté naturelle de la vertu* qui vous en inspire le goût ? Cette beauté ne vous frappera-t-elle pas plus fortement encore, si vous la contemplez fréquemment en Dieu, dans sa source la plus pure, dans son plus brillant éclat ? Ne vous frappera-t-elle pas plus fortement encore, si vous pensez, qu'elle fait l'excellence & la gloire de Dieu ; que par elle vous devenez son imitateur ; que dis-je ! que par elle vous devenez *participant de sa nature* ?

Est-ce le *plaisir attaché à la vertu* qui vous en inspire le goût ? Combien ce plaisir n'augmente-t-il pas, à cette pensée ? “ Par
,, la vertu, j'entre dans les vues de mon
,, Créateur ; je suis la marche qu'il m'a
,, lui-même tracée ; j'attire sur moi ses re-
,, gards d'amour & de bienveillance ,,”

Est-ce l'*honneur, le desir de l'estime* qui vous inspire le goût de la vertu ? Combien ce principe n'est-il pas renforcé par l'idée d'un Dieu dont l'œil nous suit dans toutes nos démarches ; d'un Dieu qui apprécie

toujours nos actions à leur juste valeur ; d'un Dieu qui ne se trompe pas , ainsi que l'homme , sur la pureté de nos intentions ; d'un Dieu dont l'approbation est le plus grand des biens ; d'un Dieu qui manifestera un jour les secrets des cœurs ; qui montrera à l'univers l'homme de bien , tel qu'il aura été sur la terre ;

Etes-vous porté à la vertu par ce *principe de bienveillance* , qui se trouve au-dedans de l'homme ? Combien ce principe n'est-il pas renforcé , quand , vous élevant à Dieu , vous voyez en lui le père commun des hommes ; un père qui se plaît à voir le bien que vous faites à ses enfans ; qui l'enregistre pour vous en tenir compte , & vous le rendre au centuple ?

Ah ! M. F. ! De quels charmes nouveaux de telles pensées ne parent-elles point la vertu ! Quel brillant éclat ne jettent-elles point sur elle ! Et , par-là même , combien de telles pensées ne renforcent-elles pas son pouvoir sur les esprits & sur les cœurs !

4°. Je vais plus loin , M. F. , & je dis , qu'il est bien des cas où , sans l'idée de Dieu , la vertu pourrait recevoir les plus fortes atteintes. Jusques-ici , nous avons supposé que l'homme ne trouve au-dedans de lui que des principes de vertu ; qu'il

n'est rien en lui qui la combatte, rien qui relâche, ou qui rompe les liens qui l'attachent à elle. Mais, est-ce là l'homme? Vous le savez, M. F.; s'il se trouve au-dedans de nous un principe de justice, n'est-il pas combattu par l'intérêt personnel? Si nous portons en nous l'amour de l'estime & de la gloire, n'est-il pas combattu par l'amour de l'aïse & du repos? S'il se trouve en nous un principe de bienveillance, n'est-il pas combattu par l'humeur, par des préventions défavorables, par les suggestions de l'amour-propre? En un mot, s'il est des momens où la vertu se montre à nous dans toute sa beauté, n'en est-il pas aussi où les passions l'entourent de nuages, qui obscurcissent ses attraits, ou les dérobent entièrement aux regards? Que dis-je! M. F.! Combien de circonstances délicates, d'épreuves dangereuses, où tout semble conspirer contre la vertu! Combien d'écueils marqués par les plus tristes naufrages!

Cet homme vous a cruellement offensé; & il ne tient qu'à vous de lui nuire sourdement, sans aucun danger pour vous-même.

Vous êtes croisé dans vos vues par un concurrent redoutable; &, pour le supplanter, il ne faut que vous permettre quelques-unes de ces menées ténébreuses,

que l'usage fait regarder comme de légitimes prescriptions contre les lois de la probité.

Votre crédit chancèle ; & , pour le soutenir , il ne faut que courber tant soit peu la règle ; il ne faut qu'un écart momentané des sentiers de la justice.

Vous brûlez d'une flamme impure ; & tout favorise la passion ; tout vous assure le secret & l'impunité.

O homme ! Dans ces momens critiques , que deviendra la vertu , si elle ne se présente pas à toi , escortée de l'idée d'un Dieu saint & juste , qui te parle pour elle , qui te la commande , qui voit tes combats , & qui prépare un prix à tes victoires ? Non , M. F. ! Il n'y a que ces principes religieux , bien enracinés dans l'ame , qui puissent nous donner cette scrupuleuse délicatesse , cette sainte jalousie de notre intégrité , qui , à l'instant même , repousse le mal & ses apparences ; qui le repousse dans la solitude , comme sous les regards du public ; qui le repousse , de quelques couleurs dont la passion le pare , de quelques illusions dont elle le couvre , de quelques exemples dont elle l'appuie ! C'est alors que l'ame s'indigne , qu'elle se hérisse , en quelque manière , à l'approche de la tentation la plus séduisante ; on ne

128 *Sur la crainte de l'Eternel,*
délibère pas, on s'écrie : *Comment ferais-je
ce mal, & pécherais-je contre Dieu ? Je me
suis toujours proposé l'Eternel devant moi ;
il est à ma droite ; je ne serai point ébranlé.*

5°. Et dans combien de cas, M. F., la
vertu n'a-t-elle pas encore besoin d'être
soutenue, étayée de l'idée de Dieu ! Sans-
doute, la beauté naturelle de la vertu suf-
firait pour nous retenir dans ses chaînes,
si nous la voyons toujours heureuse &
florissante ; si les distinctions les plus ho-
norables lui étaient toujours réservées ; si
l'estime, le repos & la joie étaient toujours
ses récompenses. Mais combien cette
beauté de la vertu ne perdra-t-elle pas à
nos yeux, si nous voyons celui qui la
cultive, dans l'infortune & dans les larmes,
& cela, par une suite même de sa vertu ?
Combien cette beauté ne perdra-t-elle pas
à nos yeux, si c'est nous-mêmes, nous-
mêmes, qui nous voyons malheureux par
elle ?

Vous étiez assis sur le tribunal de la
justice ; & , dans une cause, vous n'avez
écouté, ni les liaisons du sang, ni le pen-
chant du cœur, ni les recommandations
les plus pressantes ; & vous vous êtes fait,
par-là, un ennemi, qui épie & faït toutes
les occasions de vous nuire.

Vous n'avez eu, dans telle ou telle
affaire,

affaire, que les intentions les plus pures ; & des langues méchantes ont empoisonnées toutes vos démarches.

Vous avez rendu des services essentiels ; & vous n'en avez été payé que de la plus noire ingratitude. Vous êtes la victime du bien que vous avez fait, & de celui que vous desiriez de faire.

Dans ces rudes épreuves , & dans tant d'autres de ce genre , si , pour soutenir votre courage , je suis réduit à vous dire : « La vertu est belle par elle-même ». N'est-il point à craindre que votre cœur ulcéré , flétrissant à vos yeux les charmes de la vertu , vous ne répondiez , en soupirant , qu'elle n'est qu'un beau nom , qu'une brillante chimère ? N'est-il point à craindre , que vous ne la serviez plus qu'avec indolence , si vous ne lui êtes pas absolument infidèle ? Convenons-en , M. F. ! Dans les revers & les persécutions qu'éprouve notre vertu , nous avons besoin , pour ne point perdre courage , nous avons besoin que nos regards atteignent l'Eternel ; nous avons besoin de nous pencher , de nous reposer sur son sein paternel & de lui dire : « J'ai fait le bien , en vue » de Toi , ô mon Dieu ! *C'est à Toi que* » j'ai regardé ! C'est à ton tribunal que » j'appelle des faux jugemens & de la

Tome II. I

» méchanceté des hommes! C'est de ta
» fainteté & de ta justice que j'attends
» d'amples dédommagemens des sacrifices
» que j'ai faits à mes devoirs »! Ainsi parle
l'homme religieusement vertueux; & son
ame est soutenue; & il ne voit plus que le
bien; & il ne poursuit que le bien; & il le
poursuit avec fermeté, au travers de tous les
obstacles & de toutes les persécutions que
sa vertu peut essuyer dans ce monde.

Il est donc démontré, M. F., que l'idée
de Dieu est propre, par elle-même, à ins-
pirer le goût de la vertu; qu'elle donne de
l'autorité aux principes de vertu qui sont
au-dedans de l'homme; qu'elle appuie &
renforce ces principes; qu'elle soutient la
vertu chancelante; qu'elle relève la vertu
malheureuse; qu'elle la rend courageuse
& persévérante. Que font-ils donc, ces
hommes incompréhensibles, qui cherchent
à affaiblir ou à détruire l'idée d'un Dieu
saint & juste, vengeur du crime, rému-
nérateur de la vertu, tel que la raison l'an-
nonce, & que l'Évangile le représente?
Que font-ils, ces hommes incompréhén-
sibles? Que deviendrait la société, si leur
funeste projet venait à s'exécuter? N'est-ce
pas la sapper, par ses fondemens, que
d'ôter à la vertu sa seule règle invariable,
son plus fort aiguillon, son plus ferme

appui, sa plus puissante ressource ? N'est-ce pas la fapper par ses fondemens, que de lâcher la bride à ces passions qui la désoient, & qui jamais ne sauraient être trop fortement enchaînées ? N'est-ce pas la fapper par ses fondemens, que d'ôter au crime le remords, cette torture, dont l'âpreté devait être plutôt redoublée ? Comment se peut-il que des conséquences aussi frappantes échappent à ceux qui attaquent les principes religieux ? Ou, s'ils les voient ces affreuses conséquences, comment peuvent-ils goûter leurs désolans systèmes ? comment peuvent-ils se résoudre à les répandre ?

Gardons-nous, M. F., de prêter l'oreille à ces doctrines, aussi extravagantes que meurtrières de toute vertu ! Préservez-en, avec le plus grand soin, vos enfans, pères & mères ! Dès que la raison commence à les éclairer, élevez leurs pensées à Dieu ; faites-le leur contempler dans ses œuvres, où son existence & *ses perfections se voient comme à l'œil*. Montrez-leur Dieu par-tout ; dans ces globes éclatans qui roulent sur leurs têtes, & dans cette herbe qu'ils foulent sous leurs pieds. Attachez-lui leur cœur, par le détail souvent répété de ses bienfaits. Accoutumez-les au sentiment continuel de sa présence respectable ; qu'ils

s'habituent à dire : *Où irai-je arrière de son esprit ! Où fuirai-je loin de sa face !* Instruisez-les de ses volontés , manifestées par la raison & dans sa parole. Ne négligez rien pour leur donner l'intime conviction , que sa faveur est le premier des biens , & son indignation , le plus grand des maux. Ces principes , bien gravés dans leur ame , y feront germer toutes les vertus , & avec elles , le véritable bonheur.

Oui , pères & mères , le véritable bonheur ! Voulez - vous vous en convaincre ? Entrez dans une maison , où de sages principes religieux sont le ressort de la conduite de tous ceux qui la composent. Là , vous verrez le respect filial , l'union fraternelle , la subordination , l'amour du travail , une prudente économie , la simplicité , la régularité des mœurs. Là , vous respirerez , je ne fais quel air de candeur , de bonne foi , de confiance réciproque , d'égards , d'attentions & de prévenances. Là , vous vous plairez à voir le père de famille , rentrant , après le travail , dans sa maison , qu'il revoit toujours avec un doux treffaillement. La sérénité est sur son front ; ses regards reposent tout autour de lui avec complaisance. Il jouit , & de sa propre joie , & de celle que sa présence inspire. Il n'a pas besoin de chercher ailleurs le

plaisir, de se tourmenter à sa poursuite, de le mendier au-dehors; il le porte en lui-même; il le trouve dans le sein d'une famille vertueuse, dont chaque individu a contracté une habitude de bien-être, de contentement, de bonheur. Oh! pourquoi un tel spectacle n'est-il pas plus fréquent au milieu de nous! Pourquoi la piété, la crainte de Dieu ne forment-elles pas notre caractère national!

Oui, notre caractère national! Ne vous arrive-t-il point, M. F., en nous considérant comme *Peuple*, d'être effrayés de notre petitesse, de notre extrême faiblesse, de cette existence qu'un souffle peut détruire? Ne vous demandez-vous point ce qui pourrait assurer cette existence, de quoi nous devrions nous faire un rempart, une forteresse? Et quelle est, alors, votre réponse? Vous paraît-il qu'il nous importerait, pour cela, de passer pour un *Peuple* d'où sont bannis les principes religieux; où on leur a substitué ceux d'une philosophie assez folle pour attaquer Dieu lui-même; d'une philosophie qui tend à tuer l'ame; qui ravale l'homme à la condition de la brute; qui lui donne comme à elle, le néant pour partage? Vous paraît-il qu'il nous importerait de passer pour un *Peuple* où règnent la frivolité, la dissipa-

tion , le luxe , la soif de l'or , la passion du plaisir , la fureur des spectacles , & ce cortège effrayant de séductions & de désordres qui les accompagnent ? Petite & faible Sion , chercherais-tu donc à te soutenir , par cela même qui ne pourrait que t'avilir & te perdre ? M. F. ! M. C. F. ! Ce qu'il nous importe , c'est qu'on dise de nous : “ C'est un Peuple où le Dieu „ des Cieux & de la Terre trouve de „ vrais adorateurs ; où il reçoit des hom- „ mages dignes de Sa Majesté ! Sa louange „ est dans toutes les bouches ; son amour „ dans tous les cœurs. C'est , véritable- „ ment , *la cité de Dieu* ; c'est une école „ de sagesse & de bonnes mœurs „.

Qu'une telle réputation intéresserait à nous , M. F. ! Qu'elle nous rendrait respectables ! De quelle considération elle nous environnerait ! Sur-tout , grand Dieu ! [car je ne puis être tranquille , qu'en voyant que notre point d'appui porte sur le *Rocher des Siècles*] sur-tout , grand Dieu ! Souverain Maître du Monde , *Tu nous couvrirais de ta protection comme d'un bouclier ! Toi qui tiens le cœur des Rois dans ta main , tu l'inclinerais en notre faveur ! Tu ferais notre Dieu ! ... Notre Dieu ! Oh ! que c'est une sauvegarde assurée que d'être sous la protection du Très-Haut*

Que c'est une forteresse imprenable que d'être environné de sa Puissance !

Penfons-y bien , Mes très-chers Frères !
Comprenons les choses qui appartiennent
à notre paix , à notre bonheur , avant
qu'elles soient ôtées de devant nos yeux.
Que les pères de la Patrie ne négligent
rien de tout ce qui peut répandre , main-
tenir , renforcer les principes religieux
au milieu de nous. Chefs de l'Etat ! Vous
avoir montré la puissante influence de ces
principes sur la vertu , sur les mœurs ,
c'est vous avoir montré votre première
obligation ; c'est avoir tout dit à votre
sagesse , à votre patriotisme. Hommes
de tout âge , de toute condition ! Que
Dieu soit toujours dans notre pensée !
Que son idée nous lie , nous enchaîne à
tous nos devoirs ! Que toute notre vie
soit une démonstration de cette vérité :
*La crainte de l'Eternel est le chef de la
sagesse. Ainsi soit-il !*

S E R M O N

Sur ces paroles du

LIVRE DES ACTES DES APOTRES,
CHAP. IV. v. 32.

*La multitude de ceux qui croyaient, n'était
qu'un cœur & qu'une ame (1).*

QU'EST-CE qui s'est passé au-dedans de vous, Mes Frères, à l'ouïe des paroles que vous venez d'entendre? Vos regards ne se font-ils pas portés, avec complaisance, sur cette Société des premiers Chrétiens, de laquelle était bannie toute haine, toute animosité, toute colère, toute vengeance; sur cette Société où régnaient la charité, la concorde & la paix; sur cette Société dont il est dit de tous ceux qui la formaient, qu'ils n'étaient qu'un

(1) Ce Sermon fut prononcé pendant les troubles de Genève.

cœur & qu'une ame ? M. F. ! Cet intéressant spectacle , est-ce celui que nous offre la Société dont nous sommes membres ? J'aperçois des liaisons de sang , des liaisons d'amitié , des liaisons d'intérêt , des liaisons de parti ; mais *le lien de la perfection*, la charité , que la diversité des opinions de l'esprit , disons mieux , que rien au monde ne devrait éteindre , la charité , l'amour fraternel est-il dans tous les cœurs ? Les discours , les procédés , les actions , en portent-ils la douce empreinte ? Vous le savez , Mes Frères ; vous entendez la voix de vos consciences ! Oh ! si l'exemple des premiers Chrétiens , que je viens mettre sous vos yeux , ne vous était pas inutilement présenté ! Dieu de bonté ! Dieu de charité ! Tu tiens les cœurs dans ta main ! Tu peux faire au-delà de ce que nous osons espérer ! Donne efficace à ta parole ! Ainsi soit-il !

Qu'est-ce qui faisait que les premiers Chrétiens *n'étaient qu'un cœur & qu'une ame* ? Faites-y bien attention , Mes Frères ; & voyez , si les raisons qui agissaient sur eux , ne doivent pas avoir sur nous la même influence.

1^o. L'union des premiers Chrétiens était , d'abord , due à l'exemple de Jésus-Christ , encore présent à leurs yeux , & à ses

pressantes exhortations à l'amour fraternel ; exhortations répétées , avec force , par ceux-là mêmes qui les avaient reçues.-- Mes Frères ! Nous n'avons pas vu Jésus-Christ , nous ne l'avons pas contemplé , de nos yeux , comme les premiers Chrétiens ; mais ne vit-il pas , en quelque manière , pour nous , dans nos saints Evangiles ? Et que nous présente sa vie ? Un tableau de toutes les vertus , & la charité rayonnante , pour ainsi dire , au milieu d'elles. Chacune de ses actions , chacune de ses paroles , n'est-elle pas un trait , ou de bonté , ou de support , ou d'indulgence , ou de compassion , ou de bienfaisance , ou de quelqu'une de ces vertus qui sont des branches de la charité ? N'est-ce pas là , Chrétiens , ce que vous voyez distinctement en celui dont vous prétendez être les disciples ? -- Nous n'avons pas entendu les leçons de *Jésus-Christ* ; mais ce divin Législateur ne nous parle-t-il pas encore dans les Evangiles ? Et quelles leçons nous y donne-t-il ? Est-il écrit quelque part , dans ces ordonnances de la sagesse suprême. “ Je ne vous recommande l'amour „ fraternel que d'une manière très-faible ? „ Si quelqu'un vous offense , en paroles , „ ou en actions ; si quelqu'un a une ma- „ nière de penser différente de la vôtre ,

„ rompez d'abord avec lui; n'en parlez plus
„ qu'avec dédain ; ne lui rendez pas même
„ les simples devoirs de l'honnêteté. Que
„ vos sentimens pour lui se montrent dans
„ des regards farouches ; que ses succès
„ vous affligent ; que ses malheurs vous
„ réjouissent ; ou , si quelque motif
„ d'intérêt vous obligeait à supporter sa
„ présence , à vivre en quelque commerce
„ avec lui ; que votre union ne soit que
„ de pure cérémonie ; que le cœur n'y
„ ait aucune part ; qu'une affection fin-
„ cère en soit à jamais bannie „ !

Mais cet homme est mon parent ; il a été
mon ami ; il est mon concitoyen ! “ N'im-
„ porte ; écartez de votre esprit tout ce
„ qui vous le montre sous un aspect fa-
„ vorable „ ! Maximes affreuses , qui n'ê-
tes que trop écoutées , fortites-vous jamais
de la bouche de ce *Jésus* , qui était la
bonté , la charité même ! J'ouvre le Code
sacré des Chrétiens , & j'y lis : *A ceci l'on
reconnaîtra mes disciples , si vous avez de
l'amour les uns pour les autres. Apprenez
de moi à être débonnaires. Heureux les pa-
cifiques ! Aimez vos ennemis ; bénissez ceux
qui vous maudissent ; faites du bien à ceux
qui vous maltraitent ; priez pour ceux qui
vous persécutent. Ne sont-ce pas là les le-
çons , toujours subsistantes de notre divin*

Maître ? Et quelles sont celles de ses Apôtres ? *Marchez dans la charité comme Christ qui vous a aimés. Supportez-vous les uns les autres ; & si l'un a sujet de se plaindre de l'autre, pardonnez-vous réciproquement. Ne vous laissez pas surmonter par le mal ; mais surmontez le mal par le bien.* Et sur quoi sont appuyées ces exhortations ? Sur ce que nous avons, tous, un même Père, un même Sauveur, un même baptême, une même communion, une même foi, une même espérance. Quelles puissantes considérations ! Qu'elles sont bien propres à faire naître l'amour fraternel dans nos cœurs ! Qu'elles sont bien propres à éloigner tout ce qui pourrait l'affaiblir ou l'éteindre ! Qu'elles sont bien propres à porter en tout temps & en tous lieux, ceux à qui elles sont adressées, à n'être, comme les premiers Chrétiens, qu'un cœur & qu'une ame !

2°. Et dans quelle position se trouvaient ces premiers Chrétiens, que nous vous proposons pour modèle ? Outre les vicissitudes ordinaires de la vie, la profession du Christianisme les exposait à toutes sortes de persécutions. Mais combien leurs maux étaient adoucis par les sentimens & les témoignages d'une affection réciproque ! L'Historien sacré nous peint d'un

seul trait le calme, la sérénité, le bien-être de ces âmes possédées par la charité; *ils prenaient leurs repas avec joie & simplicité de cœur.*

Grâces à Dieu, Mes Frères, nous sommes à l'abri des persécutions pour la cause de l'Evangile; mais à combien de maux ne sommes-nous pas inévitablement exposés! Que de soucis, que de chagrins, que d'alarmes, que d'accidens, que de maladies viennent, malgré nous, porter le trouble & la douleur dans notre âme! Que ferons-nous donc, si nous sommes sages? Nous écarterons de notre cœur tout sentiment qui l'attriste & l'angoisse. Et parmi ces sentimens, en est-il de plus amer que celui de la haine? Je vous le demande, Mes Frères! Quand cette passion sauvage s'est emparée de vous, vos jours ont-ils été paisibles & heureux? Ou plutôt n'ont-ils pas été couverts de sombres nuages? Ne sentiez-vous pas comme un poids sur votre âme? N'étiez-vous pas poursuivis par de noires pensées? Ne venaient-elles pas souvent vous troubler au milieu de vos occupations? N'empoisonnaient-elles pas jusqu'à vos plaisirs? N'empêchaient-elles pas que vous ne prissiez *vos repas avec joie & simplicité de cœur?* Ne vous importunaient-elles pas jusque

dans votre sommeil ? Oh ! que cette passion corrosive est bien appelée , dans l'Ecriture , *un levain de malice !* Que celui-là est ennemi de lui-même , qui lui permet de séjourner dans son cœur !

Qu'il est doux , au contraire , de n'éprouver que les sentimens d'une affection fraternelle ! Qu'il est doux de pouvoir se dire à soi-même. « Dans la société où je » suis appelé à vivre , il n'est aucun de » ceux qui la composent , dont l'idée , » ou la présence , me peine & m'inquiète. » Il n'en est aucun que je n'aborde avec » plaisir ; aucun qui ne puisse lire dans » mes regards l'intérêt que je prends à » lui. Si , malgré mon attention à ne » donner à qui que ce soit des sujets de » plaintes & de reproches , il est des » hommes assez aveugles , ou assez méchans , pour me vouloir du mal , ou pour m'en faire , je réprime , d'abord , les mouvemens qui s'élèvent contr'eux au-dedans de moi ; je les supporte , je leur pardonne , je cherche à les gagner par de bons procédés ; je demande à Dieu qu'il change leur cœur ; & , en me repliant sur le mien , je n'y trouve que des sentimens d'affection & de bienveillance ,. Heureux , heureux l'homme qui peut se parler ainsi à lui-

même ! Sa tranquillité, sa paix, son bonheur, ne font point à la merci des hommes ; ses jours, à cet égard, sont aussi calmes, aussi sereins qu'ils peuvent l'être sur la terre.

Et combien le bonheur d'un tel homme ne ferait-il pas augmenté, si tous ceux qui composent la Société dont il est membre, étaient unis par les liens d'une affection sincère ! Ne rencontrer que des frères & des amis !... que des frères & des amis ! Quel soulagement dans les adversités de la vie ! Quels redoublemens de joie dans les événemens heureux ! Que c'est bien alors qu'on pourrait dire : *La lumière est douce ; il est agréable aux yeux de voir le soleil !* -- Mais, Mes Frères, le noir venin de la haine infecte-t-il une Société ? Y a-t-il de ces âmes bilieuses, dont ce venin semble être la nourriture ? Y entend-on parler de procédés déshonnêtes, de traits acérés d'une langue meurtrière, d'écrits distillant le fiel & l'absynthe, de passions enflammées qui ourdissent de sourdes trames..... Quelle Société ! Bon Dieu ! Le cœur y est flétri, l'âme contristée, l'existence laborieuse. Qui peut se défendre, dans de certains momens, de trouver les déserts les plus sauvages, préférables à une telle Société ? -- Et que devien-

dra-t-elle enfin , cette Société ? Quel sombre avenir ! Elle s'ébranle , elle s'écroule , elle s'abyme ! Ah ! M. F. ! Si cette Société est celle-là même où nous vivons , laisserons-nous toujours circuler & agir le funeste poison qui nous devore ? N'écarterons-nous pas , & ces nuages qui obscurcissent nos plus beaux jours , & ces tempêtes qui nous menacent ? N'écouterons-nous pas la voix de la patrie . . . de la patrie ! qui nous conjure de guérir ses plaies , de travailler à lui rendre son repos , son lustre , sa prospérité , en lui sacrifiant toute haine , toute animosité ; en *revêtant* , les uns à l'égard des autres , des *entrailles de bonté , de douceur , de charité* ; en n'étant , tous ensemble , *qu'un cœur & qu'une ame* ?

3^e. Un autre grand intérêt , celui de l'Evangile , ne pouvait que faire naître & entretenir la charité parmi les premiers Chrétiens. Quel puissant attrait au Christianisme que la vue de son influence sur les esprits & sur les cœurs ! “ Voyez comme » ils s'aiment entr'eux , disaient , avec admiration , les Païens ; & ils embrassaient une Religion dont l'union de ses sectateurs faisait une si belle apologie.

Mes Frères ! Quoique placés dans des circonstances différentes de celles où se trouvaient

trouvaient les premiers Chrétiens, l'intérêt du Christianisme ne demanderait-il pas que nous imitions le bel exemple qu'ils nous offrent ? Le flambeau de l'Evangile jette, il est vrai, un brillant éclat ; mais ne cherche-t-on pas à l'obscurcir & à l'éteindre ? L'incrédulité fit-elle jamais de plus grands efforts ? Et quel prétexte ne lui fournissent point des haines & des animosités interminables ? “ Voilà donc,, dit-elle, en tournant sur nous ses regards. “ Voilà donc les effets de ce Christianisme,, à qui l'on donne une céleste origine ! “ Voilà donc son influence sur un Peuple qui prétend le professer dans toute sa pureté,, ! -- Raisonnement absurde, j'en conviens. La Doctrine chrétienne doit être jugée d'après ses préceptes ; & , nous l'avons vu, celui de l'amour fraternel y est sans-cesse répété. Mais , Chrétiens, quelque absurde que soit ce raisonnement, il peut en imposer. Hâtons-nous donc de l'ôter à l'incrédulité, si nous avons à cœur une Religion dont tous les préceptes tendent au bien des particuliers, & au bonheur des Peuples. Ramenons au Christianisme ses ennemis, ou forçons-les, du moins, à respecter une Religion dont ils verront que la Doctrine, mise en prati-

que, ne fait, de tous ceux qui la professent, *qu'un cœur & qu'une ame.*

4°. Mais, si la charité des premiers Chrétiens était favorable au Christianisme, le Christianisme, à son tour, entretenait cette charité par ses assemblées religieuses. Quoi de plus propre à produire cet effet, que l'habitude d'adorer, de concert, le Père commun des hommes, de l'invoquer, de se mettre sous sa protection & sa sauvegarde !

Mes Frères ! Comme les premiers Chrétiens, nous avons nos assemblées religieuses ; comme eux, nous paraissions devant Dieu, dans nos temples, pour lui rendre, tous ensemble, nos adorations & nos hommages. Et quel spectacle lui avons-nous offert, à ce Dieu *qui a formé d'un seul sang tout le genre-humain* ? Parmi ceux qui se sont trouvés dans son temple, pour solliciter sa faveur, pour implorer le pardon de leurs fautes, n'en a-t-il pas vu qui auraient refusé, n'en voit-il point encore qui refuseraient de se trouver dans un autre lieu, de se tendre une main amie, de se donner des témoignages sincères d'une affection réciproque ? Quels adorateurs ! De quel prix peuvent être devant Dieu leurs hommages ? Quel succès peuvent-ils attendre de leurs prières ? Ecoutez ce que

dit l'Evangile : *Si tu apportes ton offrande dans le temple , & que là il te souviene que ton frère a quelque chose contre toi , va 1^o. te réconcilier avec lui ; puis viens , & présente ton offrande.* Obéissez à cet ordre, vous à qui la conscience fait ici des reproches ! Entrez dans les parvis de l'Eternel ; mais n'y paraissez qu'avec les sentimens de fraternité que doivent avoir les enfans d'un même Père ! Ses yeux sont sur vous ! Ah ! que ce tendre Père ne voie, désormais , dans ses temples , que de sincères adorateurs , en qui il mette son plaisir , parce qu'ils sont unis par les liens de la charité ; parce qu'ils ne font *qu'un cœur & qu'une ame.*

5^o. Enfin , Mes Frères , ce qui faisait naître & entretenait , parmi les premiers Chrétiens , l'esprit de charité , c'est qu'ils avaient appris de Jésus & de ses Apôtres , qu'ils étaient faits pour le ciel , & que le ciel est le séjour de la charité , de la concorde & de la paix. Pleins de ces grandes vérités , ils revêtaient les sentimens de *Bourgeois des cieux* ; ils prenaient les goûts , les habitudes , qui les formaient à la félicité qui leur était destinée , & sur laquelle se portaient tous leurs desirs.

Et vous , Mes Frères , qu'êtes - vous ici bas ? Des *étrangers & des voyageurs.*

Où est votre vraie patrie ? Dans le ciel. Quelle est la vertu qui , par une excellence qui lui est propre , doit *subsister éternellement* ? La charité. Voulez-vous donc quitter la terre , avec des goûts & des inclinations qui vous excluent nécessairement du ciel ? Contractez , ici bas , l'inférieure habitude de haïr ; fouillez-en votre ame , infectez l'en , jusqu'au moment où elle vous fera redemandée ; imprimez-lui , ainsi , vous-mêmes , le caractère distinctif des réprouvés ! Mais , Chrétiens ! Aspires-tu à vivre dans le ciel ? Ambitionnes-tu une place dans cette Société où régnera la charité , dont elle fera les délices ? Donne donc , dès-à-présent à ton ame les dispositions , les penchans , les habitudes de cette Société ! Forme-la , prépare-la aux occupations & aux plaisirs de cette Société. Que lorsqu'elle tombera , cette ame , entre les mains de son Dieu , il la voie marquée du sceau de la charité ; qu'il la trouve digne d'en habiter le séjour !

Je n'ajoute rien , Mes Frères , à de si puissantes considérations ; mais , je vous le demande , quel en sera le fruit ? Imiterez-vous le bel exemple que nous venons de mettre sous vos yeux ? Je me représente les premiers Prédicateurs de l'Évangile , contemplant ces Chrétiens qui *n'étaient*

qu'un cœur & qu'une ame. Quelle vue satisfaisante ! Quelle douce récompense de leurs soins & de leurs travaux ! Quel puissant motif à redoubler de zèle & de vigilance ! Oh ! Mes chers Frères ! si vous offriez à vos Pasteurs un spectacle si intéressant ; s'ils vous voyaient tous unis par les liens d'un amour vraiment fraternel ! Quel délicieux ministère que celui qu'ils exerceraient au milieu de vous ! -- Quel découragement, au contraire, ne leur donnent pas des haines & des animosités que rien ne peut éteindre ! Quels succès peuvent-ils attendre de leurs exhortations, tant que la charité ne fera pas dans les cœurs ? La charité, sans laquelle il n'y a point d'amour de Dieu. La charité, la grande source de toutes les vertus sociales. -- Quels succès peuvent-ils attendre de leurs prières ? Hélas ! lorsqu'ils tiendront leurs mains levées vers le ciel ; lorsqu'ils diront à Dieu, avec ardeur : *ô Dieu ! " Bénis ton Peuple , bénis ton héritage , " !* Ne leur répondra-t-il pas : *" Comment le bénirais-je , ce Peuple , il ne cesse de m'offrir le spectacle le plus déplaisant à mes yeux ? C'est en vain que vous vous présentez devant moi ; je n'exaucerai point vos requêtes , " !* Pensée atterrante, M. F., pour des Pasteurs qui vous portent tous au fond du cœur ! Ah ! nous vous en con-

jurons , relevez notre courage abattu ; soutenez , animez nos efforts , en vous tendant la main de réconciliation , en vous pardonnant , en vous communiquant , en vous aidant , en vous secourant les uns les autres , en travaillant de concert au bien de notre commune patrie ! . . . Me livrerai-je à cette douce espérance ? Oui , Grand Dieu ! Dieu *patient* , Dieu *lent* à la colère , *abondant en gratuité* ! Ne nous rejette point arrière de Toi ! Ne retire point de dessus nous ta faveur , quelque indignes que nous nous en foyons rendus ! Voici , désormais , tu verras dans nos cœurs les sentimens que tu approuves ; tu reconnaîtras en nous les enfans du *Dieu de charité* ; tu nous feras éprouver , combien est heureux le Peuple en qui *tu mets ton plaisir* ; & tu nous introduiras dans ces demeures célestes , où règne une éternelle paix ; où *tu es tout en tous* ; où l'on goûte auprès de Toi une inaltérable félicité ! Amen ! Amen !

S E R M O N

POUR L'INSTALLATION D'UN PASTEUR,

Sur ces paroles de St. PAUL.

*Je ne me suis épargné en rien de ce qui
pouvait vous être utile.*

ACTES, CHAP. XX, v. 20. (1)

M E S F R È R E S ,

S'IL est dans nos saints Livres, des paroles qui conviennent à la circonstance de ce jour, ce sont, sans contredit, celles de *Saint-Paul*, que nous venons de vous lire. Elles s'appliquent naturellement au Pasteur qui a conduit cette Eglise pendant plusieurs années, avec un zèle prudent & sage, avec une activité infatigable, & que de pressantes raisons ont obligé de se séparer d'un troupeau qu'il portait dans son

(1) Ce Sermon fut prononcé, pour l'installation de M. *Juventin*, Pasteur distingué par les plus beaux talens, & par les vertus les plus excellentes.

cœur (1). Par rapport à vous, mon cher Frère, qui êtes appelé à lui succéder, que puis-je faire de plus convenable, que de fixer vos regards sur *Saint-Paul*, disant aux chrétiens d'Ephèse : *Je ne me suis épargné en rien de ce qui pouvait vous être utile.* Que puis-je faire de plus convenable que de vous développer tout ce qu'emploient ces expressions de ce grand Apôtre ? Et vous, M. F., qui allez apprendre ce que vos Pasteurs sont appelés à faire pour vous, nous écouterez-vous avec indifférence ? Non, sans-doute ! A mesure que nous vous exposerons les grands devoirs des Pasteurs, nous aimons à croire, que vos cœurs sensibles appuieront cette exhortation de *Saint-Paul* aux Thessaloniens : *Nous vous prions de reconnaître ceux qui travaillent parmi vous & qui vous exhortent. Ayez un grand amour pour eux, à cause de l'œuvre qu'ils font.* Ainsi soit-il !

1^o. *Je ne me suis épargné en rien de ce qui pouvait vous être utile.* Vous voyez d'abord ici, M. F., quel est le grand but qu'un Pasteur doit se proposer ; c'est d'être utile aux hommes, c'est-à-dire, de travailler à leur bonheur présent & éternel, en les conduisant à Dieu, en les instruisant de

(2) M. Puérari, aujourd'hui Conseiller d'Etat.

ses volontés, en les soumettant à ses ordres, en leur inspirant l'horreur du vice, l'amour de la vertu, en un mot, en établissant dans leur cœur cette *piété, qui a les promesses de la vie présente & de celle qui est à venir*. Quelle idée cette seule considération ne nous donne-t-elle pas du Sacerdoce évangélique ! Travailler au bonheur présent & éternel des hommes ! Noble & sublime vocation ! Mais, quels nombreux devoirs elle impose !

Un Pasteur doit être utile à son troupeau, *dans le particulier, & en public*. Dans le *particulier*, que de services à rendre ! Instruire les ignorans ; ramener ceux qui s'égarèrent ; consoler ceux qui sont dans les larmes ; appaiser des querelles ; ménager des réconciliations ; tendre des secours aux indigens, ou leur en procurer ; adoucir des créanciers durs & inhumains ; rassurer des consciences timorées ; porter la lumière dans celles qui n'offrent qu'un chaos d'erreurs & de vices ; faire sentir l'aiguillon du remords à celles qui sont dépravées & endormies ; visiter les malades, écouter patiemment les détails de leurs maux, les soulager en y prenant intérêt, leur inspirer de la résignation aux volontés du Seigneur, les aider à lui adresser des prières, les soutenir contre les frayeurs de

la mort, les porter à tout ce qui peut leur faire obtenir le pardon de leurs péchés, à tout ce qui peut les conduire à une immortalité bienheureuse. Voilà, chrétiens, les importans services que, dans le particulier, vos Pasteurs sont appelés à vous rendre.

Et comment doivent-ils le faire ? Écoutez Saint-Paul. *Je ne me suis épargné en rien de ce qui pouvait vous être utile. Je ne me suis épargné en rien.* Que d'énergie dans ces expressions ! Combien de choses elles présentent à l'esprit ! Il me semble voir un Pasteur, plein d'affection pour son troupeau, s'étudier à le bien connaître ; saisir promptement toutes les occasions qui se présentent d'être *utile* ; n'être point arrêté par les insinuations de la paresse, par le plaisir d'un travail qui attache, par les illusions sur les délais, par le dégoût que donnent les maladies, par l'intérêt des affaires personnelles, par le besoin des récréations les plus innocentes.

Il me semble le voir ce Pasteur aller, pour ainsi dire, à la découverte des occasions d'être utile ; lever, par des démarches, par des offres, par des prévenances, tous les obstacles qui empêchent que ces occasions ne se présentent.

Il me semble le voir mettre en œuvre

tous les moyens d'être utile; les ménagemens, la douceur, le support, les instances, la fermeté, la sévérité, s'il le faut, suivant le caractère des personnes, & les circonstances où elles se trouvent.

Il me semble le voir faintement obstiné à être utile, lorsque ses premiers efforts n'ont pas été couronnés du succès; ne point se rebuter par les longueurs, par les importunités, par les désagrémens, par l'ingratitude même.

Il me semble le voir, ce Pasteur, accumuler ses services, les entasser les uns sur les autres, & se regardant avec Saint-Paul, *comme débiteur aux jeunes & aux vieux, aux savans & aux ignorans, aux riches & aux pauvres*, ne cesser de leur être utile, que lorsque le dépérissement des facultés de l'ame & des forces du corps, le nécessite à mettre fin à son ministère. Spectacle intéressant! Combien il le ferait plus encore par les détails! Mais ces détails seraient immenses. Considérons, maintenant, un Pasteur, travaillant à être utile *en public*, ne s'épargnant *en rien* pour cela; & ferons encore nos réflexions dans un sujet de cette abondance.

20. La prédication de la parole de Dieu est la partie principale des fonctions publiques d'un Pasteur. Que fera-t-il, à cet

égard , pour être utile à son troupeau ?

1°. Je ne m'arrêterai pas à remarquer, qu'il doit bien connaître cette parole de Dieu ; qu'il doit l'avoir bien méditée. Comment annoncerait-il les oracles du Seigneur , s'il n'était pas versé dans la science de ces oracles ? Mais j'observerai, touchant les sujets qu'il puise dans cette parole , & qu'il porte dans la chaire, qu'il doit choisir les plus utiles & les plus convenables aux circonstances. *Les plus utiles* , c'est-à-dire , ceux qui sont les plus propres à mettre dans l'esprit d'intéressantes vérités ; à purifier le cœur ; à tenir en règle les passions ; à influencer puissamment sur la conduite de la vie. Eh ! qu'importeraient à nos auditeurs des discours sur des *questions oiseuses & stériles* ; des discours qui ne pourraient les rendre , ni plus gens de bien , ni plus heureux ? J'ai dit : *les sujets les plus convenables aux circonstances* ; j'entends par-là ceux qui portent le plus directement sur les besoins du troupeau. Un Pasteur doit avoir l'œil ouvert sur ce troupeau ; sur les maladies spirituelles qui l'attaquent ; sur celles en particulier dont l'épidémie est à craindre , afin d'arrêter les progrès du mal , & s'il est possible , de le faire entièrement disparaître.

Je fais , qu'attaquer les vices régnans ,

c'est s'exposer à déplaire ; mais un Pasteur ne doit point être arrêté par cette considération , ou telle autre de ce genre. Il ne doit se taire que dans les momens où il a de fortes raisons de croire , qu'en voulant guérir le mal , il ne ferait que l'irriter & l'étendre. Dans tout autre cas , il doit s'appliquer cette parole de Dieu à un prophète : *Ne crains point de te montrer devant eux. Je t'ai établi comme une place forte , comme une colonne de fer , comme un mur d'airain contre le peuple & les principaux du pays.* Eh ! bon Dieu ! que deviendrait notre ministère , si le nombre , ou le rang des coupables suffisait pour nous réduire au silence ? *Si je craignais , dit Saint-Paul , de déplaire aux hommes , je ne serais pas serviteur de Christ.* Et ce même *Saint-Paul* , devant le gouverneur de la Judée , devant l'impur , l'avare , l'orgueilleux *Félix* , prêchait courageusement *la tempérance , la justice & le jugement à venir.*

2°. Mais , pour être *utile* , il ne suffit pas qu'un Pasteur choisisse bien ses sujets , il faut , de plus , qu'il les travaille avec tout le soin dont il est capable. Il ferait , sans-doute , fort à souhaiter , que la seule exposition de la vérité , de quelque manière qu'elle fût faite , suffit pour la faire connaître aux hommes , pour leur en inspirer

158 *Sur les devoirs des Pasteurs.*

l'amour, & pour les déterminer à se laisser conduire par elle. Mais l'expérience ne démontre que trop qu'on ne se fait pas écouter, par cela seul que c'est la vérité qu'on annonce. Que fait donc un Pasteur qui veut fixer l'attention, la captiver, afin de pouvoir éclairer l'entendement, toucher le cœur, fléchir la volonté, porter à de saintes & fermes résolutions ? Si, d'un côté, il écarte avec soin tout ce qui ne sert qu'à flatter l'oreille, qu'à amuser l'esprit, qu'à frapper les sens ; s'il rejette avec dédain la pompe des paroles, le raffinement des pensées, la singularité des tours, le brillant des faillies ; s'il rejette avec dédain tous ces ornemens d'ostentation, qui annoncent un Orateur qui oublie quelle est la grandeur & la sainteté du ministère évangélique ; d'un autre côté, il ne néglige aucun des sages moyens de se faire écouter, &, par-là même, d'être *utile* à ses auditeurs. Profonde méditation de son sujet ; division simple & naturelle ; ordre dans la marche des idées ; justesse dans les raisonnemens ; solidité dans les preuves ; peintures fidelles & animées ; images sensibles & vives, figures sagement ménagées ; expressions claires, pures, nobles, variées selon les sujets ; action naturelle, grave, décente, affectueuse,

pleine de cette chaleur de l'ame, qui annonce un Orateur pénétré de ce qu'il dit, & brûlant du desir d'en pénétrer ceux qui l'écoutent. Ce sont là les sages moyens dont un Pasteur doit se servir, selon la mesure des talens qu'il a reçus du Seigneur; selon la nature & le nombre des occupations dont il est chargé. Tout ce qu'on peut demander de lui, à ce sujet, c'est qu'il n'ait pas à se faire des reproches de paresse & de négligence, c'est qu'il n'ait pas à s'en faire de relâchement après des premiers succès; c'est qu'à cet égard, comme à tous les autres, il puisse se dire à lui-même : « *Je ne me suis épargné en rien* » *de ce qui pouvait être utile au troupeau,* » à qui j'ai annoncé les oracles du Seigneur. J'ai fait tous mes efforts pour que la Parole de Dieu fût écoutée avec attention, & qu'elle produisît sur les esprits & sur les cœurs une impression salutaire.

3°. Mais, ce qu'il importe de bien remarquer, c'est qu'afin qu'un Pasteur puisse se rendre le beau témoignage que *Saint-Paul* se rend dans notre texte, il faut aussi qu'il puisse dire avec cet Apôtre : *Je travaille à avoir ma conscience pure & sans tache devant Dieu & devant les hommes.* De quelle utilité n'est point un Pasteur qui

160 *Sur les devoirs des Pasteurs.*

peut se parler ainsi à lui-même ! Quel succès ne peut-il point se promettre de son ministère , quand il soutient , par la régularité des mœurs , l'auguste caractère dont il est revêtu ! Je me le représente , ce Pasteur , entrant dans une maison , où il est précédé de la réputation d'homme *intègre & craignant Dieu*. Quel respect sa présence inspire ! Quelle attention on prête à ses paroles ! Quelle confiance on met en ses avis ! Quel soulagement on reçoit de ses consolations ! Quel succès on se promet de ses prières ! O vertu ! c'est là qu'on voit souvent ce que tu peux encore sur ceux-là même qui , par leur conduite , paraissent totalement soustraits à ton empire !

Et par rapport à la prédication de la Parole de Dieu , combien n'importe-t-il pas à un Pasteur d'avoir *une conscience pure & sans tache devant Dieu & devant les hommes* ! N'est-ce pas dans un cœur vertueux qu'est la source de la vraie éloquence , de cette éloquence qui touche , qui persuade , qui entraîne ? N'est-ce pas d'un cœur vertueux que sortent ces peintures fidelles de la beauté , des charmes de la vertu , qui la font aimer de ceux à qui elles sont présentées ? N'est-ce pas d'un cœur échauffé par le sentiment de la vertu

vertu qu'échappent ces expressions énergiques, qui rendent fortement les idées; ces figures hardies, qui tiennent l'ame en suspens; cette sainte véhémence, qui donne des secouffes à l'ame, qui élève celle de l'homme de bien, qui terrasse celle du pécheur, qui commence sa conversion, ou qui l'achève? N'est-ce pas la vertu, bien connue, d'un orateur chrétien, qui lui donne sur ses auditeurs cet heureux ascendant, qui les dispose à l'écouter, à croire à ses paroles, à goûter ses exhortations, à y conformer leurs sentimens & leurs mœurs? N'est-ce pas un cœur vertueux qui peut seul donner à l'orateur chrétien cette liberté, cette honnête assurance, cette noble hardiesse à exhorter, à reprendre, à censurer, qui ne craint point d'être confondue par une conscience qui crie : *Que fais-tu plus que les autres?* Oh! que *Saint-Paul* avait bien raison de conjurer les prédicateurs de l'Evangile de *se rendre recommandables par leurs œuvres; de servir d'exemple aux fidèles par la pureté de leurs mœurs!* Il sentait vivement, qu'en vain ils ne s'épargneraient en rien pour être utiles à leur troupeau, si l'on était fondé à leur dire : *Vous qui enseignez les autres, pourquoi ne vous enseignez-vous pas vous-mêmes?*

Combien de devoirs je viens de mettre
Tome II. L

162 *Sur les devoirs d'un Pasteur.*

sous vos yeux , mon cher Frère ! Vous les
connaissiez déjà ; mais en les voyant ainsi
rapprochés & réunis , n'avez-vous point
dit en vous-même : *Qui est suffisant pour
ces choses !* Ah ! sans-doute , elle est grande
la tâche que nous impose notre ministère ;
nous devrions en être effrayés , si nous ne
comptions que sur nous-mêmes ; mais nous
pouvons aller à Toi , ô mon Dieu ! *Auteur
de toute grâce excellente & de tout don par-
fait !* Nous pouvons obtenir de Toi de
puissans secours par de ferventes prières ! —
Notre tâche est grande. Mais quel courage
ne doit pas nous donner cette pensée ?
« Je travaille à inspirer l'horreur du vice ,
» l'amour de la vertu ; à faire régner les
» bonnes mœurs ; à sauver les âmes ; à
» les conduire à une éternelle félicité ».
Quelle œuvre excellente , mon cher Frère !
Quelle brûlante ardeur ne doit-elle pas
nous inspirer ! Quels obstacles ne doit-
elle pas nous aider à vaincre ! — Notre
tâche est grande. Mais qu'elle est douce ,
qu'elle est satisfaisante ! Quelle source de
plaisirs pour une âme bien née , que ces
services , en tout genre , que notre minis-
tère nous met à même de rendre ! Quelle
source de plaisirs , & dans le moment où
nous les rendons , & dans le souvenir
qu'ils laissent dans l'âme ! Quelles délices ,

lorsqu'obligé de se séparer d'un troupeau, un Pasteur peut se représenter le *pauvre*, se disant à lui-même : “ Quels secours il „ me tendait dans ma misère „ ! Le *malade* : “ Quel baume il mettait sur mes „ plaies „ ! Le *père de famille* : “ Quelles „ leçons il donnait à mes enfans „ ! Le *pécheur* : “ Quelles larmes de repentance „ il me faisait répandre „ ! L'*homme de bien* : “ Quelles peintures il me traçait de „ la vertu pour m'enchaîner à elle „ ! L'*homme affligé* : “ Quelles paroles de paix „ il apportait à mon ame „ ! Et tous, élevant leurs cœurs & leurs mains vers le ciel, disant à Dieu : “ Que ta bénédiction „ repose sur lui ! Qu'il trouve auprès de „ Toi la récompense de ses œuvres „ ! O mon cher & bien-aimé Frère ! Quels discours ! quelles prières ! C'est là ce que vous remportez de la part du troupeau que vous avez conduit pendant quelques années. Dieu veuille, Dieu veuille vous donner les forces nécessaires pour mériter aussi cette douce & belle récompense, de la part du troupeau qui, désormais, aura le bonheur de vous posséder ! Puisse le grand Maître que vous servez (car c'est vers lui qu'il faut fréquemment élever vos regards) puisse le grand Maître que vous servez, vous trouver toujours *faisant votre*

164 *Sur les devoirs d'un Pasteur.*

devoir! Puissiez-vous être fondé à lui dire, en lui rendant compte de votre administration : *Je ne me suis épargné en rien de ce „ qui pouvait être utile au troupeau qui m'a-
„ vait été confié „ !* Et puisse-t-il vous répondre : *Cela va bien, bon & fidèle serviteur!*

Recevez-le, chrétiens, mes très-chers Frères, ce Pasteur qui vient se consacrer au service de cette Eglise. Quelque justes que fussent les louanges que je pourrais lui donner; quelque douces qu'elles fussent à mon cœur, je m'en abstiendrai. Les liaisons du sang & de l'amitié pourraient les faire trouver déplacées dans ma bouche; mais je les omets ici, avec d'autant moins de peine que sa modestie égale ses talens & ses vertus, & que ses œuvres ne tarderont pas à le louer beaucoup mieux que je ne pourrais le faire. Que de *bonnes choses* il tirera du bon trésor de son cœur! Vous en ferez les objets, mes très-chers Frères. C'est à vous *être utile, à ne s'épargner en rien* pour cela, qu'il se dévoue ici dans le temple du Seigneur, & sous ses regards. Nous vous en conjurons; ne rendez pas ses travaux inutiles. Profitez, profitez de tant de moyens que Dieu emploie pour vous attirer à lui, pour vous conduire à la vertu, & par elle, à une éternelle félicité. Penseriez-vous qu'il laisserait impuni le

criminel abus des faveurs spirituelles dont il vous comble ? Ah ! grand Dieu ! Il me semble entendre ta voix qui nous crie :
“ Quel effet ont produit tant d'exhorta-
„ tions qui vous ont été adressées dans
„ ce saint lieu par mes serviteurs ! Quelle
„ influence ont-elles eue sur vos sentimens
„ & sur vos mœurs ! Faudra-t-il que je
„ vous ôte ce flambeau de ma Parole !
„ qui brille inutilement à vos yeux „ ?
Non , Seigneur ! Ne retire point de dessus nous cette précieuse faveur ; ne nous envoie point la *famine de ta Parole* ! Que cette divine parole nous soit toujours annoncée dans toute sa pureté. Qu'une suite non interrompue de Pasteurs nourrisse toujours nos ames de cette manne céleste ! Qu'ils soient toujours auprès de nous, dans nos angoisses, dans nos maladies, à l'heure de notre mort ! Voici , désormais, nous les écouterons comme les *dispensateurs de tes mystères*, les interprètes de tes volontés. Nous mettrons en pratique ce qu'ils nous disent de ta part, comme étant des *choses qui appartiennent*, toutes, à *notre paix*, à notre bonheur sur la terre, au salut éternel de nos ames. Puisse, mes chers Frères, cette sainte résolution être formée par chacun de vous ! Puissent les effets y répondre ! Ainsi soit-il !

S E R M O N

Sur ces paroles de

L'ÉPITRE DE ST. PAUL AUX HÉBREUX,

CHAP. XII. v. 18.

Je suis assuré d'avoir une bonne conscience.

QU'EST-CE qui s'est passé au-dedans de vous, M. F., à l'ouïe de cette déclaration de *St. Paul*, *je suis assuré d'avoir une bonne conscience*? Chacun de vous ne s'est-il point dit intérieurement? "C'est-là le
,, témoignage que je puis aussi me rendre
,, à moi-même,, : Plût-à-Dieu que vous fussiez tous fondés à le croire! Mais, hélas! combien d'illusions ne peut-on pas se faire, & ne se fait-on point, réellement, à cet égard! Et cependant, que l'erreur est dangereuse, qu'elle peut être funeste dans une affaire de cette importance! Venez donc, Chrétiens, venez la méditer avec nous cette déclaration de *St. Paul*; venez vous

examiner, impartialement, d'après ce que vous allez entendre. Heureux ceux d'entre vous, qui, ayant fait cet examen, feront en droit de continuer à se juger favorablement eux-mêmes ! Heureux ceux d'entre vous qui, reconnaissant qu'ils se trompaient sur leur état, résoudront de travailler incessamment à acquérir l'ineestimable trésor d'une bonne conscience, & dont les efforts seront couronnés du succès ! Heureux ton serviteur, ô mon Dieu ! s'il contribue à produire ces salutaires effets ! Ainsi soit-il !

Si nous considérons attentivement les divers êtres qui composent cet univers, nous voyons qu'ils ont été créés pour des fins différentes, auxquelles ils s'acheminent & ils arrivent, par des moyens qui tiennent à leur constitution. Le monde matériel est soumis à ce qu'on appelle, *les lois de la Nature* ; lois fixes & invariables, dictées & maintenues par la volonté sage & toute puissante du Créateur. Dans les animaux, les sens & l'instinct déterminent leurs actions, & font produire à chaque espèce les différens usages pour lesquels elle a été faite. Est-il question de l'homme ? Plus de détermination nécessaire, plus d'instinct aveugle & irrésistible ! Nous voyons qu'il a la faculté de discerner le bien du mal, le juste de l'injuste, la vertu

du vice. Nous voyons que le contraste que lui offrent les bonnes & les mauvaises actions, ne le frappe pas moins que celui du doux & de l'amer, du beau & du difforme. Nous voyons que lui proposer des lois, qui prescrivent la droiture, la probité, la candeur, la bienfaisance, & telles autres vertus de ce genre, c'est lui parler le langage de son propre cœur. Nous voyons que l'observation de ces lois est accompagnée, au-dedans de lui, d'un sentiment d'approbation & d'éloges, & leur violation, d'un sentiment de blâme & de remords. Voilà ce que nous trouvons tous au-dedans de nous, dans notre constitution & notre nature. Or, M. F., cette lumière intérieure qui nous éclaire, ce guide qui nous montre notre route, ce juge qui nous approuve, ou nous condamne, c'est ce qu'on appelle la *Conscience*.

On pourrait donc dire, que la conscience est comme une directrice, une gardienne des mœurs, à qui cet ordre aurait été intimé. “ Tu veilleras sur l'homme ; tu
,, seras attentive à tous ses desseins, à
,, toutes ses entreprises, à toutes ses démarches. Tu lui montreras *ce qui est bon, ce qui est juste, ce qui est honnête* ;
,, tu l'y inviteras ; tu lui en feras une obligation, un devoir ; tu t'opposeras à tout

„ ce qui tendrait à l'en détourner. S'il
„ t'écoute , sa première récompense sera
„ dans ton approbation & dans tes éloges ;
„ s'il ne souscrit pas à tes arrêts , sa pre-
„ mière peine sera dans ton blâme &
„ dans tes remords „.

Tel est , M. F. , le spectacle que nous présente l'homme , considéré en lui-même. Que fait de plus la Religion ? Elle joint son flambeau à celui qui est en l'homme ; elle lui répète toutes les leçons déjà données par son propre cœur ; elle y en ajoute d'autres , qu'il approuve dès qu'elles lui sont connues ; elle lui détaille ses devoirs ; elle les met à l'abri de toute variation , de tout changement ; elle les appuie des plus puissans motifs ; elle seconde ainsi la conscience dans ses directions & dans ses efforts.

Maintenant donc , qu'est-ce qu'une *bonne conscience* ? En voici les principaux caractères , que nous vous prions de bien remarquer ; les détails seraient infinis dans un sujet de ce genre. Une *bonne conscience* est celle, je ne dis pas, qui préserve l'homme de toute faute , de toute espèce de mal ; ce degré de perfection ne peut s'atteindre ici-bas ; mais une *bonne conscience* est celle qui remplit l'office dont elle est chargée , aussi bien que le permet la faiblesse hu-

maine ; c'est celle qui , par elle-même , ou s'aidant des lumières de la Religion , montre à l'homme le juste & l'injuste , la vertu & le vice , où ils sont réellement ; c'est celle qui , dans ce qu'il doit à Dieu , aux hommes & à lui-même , ne lui permet pas de faire un choix exclusif , mais lui rend toutes ses obligations sacrées & inviolables ; c'est celle qui , dans les cas douteux , lui fait toujours prendre le parti où il a , enfin , apperçu , ou soupçonné son devoir ; c'est celle qui n'influe pas moins sur la portion de sa vie cachée dans l'obscurité , que sur celle qui paraît au grand jour ; c'est celle qui a si bien établi son empire au-dedans de lui , que ni le cri des passions , ni les réclamations du sang & de l'amitié , ni la coutume , ni le train du monde , ni aucune autre considération , ne l'empêchent d'écouter sa voix , de respecter ses décisions , & de se soumettre à ses ordres.

Tout homme qui , après un examen de lui-même , attentif , impartial , souvent réitéré , peut se dire , que c'est-là ce qu'il voit clairement au-dedans de lui ; que c'est-là la marche ordinaire de sa vie ; que , s'il s'en écarte , par ignorance , par étourdissement , ou par surprise , il y rentre , à l'instant où il s'apperçoit de cet

écart ; qu'il en gémit au fond du cœur ; qu'il en prend occasion de se tenir mieux sur ses gardes ; qu'il aspire à ne point broncher dans le chemin de la vertu ; que c'est-là le plus ardent de ses desirs , & qu'il ne néglige rien de tout ce qui peut l'aider à le satisfaire ; tout homme , dis-je , qui peut se rendre ce témoignage à lui-même , peut aussi dire avec *St. Paul* : *Je suis assuré d'avoir une bonne conscience.* Heureuse, heureuse situation que celle d'une ame qui peut se parler ainsi à elle-même ! Oh ! si nous pouvions la décrire , cette situation , telle qu'elle est , combien elle paraîtrait desirable ! Essayons d'en ébaucher les principaux traits ; & vous , M. F. , nous vous en prions , ne perdez rien de ce que nous allons vous dire ; nous espérons que cela suffira pour porter la conviction dans vos ames.

1^o. Si l'on ne peut disconvenir que ce que nous vous avons fait observer dans la constitution & la nature de l'homme , s'y trouve réellement , je le demande , M. F. , quel en peut être le but ? Pourquoi cette vue , ce discernement du bien & du mal ? Pourquoi ce sentiment , cette espèce de ressort moral , qui nous porte vers l'un & nous détourne de l'autre ? Pourquoi cette approbation intérieure , si nous allons où

ce sentiment nous appelle , & ces reproches secrets , si nous prenons une route opposée ? Pourquoi cette réclamation , si forte , si constante , si universelle , en faveur de la vertu ? Pourquoi tout cela au-dedans de nous ? Serait-ce sans vue & sans dessein ? O homme ! Il faudrait t'aveugler volontairement toi-même , pour ne pas voir en cela une déclaration de ce que *Dieu demande de toi* ; une loi écrite de sa main même dans ton cœur ; un oracle qu'il a placé au-dedans de toi , afin que tu l'interroges , & que tu suives ses réponses ! Qu'est-ce donc , M. F. , que peut se dire à lui-même celui qui est assuré d'avoir *une bonne conscience* ? Il peut se dire à lui-même. « J'entre dans les vues de mon
„ Créateur ; je suis la route qu'il me trace ;
„ je remplis le but pour lequel il m'a
„ donné l'existence ; & , tandis que les
„ êtres inanimés sont aveuglément soumis
„ à sa main puissante , je me fers du glorieux privilège de l'intelligence & de la
„ liberté , pour aller où il m'appelle. L'homme
„ que je lui rends par-là , est d'autant plus agréable à ses yeux , qu'il est
„ éclairé , réfléchi & volontaire ; il ne
„ peut qu'attirer sur moi ses regards de
„ bienveillance & d'amour ,. M. F. !
Nous croyons inutile de vous dire, com-

bien il importe à l'homme de pouvoir se parler ainsi à lui-même.

2^o. Et de ce qu'un tel homme est ce que Dieu veut qu'il soit, n'en pouvons-nous pas déjà conclure qu'il doit être heureux? Oui, fans-doute, M. F.; le vrai bonheur doit se trouver où est la bonne conscience; & nous osons dire, que c'est en effet là qu'il se trouve. Vous le savez; nous aimons à voir l'ordre & l'harmonie dans les objets qui nous environnent; nous aimons à voir qu'ils sont à leur place, qu'ils répondent à leur destination. Cet ordre & cette harmonie nous plaisent dans les actions des autres hommes, dans nos affaires temporelles; combien donc ne devons-nous pas aimer à les voir au-dedans de nous-mêmes! Combien ne devons-nous pas nous complaire dans cette pensée habituelle. "Ma conduite est d'accord avec", les principes gravés dans mon ame; je", fais ce que je fais être mon devoir," Sentiment délicieux, qu'on porte toujours avec soi-même, qui est de toutes les heures, de tous les instans, & dont on ne se lasse jamais!

Et de quels plaisirs ce sentiment n'est-il pas la source, lorsqu'entrant dans les détails de sa vie, les mettant, par ainsi dire, devant soi, la conscience applaudit à une

longue suite d'actes de piété, de justice, de probité, de compassion, de support, de pardon, de bénéficence, de patriotisme? Combien cette vue est douce à l'ame! Combien elle se plaît à s'y arrêter, à y revenir! Combien elle jouit alors d'elle-même! Combien elle se répète, que c'est-là ce qu'il lui faut, que c'est-là son aliment & sa vie!

Et que nous apprend, à cet égard, l'expérience? Elle nous apprend, que, tandis que la mauvaise conscience rend sombre, inquiet, mélancolique, lors même qu'on paraît n'avoir que des sujets de contentement & de plaisir, la bonne conscience est au contraire la source d'une joie douce & permanente, de l'égalité d'humeur, de la sérénité. Elle nous apprend, que c'est la bonne conscience qui forme ces caractères heureux, que l'ennui ne peut atteindre, à qui le temps n'est jamais à charge; qui ne craignent point la solitude, parce que, loin de se redouter, loin d'éviter de se voir en face, ils se plaisent toujours avec eux-mêmes; de ces caractères heureux, qui se prêtent aux innocentes recreations de la vie; qui en trouvent même où d'autres ne soupçonnent pas seulement qu'il puisse y en avoir; qui portent, dans la société une gaieté paisible & habituelle,

qui se fait sentir à ceux qui les fréquentent, & qui souvent fait envier, en secret, la douceur de leur destinée. Inestimables effets d'une bonne conscience ! Sage Créateur de l'homme ! Tu as voulu qu'elle fût la source du calme, de la paix, des plaisirs les plus purs & les plus durables ! Ta volonté s'exécute. Le cœur de l'homme de bien est *un festin continuel*. Et comme il est dit, ô mon Dieu ! que *la sagesse fait tes délices tous les jours*, on peut dire aussi, qu'elle fait les délices de tous ceux qui la cultivent, & qui, par elle, *se forment à ta ressemblance* !

3°. Et de quel prix n'est point encore une *bonne conscience*, considérée dans ses effets sur les autres hommes ? Comment envisage-t-on celui en qui l'on connaît une vigoureuse haine du mal, un goût décidé pour la vertu, un amour persévérant du devoir ? Comment l'envisage-t-on ? N'est-ce pas là, & là seulement, que se portent l'estime, le respect, l'affection, la confiance ? Me trompé-je, M. F., si, lorsqu'il est question des avantages extérieurs de la vie, j'appelle *mouvement de la nature*, ce qui se passe au-dedans de moi ? Me vantent-on la naissance d'un homme, ses titres, ses dignités, ses honneurs ? Je demande, & *sa conscience* ? Me parle-t-on de l'opulence d'un homme, étale-t-on à mes

yeux ses trésors ? Je demande , & *sa conscience* ? M'exalte-t-on les talens d'un homme , ses lumières , son imagination , son génie ? Je demande , & *sa conscience* ? Me dit-on , que la *conscience est bonne* ; que ces hommes , distingués par ces avantages , se distinguent aussi par une conduite irréprochable ? Le cœur , jusques-alors , froid & immobile , le cœur est remué à l'instant même ; l'estime , le respect , l'affection le saisissent & le pénètrent ; les éloges sortent *de son abondance*. D'où vient cela , M. F. ? C'est que nous sentons tous , qu'il n'y a que la bonne conscience qui fasse le mérite réel de l'homme ; qui donne la vraie noblesse , celle de l'ame , qui rapporte les richesses & les dignités à leur destination ; qui empêche l'abus des talens , des lumières & du génie ; qui les consacre au bien de la société , à l'avantage des hommes. Oui , c'est-là ce que nous sentons tous ; c'est-là ce qui a été senti , & qui le fera , dans tous les lieux & dans tous les âges.

Ne croyez pas , cependant , M. F. , que nous entendions par-là , que l'estime , le respect , & les éloges soient toujours les récompenses de ceux qui les méritent. Nous le savons ; souvent , ou des apparences trompeuses , ou des préventions injustes , ou quelque passion déréglée , ou une totale
dépravation

dépravation du cœur , privent la vertu la plus intacte , des hommages dont elle est digne , la livrent même à d'odieuses interprétations , à de noires calomnies. Et dans ce cas , que reste-t-il à l'homme de bien ? Ce qui lui reste ? *La bonne conscience* ! Voilà l'asile , le sanctuaire où il se retire ; où il entend le désaveu formel des imputations qui lui ont été faites ; où il sent , bientôt , s'affaiblir & se dissiper les impressions de chagrin dont il n'avoit pu se défendre ; où il s'aguerrit contre les propos de l'ignorance , de l'injustice , de la méchanceté ; & d'où il ne sort , qu'après avoir , en quelque manière , prêté à la vertu un nouveau serment , & bien décidé de marcher avec la noble *assurance* de l'*intégrité* , au milieu de ces hommes qui le méconnaissent , ou qui , le voyant tel qu'il est , sont assez lâches & assez vils pour en faire l'objet de leurs publiques ou ténébreuses calomnies.

Que dis - je , M. F. ! Ce qu'il reste à l'homme de bien ! Dieu ! Il met son ame sous cet œil respectable , & , bientôt , tranquillisé par un de ses regards , il s'écrie : *Mon témoin est dans les cieux ! Peu m'importe d'être jugé par les hommes ; c'est le Seigneur qui me jugera !* O heureux & mille fois heureux celui qui s'est assuré cette re-

traite auprès de son Dieu , & qui ne se sent jamais repoussé de lui par le remords ! Heureux & mille fois heureux celui à qui *un cœur pur* permet , à chaque instant , de *chercher ta face* , ô *Eternel* ! de s'appuyer sur Toi , & de dire : *l'Eternel est à ma droite , je ne serai point ébranlé* !

4°. Quel vaste champ s'ouvrirait encore ici à nos réflexions ! Je pourrais vous montrer , de quelle ressource est une bonne conscience dans tous les orages de la vie. Je pourrais vous montrer , quel poids , quelle autorité elle donne aux avis , aux leçons , aux remontrances. Je pourrais vous montrer , combien , devant elle , le vice est petit , lâche , craintif & tremblant. Je pourrais vous montrer qu'elle est la garde la plus sûre de la foi chrétienne dans le cœur de l'homme ; mais , contraint d'abréger , je me borne à vous dire , que si un bien est d'autant plus précieux qu'il nous appartient en propre , & ne peut nous être enlevé , c'est là le grand privilège d'une *bonne conscience*. Oui , M. F. ; tandis que tous les autres avantages de la vie peuvent être enlevés à la vigilance la plus exacte , à la prudence la plus consommée ; *la bonne conscience* est un trésor que *les vers & la rouille ne peuvent gâter* , où *les larrons ne percent ni ne dé-*

robent ; un trésor qui , loin de perdre de son prix , à mesure que les années s'accumulent , augmente plutôt de valeur avec elles ; un trésor qui , dans l'âge avancé..... Ah ! M. F. , si nous y arrivons , qu'est-ce qui rendra notre vieillesse douce , paisible & respectable ? *La bonne conscience.* Placés sur les bords du tombeau , qu'est-ce qui échappera au débris universel de ce que nous possédons dans ce monde ? Qu'est-ce qui nous restera ? *La bonne conscience.* Dans les approches & les angoisses de la mort , qu'est-ce qui nous fera aimer à entendre parler de Dieu , qu'est-ce qui nous fera trouver du soulagement dans la prière ? *La bonne conscience.* Qu'est-ce qui nous dira de *remettre* , avec confiance , *notre ame* , entre les mains de *notre Père céleste* ? *La bonne conscience.* Qu'est-ce qui nous suivra au-delà du tombeau ? *La bonne conscience.* Qu'est-ce qui nous tranquillera aux pieds du tribunal du Juge suprême ? *La bonne conscience.* Qu'est-ce qui nous assurera une sentence de grâce , une immortalité bienheureuse ? *La bonne conscience , la bonne conscience !.....*

Et ce ne ferait pas là le premier bien de l'homme ! Et ce ne ferait pas-là le bien le plus digne de son ambition ! Ah ! s'il en est parmi vous , qui , maintenant , ne le

ne connaissent pas ; consterné de cet étrange & déplorable aveuglement , il ne me reste qu'à gémir sur eux ; qu'à élever mes regards vers Toi , Dieu de bonté ! *Auteur de toute grâce excellente & de tout don parfait !* Ouvre les yeux de leur entendement , afin que , comprenant les choses qui appartiennent à leur vrai bonheur , ils travaillent incessamment à acquérir ce qui est le tout de l'homme , une *bonne conscience* ! Aide aussi , grand Dieu ! ceux d'entre nous qui sont assurés de l'avoir cette bonne conscience , aide-les à la conserver *pure & sans tache* ! Que les maximes relâchées du monde , que la dépravation du présent siècle , que le souffle contagieux du vice , ne lui portent aucune atteinte ! Que les assauts qui lui seront livrés , ne servent qu'à redoubler leur vigilance sur elle ! Qu'ils lui ouvrent chaque jour de nouvelles sources de plaisirs , en multipliant les œuvres qu'elle conseille & qu'elle approuve ! Qu'ils arrivent enfin , avec ce trésor précieux , au terme de leur épreuve ici-bas ; & que le portant avec eux dans le séjour de la lumière & de la sainteté , ils soient trouvés dignes de *voir ta face en justice* , d'être les éternels objets de tes complaisances & de ton amour ! Amen ! Amen !

S E R M O N

Sur ces paroles de

L'ECCLÉSIASTE, CH. XII. v. 3.

*Souviens-toi de ton Créateur dans les jours
de ta jeunesse.*

QUELLE importante leçon, M. F.,
que celle que nous venons de vous lire !
Qu'il ferait à souhaiter que chaque père
de famille l'enseignât avec soin à ses enfans ;
qu'il s'en entretînt avec eux, quand il de-
meurerait en sa maison ; quand il irait par
les chemins ; quand il se lèverait, quand il
se coucherait ! Qu'il ferait à souhaiter que
chaque père de famille l'écrivît, en carac-
tères bien marqués, sur les poteaux de sa
maison & sur ses portes ! Qu'il ferait à
souhaiter, jeunes gens, que vous l'écou-
tassiez avec docilité cette leçon de la sa-
gesse, que vous la missiez en pratique !
C'est pour vous y déterminer que nous

182 *Sur le souvenir du Créateur,*

venons aujourd'hui la méditer avec vous. Que de voix, que de voix nous allons vous faire entendre, qui crient à chacun de vous : *Souviens-toi de ton Créateur dans les jours de ta jeunesse !* Ce sujet vous intéresse tous, chrétiens, mes très-chers Frères. Ceux d'entre vous qui se sont souvenus de leur Créateur dans les jours de leur jeunesse, s'applaudiront d'avoir *choisi cette bonne part*. Ceux qui ont oublié leur Créateur dans les jours de leur jeunesse, apprendront combien ils sont coupables. Heureux, heureux encore, s'ils apprennent à *racheter le temps !* Ainsi soit-il !

Il y a un Dieu, créateur des cieux & de la terre. La nature, la raison, la conscience, la religion, publient de concert cette grande vérité. L'*insensé* peut seul la nier au fond d'un cœur dépravé. -- *Se souvenir de son Créateur*, c'est avoir présente à l'esprit l'idée de ce Dieu de qui l'on a reçu la *vie, le mouvement & l'être*, & par-là même, toutes les faveurs attachées à l'existence. -- *Se souvenir de son Créateur*, c'est se remplir, se pénétrer de l'idée de ce Dieu à qui l'on doit tout ; c'est en faire la maîtresse idée de son ame ; c'est la porter avec soi dans le monde, dans la solitude, dans les ténèbres ; c'est, comme parle l'Ecriture, *se proposer toujours l'Eternel*

devant soi. -- Se souvenir de son Créateur, c'est s'entretenir fréquemment avec lui par la méditation & par la prière; c'est le mettre, pour ainsi dire, de tous ses des-seins, de tous ses projets, comme n'at-tendant rien que de sa protection & de sa bienveillance. -- Se souvenir de son Créa-teur, c'est sur-tout agir comme se voyant toujours sous son œil respectable; c'est obéir constamment aux lois qu'il a gravées lui-même dans l'ame de l'homme, & qu'il a fait écrire dans sa Parole; c'est vivre, dans ce présent siècle, selon la tempérance, la justice & la piété; c'est opposer aux sé-ductiones des sens, aux amorces des plaisirs criminels, aux efforts des passions, à l'in-fluence des maximes relâchées, au torrent des mauvais exemples, c'est leur opposer l'idée d'un Dieu bienfaiteur, qui mérite d'être aimé par dessus tout; l'idée d'un Dieu législateur, dont la volonté doit être respectée par dessus tout; l'idée d'un Dieu vengeur du crime, rémunérateur de la vertu, dont l'approbation doit être recherchée par dessus tout. Voilà ce qu'emportent ces ex-pressions, se souvenir de son Créateur; voilà, jeunes gens, ce que Salomon de-mande de vous. Ecoutez maintenant les raisons dont nous allons appuyer cette demande.

184 *Sur le souvenir du Créateur ;*

1°. Il me semble d'abord, M. F., que si le cœur d'un jeune homme n'est pas dépourvu de toute sensibilité, de toute prise sur lui à la reconnaissance, il ne peut que se parler ainsi à lui-même dès que la raison l'éclaire : « Où étais-je il n'y a que
» quelques années ? Je n'existais que dans
» l'intelligence de Dieu. Qu'est-ce qui l'a
» porté à me faire entrer dans le plan de
» la création ? Trouvait-il son bonheur
» dans mon existence ? *Quel profit pou-*
» *vais-je apporter au Dieu fort ?* Il n'a pas
» eu besoin de moi pendant une éternité,
» que lui importait que je sortisse du
» néant, ou que j'y restasse enseveli pour
» jamais ? Et puisque sa bonté, sa seule
» bonté, a daigné m'en tirer, *pourquoi*
» *m'a-t-il rendu plus éclairé que les ani-*
» *maux de la terre, & plus intelligent que*
» *les oiseaux des cieux ?* Pourquoi m'a-t-il
» donné une ame faite à son image ?
» Pourquoi m'a-t-il éclairé du flambeau
» de la raison & de sa parole ? Pourquoi
» m'a-t-il fait des promesses de grâce &
» d'immortalité par l'Evangile ? Quels
» inestimables bienfaits ! M'y montrerais-je
» insensible, au moment où j'apprends à
» les connaître ? Quoi ! Dans ces jours où
» je commence à voir *passer devant moi*
» toute la bonté de mon Créateur ; dans

„ ces jours où je découvre toute la dette
„ de reconnaissance que j'ai contractée
„ avec lui , lui donnerais-je lieu de former
„ cette plainte , *tu as oublié le Dieu fort*
„ *qui t'a créé ?* Loin de moi une ingrati-
„ tude aussi monstrueuse ! Non , ô mon
„ Dieu ! ô mon Créateur ! ô mon Père !
„ J'ai tout reçu de Toi , je te dois tout ;
„ les premières années de ma vie comme
„ les dernières ! Je me hâterai de te té-
„ moigner une reconnaissance qui ne fera
„ jamais proportionnée à tes bienfaits ;
„ quelque longue que puisse être ma car-
„ rière , *je me souviendrai de toi dans les*
„ *jours de ma jeunesse* „ !

2°. Un jeune homme se sentira plus animé encore à prendre cette résolution , s'il considère que la jeunesse est le temps où l'exécution d'un tel projet est le plus agréable à son Créateur. Vous le savez , M. F. ; à cet âge le monde présente mille objets qui frappent & éblouissent ; les sens sont vivement affectés ; l'imagination , dans toute sa vivacité , augmente la séduction des sens ; la voix des passions est , pour ainsi dire , dans toute sa force ; les partisans du vice , parlant de concert avec les passions , sont plus facilement écoutés ; tout semble conspirer contre un jeune homme , pour écarter de lui le souvenir de

Dieu, & détourner l'influence que ce souvenir peut avoir sur ses sentimens & sur ses mœurs. Cependant il oppose cette idée de Dieu à tous les pièges, à toutes les tentations dont il est environné ; cette idée suffit pour le détourner de tout ce qui a l'apparence du mal, pour l'attacher fermement au bien, pour ne lui permettre que ce qui est bon, ce qui est juste, ce qui est honnête ; en un mot, que ce que Dieu lui commande par sa raison & dans sa parole. Quel spectacle ce jeune homme n'offre-t-il point à son Créateur ! Il le voit résister à ses passions, quand elles sont dans leur plus grande force. Il le voit repousser les plaisirs criminels, quand leurs attraites sont le plus puissans. Il le voit tenir ferme contre le torrent des mauvais exemples, lorsqu'il entraîne avec le plus de facilité. Il le voit marcher résolument dans les sentiers de la vertu, lorsqu'ils sont le plus couverts d'obstacles ; & pourquoi ? Parce que Dieu est toujours dans sa pensée ; parce qu'il se le propose continuellement devant lui ; parce qu'il est déterminé à ne rien faire qui soit déplaisant à ses yeux, rien qui n'attire sur lui ses regards de bienveillance & d'amour.... Il le voit ! Et qui peut douter que sa gratuité ne repose sur lui ? Qui peut douter qu'il ne soit du nom-

bre de ceux en qui *il met son bon plaisir*, &, comme parle l'écriture, qu'il compte *parmi ses plus précieux joyaux*? Courage donc, jeune homme! Les yeux de Dieu sont sur toi! Il t'environnera de sa protection; il bénira tes entreprises; il secondera ton travail; il fera prospérer l'*œuvre de tes mains*, si tu continues à ne le point perdre de vue, à *marcher en intégrité devant sa face*, à *te souvenir de lui dans les jours de ta jeunesse*!

3°. Et qu'y a-t-il dans *le souvenir du Créateur*, qui ne doive déterminer un jeune homme à en remplir son ame? Défions-nous, M. F., défions-nous des peintures mélancoliques que peuvent faire de la piété ceux qui ne la connurent jamais. J'observe, d'abord, que *le souvenir du Créateur* s'allie avec tous les plaisirs qui naissent des liaisons du sang, du commerce de l'amitié, de l'exercice des affections sociales, d'un travail honnête, d'une industrie qui se développe, de talens qui se perfectionnent, de connaissances qui s'étendent, de lectures intéressantes & utiles, de *conversations assaisonnées de sel avec grâce*, de tant de recreations innocentes, que la vertu autorise, qu'elle multiplie même, dont elle prévient toute suite fâcheuse, en les retenant dans de justes bornes. --- Que fait encore *le souvenir du Créa-*

188 *Sur le souvenir du Créateur ,*
teur ? Remarquez - le bien , je vous en
conjure. *Le souvenir du Créateur* , en ser-
vant de frein aux passions , empêche qu'elles
ne s'emparent de l'homme & ne le maîtri-
sent ; il écarte ainsi du cœur tous ces poi-
sons funestes qui le minent & le dévorent ;
les rongemens de l'envie , les sollicitudes
de l'avarice , les troubles de l'ambition ,
les tourmens de la haine , les palpitations
de la colère , les fureurs de la vengeance ,
les ardeurs de l'impureté , tous ces cruels
ennemis de toute paix intérieure , de toute
satisfaction réelle , de tout bonheur vérita-
ble. --- Que fait encore *le souvenir du Créa-*
teur ? Ah ! M. F. , de quels plaisirs n'est-il
pas la source , lorsqu'on en a pris la sainte
habitude ! --- Plaisirs de l'ame ; elle se dé-
lecte dans la pensée de son Créateur , dans
l'admiration de ses œuvres , dans le compte
de ses bienfaits , dans les effusions de sa
reconnaissance , dans ses fréquens entre-
tiens avec ce plus tendre des pères. Oh !
combien elle aime à se montrer au Dieu de
sainteté , parée des vertus qu'il recom-
mande , faisant sa grande étude de lui
plaire , ambitionnant par dessus tout sa
bienveillance & son amour ! --- Plaisirs de
tous les lieux , de toutes les heures , de
tous les momens. Dieu se trouve par-tout ;
chaque instant on peut s'élever à lui , on

peut lui dire : *Quel autre ai-je au ciel que Toi ! Approcher de Toi , c'est mon bien ! ---* Plaisirs dont le goût , loin de s'affaiblir par les années , augmente plutôt avec elles , parce que Dieu se plaît à se faire toujours mieux sentir à un cœur qui l'a *choisi pour son partage* ; parce qu'en avançant dans la vie , on sent toujours plus que tout est vain , excepté Dieu ; qu'il ne reste en propre à l'homme que les vertus pratiquées en vue de Dieu ; que ce n'est qu'auprès de Dieu , dans le sentiment de sa protection & de sa faveur , qu'on peut trouver une félicité inaltérable. --- Voulez-vous donc , jeunes gens , ne goûter que des satisfactions que n'empoisonne point le remords ? Voulez-vous vous mettre à l'abri de ces passions qui *font à l'ame une guerre si cruelle* ? Voulez-vous prendre l'habitude des plaisirs les plus purs , les plus constants , les plus dignes d'un Être intelligent & raisonnable ? Entrez , de bonne heure , *dans le sanctuaire du Dieu fort* ! Portez par-tout avec vous son idée ; qu'elle soit votre égide , votre bouclier , contre tout ce qui peut vous détourner de ce que vous savez être votre devoir ! *Souvenez-vous de votre Créateur dans les jours de votre jeunesse.*

4°. Quel vaste champ s'ouvrirait encore à nos réflexions ! Nous pourrions vous faire

observer , à quels excès , à quels crimes , mais aussi à quels malheurs , à quelles angoisses l'oubli de Dieu peut conduire insensiblement un jeune homme. --- Nous pourrions vous montrer que les désordres d'une jeunesse passée dans l'oubli de Dieu , sont une vraie conjuration contre un âge plus avancé , une féconde & fatale source de chagrins & de remords. -- Nous pourrions vous montrer combien l'on est coupable envers son Créateur , & ce qu'on a lieu d'en attendre , lorsqu'on ne va à lui que quand on y est poussé par le dégoût du monde , par la lassitude ou le vide de ses plaisirs , par l'impossibilité de s'y livrer encore , ou par le ridicule que jette le monde lui-même sur ceux qui s'obstinent à lui consacrer des jours usés , un cœur flétri , des forces prêtes à s'éteindre. Mais , laissant aujourd'hui à part toutes ces considérations , je ne m'arrête qu'à celle qui naît de l'incertitude où nous sommes tous du moment de notre mort.

Nous existons ; nous sommes , mais à chaque instant , nous pouvons cesser d'être. Aujourd'hui , sains & vigoureux ; demain , faibles , abattus , malades à la mort. Hélas ! mille accidens imprévus , le moindre dérangement dans nos organes , *la rencontre d'un vermisseau* , comme parle l'Ecriture ,

suffisent pour renverser cette *maison d'argile*, quelque fermes que paraissent ses fondemens. La mort n'épargne personne; la jeunesse n'est point un titre auprès d'elle; elle ne compte point les années pour faire agir ou arrêter sa faulx meurtrière. Vous le savez, jeunes gens, qui avez vu tomber à vos côtés des amis, comme vous, à la fleur de l'âge! Si la mort ne vous a pas frappé vous-mêmes, peut-être vous réserve-t-elle pour ses premières victimes; peut-être le plus jeune d'entre vous, celui qui s'y attend le moins, servira-t-il de nouvelle preuve de la vérité que je vous annonce; peut-être porte-t-il déjà, dans son sein, le germe de la maladie qui bientôt le couchera dans le sépulcre, & l'appellera à paraître devant Dieu? Que ferez-vous donc, si vous êtes sages? Considérant que le présent seul vous appartient; que l'avenir est entre les mains de Dieu; que vous ignorez s'il en disposera en votre faveur; chacun de vous se dira à lui-même. « Je suis » jeune, il vrai; il me semble que je peux me » promettre de rester long-temps encore » *sur la terre des vivans*; mais qui peut » me répondre que mon attente ne fera » point trompée? Pourquoi *me vanterai-je* » *du lendemain*? Suis-je le maître de ma » destinée? Celui qui m'a donné la vie,

» peut me l'enlever à chaque instant ;
 » quelle que soit la force de mon tempéra-
 » ment , il n'a qu'à retirer son *souffle de*
 » *vie* , & je rentre dans la poussière. Je me
 » garderai donc de renvoyer à me souve-
 » nir de lui , à des jours que je ne verrai
 » peut-être jamais ; je mettrai incessam-
 » ment à profit ceux qu'il daigne m'accor-
 » der ; je les passerai dans son amour &
 » dans sa crainte ; afin qu'à quelque mo-
 » ment qu'il m'appelle à lui , qu'il me *rede-*
 » *mande mon ame* , je puisse la lui *remettre*
 » *avec confiance* , la lui présenter ornée des
 » vertus qui la rendent agréable à ses yeux ,
 » & qui sont les seuls titres de l'homme à
 » une félicité éternelle „

Heureux , heureux le jeune homme que
 la mort trouve ainsi occupé du *souvenir de*
son Créateur ! Il la voit venir sans crainte ;
 elle va le réunir à ce Dieu qu'il a aimé ,
 dès qu'il a commencé à le connaître ; elle
 va le faire passer , de cette *vallée de larmes*
 & *de misères* , qu'il n'aura fait qu'entre-
 voir , elle va le faire passer dans de *nou-*
veaux cieux & *une nouvelle terre* , où son
 ame , déjà pénétrée des sentimens & des
 goûts qui y règnent , puisera le bonheur
 dans le sein de Dieu même.

Qu'opposerez-vous , jeunes gens , à des
 considérations si puissantes ? N'en - est - il
 point ,

point , parmi vous , qui se dise intérieurement : “ Confacrer à Dieu les belles
,, années de ma vie ; me souvenir de lui
,, dans les jours de ma jeunesse ! que pen-
,, sera-t-on , que dira-t-on de moi dans
,, le monde ,, ? Ce qu’on pensera ,
ce qu’on dira de vous dans le monde ? Quoi
donc ! Le monde est-il votre Dieu , est-il
votre maître , est-il votre juge ? Quoi donc !
Dans ce monde que vous redoutez , y-a-t-il
des tribunaux élevés contre les jeunes
gens religieux & sages ? Y-a-t-il des lieux
marqués , où la piété , la vertu , lorsqu’elles
se trouvent dans de jeunes cœurs , reçoivent
une note d’infamie ? Que dis-je !
Vous demandez ce qu’on pensera , ce qu’on
dira de vous dans le monde ? Je vais vous
l’apprendre.

Il y a dans le monde des hommes qui
semblent dépouillés de tout sentiment de
religion , de piété , de vertu ; qui semblent
n’écouter que la voix de leurs passions dé-
réglées. Vous pourrez être en butte à leurs
railleries ; mais , sans vous faire remarquer
ici , combien les railleries de tels gens
sont méprisables , tenez pour certain , quoi
qu’ils puissent dire , tenez pour certain
qu’ils vous estimeront dans le fond de
l’ame ; que le cœur démentira les paroles ;

& que souvent, en secret, ce cœur enviera votre destinée.

Vous demandez ce qu'on pensera, ce qu'on dira de vous dans le monde? L'homme de bien se réjouira en pensant à vous; il vous regardera avec intérêt, avec complaisance; il fera toutes les occasions de faire votre éloge; il bénira Dieu du bel exemple que vous donnez; il lui demandera qu'il inspire à tous les jeunes gens de marcher sur vos traces.

Vous demandez ce qu'on pensera, ce qu'on dira de vous dans le monde? Ce père infortuné, dont l'âme gémit en secret de voir son malheureux fils fouler aux pieds toutes les leçons de piété, de sagesse, qu'il lui a données, ce père infortuné dira, en vous voyant, en pensant à vous. « Jeune homme, qui te souviens de » ton Créateur; que ce souvenir fait marcher dans les sentiers de la sagesse, que » n'ai-je un fils qui te ressemble! Quelle » joie il mettrait dans mon cœur, si tu lui » servais de modèle »!

Vous demandez ce qu'on pensera, ce qu'on dira de vous dans le monde? Cet autre père, eût-il lui-même à se reprocher une conduite déréglée, recommandera votre commerce à son fils; il sera tranquille lorsqu'il le fera à vos côtés; il vous

citera , pour le faire rougir , & pour le ramener dans le chemin de la vertu , lorsqu'il s'en fera écarté.

Vous demandez ce qu'on pensera , ce qu'on dira de vous dans le monde ? Ces jeunes gens , qui ont contracté avec vous des liaisons d'amitié , s'applaudiront de les avoir formées , chercheront à les resserrer toujours davantage , en voyant quelles vertus le souvenir de Dieu , son amour & sa crainte , mettent dans votre ame , & sur quelle base inébranlable ces vertus reposent.

Vous demandez ce qu'on pensera , ce qu'on dira de vous dans le monde ? Ce vieillard qui se rappelle avec amertume une jeunesse passée dans l'oubli de Dieu , & dans les désordres qui en sont la suite , ce vieillard dira en vous voyant. « Que
 „ n'ai-je ainsi commencé & fourni ma car-
 „ rière ? Que ma vieillesse serait paisible
 „ & douce , si je voyais derrière moi une
 „ longue suite d'années consacrées à la
 „ piété , à la vertu ! Qu'un tel spectacle
 „ me soutiendrait contre la vue de ce
 „ tombeau qui s'ouvre , de cette éternité
 „ qui s'avance , de ce tribunal qui se
 „ dresse ! Oh ! que tu as bien *choisi la bonne*
 „ *part* , jeune homme , *qui te souviens de*

196 *Sur le souvenir du Créateur*

„ ton Créateur dans les jours de ta jeunesse » !

J'en appelle à vous tous, M. F., à vous-mêmes, hommes du monde ; à vous-mêmes, pêcheurs ! Je le soutiens avec confiance ; il n'en est pas un seul parmi vous, pas un seul, qui, dans le secret du cœur, s'inscrive ici en faux contre ce que je viens de dire. Que rien donc ne vous arrête, jeunes gens ! Le monde lui-même, tout corrompu qu'il est, le monde lui-même vous crie : « *Souvenez-vous de votre Créateur dans les jours de votre jeunesse* » !.....

*Oh ! si vous étiez sages ! Si vous compreniez les choses qui appartiennent à votre paix ! Heureux vos pères & vos mères, qui se féliciteraient de vous avoir donné le jour ! Heureuse la Société, qui se glorifierait de vous compter parmi ses membres ! Heureuse l'église, qui serait édifiée par le spectacle que vous lui offririez ! Heureux vos Pasteurs, qui seraient comblés de joie, en vous voyant marcher dans le chemin du bonheur ! Heureux, & mille fois heureux vous-mêmes ! Il me semble vous entendre dire, du fond du cœur : “ *Eternel,*
„ *tu es la portion de mon héritage ; tu es*
„ *le meilleur lot que je puisse posséder ! Ta*
„ *loi fait tout mon plaisir ! Ta volonté est*
„ *bonne, agréable & parfaite ! Je te servi-**

„ rai en intégrité pendant tous les jours de
„ ma vie ! Et que trouverai-je , à la fin de
„ cette vie que je t'aurai consacrée ? Que
„ trouverai-je ? Toi , ô mon Dieu ! Toi ,
„ que j'ai choisi pour mon partage !
„ Toi , ô mon Dieu ! Source unique de
„ tout bien , de toute félicité ! Je te possé-
„ derai , aux siècles des siècles ! Amen !

S E R M O N

Sur ces paroles de

L'EXODE, CH. IV. v. 24, 25, 26 (1).

24. *Or il arriva que comme Moïse était en chemin, dans l'hôtellerie, l'Eternel le rencontra & chercha à le faire mourir.*

25. *Et Séphora prit un couteau tranchant, circoncit son fils, & dit, certes, tu m'es un époux de sang!*

26. *Alors l'Eternel se retira de lui. Séphora avait dit, époux de sang, à cause de la circoncision.*

M E S F R È R E S ,

C E ne sont pas les actions éclatantes, celles qui se passent sur le grand théâtre du monde, & que la renommée publie de

(1) Sermon de Congrégation.

toutes parts, qui offrent à l'esprit humain les réflexions les plus généralement utiles pour la conduite de la vie. Comme elles sont presque toujours au-dessus de la portée du commun des hommes, il en est peu qui se sentent animés de la généreuse ambition de les prendre pour modèles. Ce sont les actions les plus ordinaires, celles qui se passent dans le sein d'une famille, qui présentent à l'esprit des réflexions d'une utilité presque générale, & sur lesquelles, par conséquent, il importe de fixer souvent nos regards. Le trait d'histoire, rapporté dans notre texte, est de ce genre. Quoiqu'au premier coup-d'œil il ne paraisse pas fournir à la méditation un sujet intéressant, examiné de près, il nous a paru digne de fixer votre attention, soit par les éclaircissemens qu'il demande, soit par les conséquences morales qui en découlent. Heureux, si nous remplissons ce double but, d'éclairer votre esprit, de sanctifier votre cœur ! Ainsi-soit-il !

Or il arriva que, comme Moïse était en chemin, l'Eternel le rencontra, & chercha à le faire mourir. Il ne faut pas prendre à la lettre ces expressions, qui signifient, ou que, par le ministère d'un ange, Dieu menaça Moïse de le faire mourir ; ou qu'il affligea d'une maladie dont les symptô-

mes annonçaient sa fin prochaine. Quoi-
qu'il en soit, ces expressions marquent
clairement le courroux de Dieu contre
Moyse, &, par-là-même, elles ne peu-
vent que surprendre ceux qui connoissent
son histoire. Il semble qu'il ne pouvait
qu'être *l'homme selon le cœur de Dieu*.
Dès sa jeunesse, il avait refusé d'être ap-
pelé le fils de la fille de Pharaon; choisif-
sant d'être affligé avec le peuple de Dieu,
plutôt que de jouir pour un temps, des délices
du péché. Honneur, richesses, plaisirs, brillan-
tes espérances du monde, il avait tout sacrifié
à sa patrie & à son Dieu. Quand l'Eternel
lui avait donné la glorieuse, mais redou-
table commission d'aller vers *Pharaon*, si,
d'abord, il avoit résisté à cet ordre, bien
plus par humilité que par révolte, il avait
obéi, du moment où Dieu eût relevé son
courage par cette sublime définition de lui-
même : *Je suis celui qui suis*, & par des
miracles, qui lui démontraient la puis-
sance du Dieu dont il serait l'envoyé. Déjà
il remplissait sa commission; déjà il s'ache-
minait vers l'Egypte; déjà il avait fait une
partie du chemin..... Et c'est dans ce mo-
ment que l'Eternel le rencontre, & qu'il
cherche à le faire mourir! Fidèle serviteur
de Dieu! Est-ce donc là la récompense de
ta soumission & de ton zèle? Tandis que tu

exécutes l'ordre de Dieu , sa colère s'embrase contre toi, *il cherche à te faire mourir!* M. F. , nous ne vous rapporterons pas tout ce que les commentateurs ont dit sur la cause du courroux de Dieu contre *Moïse* ; cette cause nous paraît bien marquée dans notre texte. *Moïse* avait négligé , contre l'ordre de Dieu , de faire circoncire *Eliézer* , le second de ses fils. Ce qui le démontre clairement , c'est que l'Eternel cessa d'être irrité contre lui , dès que sa loi eut été observée. — Mais une question se présente naturellement ici. Comment *Moïse* avait-il négligé l'observation d'une loi de Dieu , bien claire & bien formelle ?

M. F. ! Il est vraisemblable qu'*Eliézer* étant né peu de temps avant le départ de *Moïse* pour l'Egypte , *Séphora* sa femme l'avait engagé à différer la circoncision de de leur enfant , par la crainte des suites que pouvait avoir cette douloureuse cérémonie. On fait combien la tendresse maternelle s'alarme facilement ; combien il lui en coûte à voir souffrir des enfans , en faveur de qui la nature parle d'une manière si forte. O vous, qui connaissez ce qui, en de telles circonstances , se passe dans des entrailles maternelles ; vous qui avez éprouvé ces déchirantes palpitations du cœur, s'il était une défobéissance aux ordres

de Dieu qui pût être excusée , en est-il qui vous parût plus mériter de l'être , que celle de *Séphora* ? Mais , ô homme ! quand Dieu a parlé , il faut te taire , il faut obéir ! *Moïse* ne devait point écouter les allarmes de *Séphora* ; il devait se confier en Dieu , il devait mettre son enfant sous sa sauvegarde. Il avait même de fortes raisons , qui lui étaient particulières , de n'écouter , ni les mouvemens de son propre cœur , ni les frayeurs de *Séphora*. Appelé à être le conducteur du peuple de Dieu , à lui porter ses lois , à en exiger l'observation , il devait donner un bon exemple ; il devait montrer , par une fidélité à toute épreuve , *que lui & sa maison servaient l'Eternel*. On fait quelle influence a sur les peuples la conduite de ceux qui sont à leur tête. Dans les conditions obscures , lorsque l'on est confondu dans la foule , & , pour ainsi dire , à l'abri des regards du public , le mauvais exemple a toujours des suites fâcheuses ; mais la contagion ne s'étend pas fort au loin. En est-il de même de ceux qui sont élevés en dignités ? Non , M. F. ; comme les yeux se portent fréquemment sur eux , le caractère public prend , pour ainsi dire , la teinte de leur caractère. Se distinguent-ils par leur piété , par leur zèle pour la religion , par l'observation du Culte

public , par une conduite sage & régulière ? Ils mettent en honneur la piété , la vertu ; ils étendent leur empire. Donnent-ils un mauvais exemple ? Ils ôtent en quelque manière au vice sa honte & sa laideur ; ils lui donnent du crédit & de l'autorité ; les honneurs , les respects qu'on leur rend , se portant , en quelque sorte , sur leurs passions & sur leurs désordres , acheminent , engagent à les prendre pour modèles ; d'autant plus qu'en imitant leurs actes d'irréligion & de libertinage , il est des gens qui s'imaginent se mettre à leur niveau , & se donner une sorte d'élévation & de noblesse , par une conduite semblable à la leur. N'est-ce pas là , M. F. ce qu'on voit tous les jours ? Mais , si telle est l'influence qu'a sur les peuples la conduite de ceux qui les gouvernent , serons-nous encore surpris que Dieu se montre irrité contre le chef d'Israël , qu'il le *rencontre* & qu'il cherche à le faire mourir ?

Moïse était donc l'objet de la colère de Dieu , parce qu'il était infidèle en un point de la loi , & que Dieu demande une obéissance générale. Mais , si une ame , foncièrement vertueuse , peut quelquefois s'oublier elle-même ; si elle peut perdre de vue quelqu'un de ses devoirs , elle ne reste pas long-temps dans cette situation , qui

lui cause toujours un malaise intérieur, une douleur sourde, qui la poursuit & la travaille; la vertu se réveille aisément dans une telle ame; si l'amour & la crainte de Dieu en sont le principe, ils reprennent bientôt leur influence & leur force; un instant de réflexion, un revers, une maladie, & Dieu rentre dans ses droits; l'homme est rendu à tous ses devoirs. *Moïse*, qui portait dans son cœur cet amour & cette crainte de Dieu, *Moyse* ne persévère pas dans sa désobéissance; l'état de faiblesse, où il est vraisemblablement qu'il se trouvait, ne lui permettant pas d'exécuter, par lui-même, l'ordre de Dieu, il exigea sans-doute, de *Séphora*, que son fils *Elizer* fût marqué du sceau de l'ancienne alliance.

Qu'on se représente les combats qui durent se livrer dans l'ame de *Séphora*! Déchirera-t-elle son propre cœur par les sanglots & les larmes d'*Eliézer*? Verra-t-elle, plus long-temps, son époux sous la main de Dieu? Mère tendre, risquera-t-elle la santé & la vie de son enfant? Epouse affectionnée, n'éloignera-t-elle pas la mort dont son époux est menacé? Ne craindra-t-elle point encore d'armer contre elle-même le bras du Tout-Puissant? M. F. ! *Moïse* est écouté. *Séphora* est elle-même le *Ministre de la circoncision*. La loi est obser-

vée ; & , dès-lors , Dieu , qui ne garde point sa colère à toujours , qui se plaît dans la miséricorde , Dieu se retira de Moïse , comme s'exprime notre texte , c'est-à-dire , qu'il fut appaisé envers lui , qu'il lui rendit sa première santé , & , sur-tout , sa gratuité , qui vaut mieux que la vie. — Qui pourrait peindre la situation de Moïse réconcilié avec Dieu ? Il n'osait penser à lui , il n'osait s'entretenir avec lui ; sa conscience l'en tenait éloigné , en lui criant : “ Tu es rebelle à sa „ loi „ ! Maintenant , il est en paix avec lui-même ; le remords ne l'empêche plus de porter sur Dieu ses regards ; il lui parle de nouveau , comme un ami parle à son ami ; il l'implore avec une douce confiance ; il se retire avec le délicieux sentiment de sa paix & de son amour. O ! que bienheureux est l'homme dont la transgression est pardonnée ! O ! que bienheureux est l'homme à qui Dieu n'impute point son iniquité !

Mais ce qui dut altérer la joie que devait causer à Moïse la marque de soumission qu'il venait de donner à son Dieu , ce fut la manière dont Séphora s'acquitta de son devoir. Hélas ! M. F. , que les vertus humaines sont imparfaites ! Toujours quelques faiblesses , quelques taches en ternissent l'éclat. L'impatience , l'aigreur , le murmure , se peignent dans la

conduite de *Séphora*. Elle jette aux pieds de *Moïse* les marques de la circoncision ; elle l'appelle un *époux de sang*, c'est-à-dire, dans le stile des Hébreux, un époux cruel. — Reproches injustes ! Qu'avait exigé *Moïse* ? L'exécution d'une loi pénible, sans-doute, mais d'une loi de Dieu. — Reproches bien amers, pour un cœur tel que celui de *Moïse*, dont il est dit, qu'il était *le plus doux des hommes*. — Reproches qui, lors même qu'ils auraient été fondés, sont toujours déplacés dans la bouche d'une épouse, dont une des qualités les plus essentielles est, sans contredit, la modération, la douceur ; qui doit toujours, comme s'exprime *Salomon*, *ouvrir sa bouche avec sagesse, avoir sur les lèvres la loi de gratuité*. Heureuse *Séphora*, si, à l'exemple d'une fermeté religieuse, tu avais joint celui d'une sage retenue ; si, par des discours *assaisonnés de grâces*, tu avais relevé le prix de ton obéissance ! Tu eusses goûté les douceurs d'une vertu pure & sans mélange ; le cœur de ton épouse se fût pleinement *assuré & réjoui en toi* ; les yeux de l'Eternel eussent reposé sur toi avec complaisance !..... Mais, il est temps, M. F., de porter nos regards sur nous-mêmes, & de tirer des instructions de ce que nous venons d'entendre.

1^o. Nous l'avons vu, M. F.; c'était par condescendance pour *Séphora* que *Moïse* n'avait pas exécuté l'ordre de Dieu, qui, à cause de cette désobéissance, l'affligea d'une dangereuse maladie. Importante leçon pour les personnes qui sont unies par les liens sacrés du mariage! Dans cet état, la complaisance & le support sont, sans contredit, des qualités absolument nécessaires, si l'on veut couler des jours tranquilles & heureux; mais ces qualités ne sont louables, que lorsque la piété & la vertu n'en peuvent recevoir aucune atteinte. Que dis-je! Quand il est question du *devoir*; quand l'Eternel a parlé; lorsque sa volonté est bien connue, & qu'on la voit manifestement enfreinte, la complaisance & le support ne sont plus des vertus; ce sont des crimes. Si on les regarde comme des marques d'affection, c'est d'une affection cruelle. Quoi! Cette personne à qui votre destinée est unie, cette personne, par sa dissipation, sa mondanité, son irréligion, la négligence des devoirs de son état, en un mot, par une conduite que vous savez être directement contraire à la loi de Dieu, cette personne est actuellement sous l'indignation de Dieu, de ce Dieu dont *les yeux sont trop purs pour voir le mal*, qui va peut-être la rencontrer &

chercher à la faire mourir ; qui, vous le savez, a arrêté un jour où il amènera toutes ses œuvres en jugement.... & vous ne frémissez pas, à cette idée ! Et vous ne l'exhortez pas, vous ne la conjurez pas de rentrer dans le chemin du devoir, de faire la paix avec Dieu, d'éviter ses châtimens, de sauver son ame ! Lâche condescendance ! Connivence criminelle ! Ah ! parlez, pressez, insistés, jusques-à-ce qu'enfin l'ordre soit rétabli, que la loi de Dieu soit observée, & que vous ayez la satisfaction de pouvoir vous dire à vous-même : “ Par mes
„ conseils, mes exhortations, mes prières, j'ai rappelé à son devoir cette personne à qui ma destinée est unie ; j'ai fait
„ renaître en elle le goût de la piété & de la vertu ; j'ai détourné de dessus elle
„ l'indignation de Dieu ; maintenant, nous sommes, l'un & l'autre, l'objet de sa
„ bienveillance & de son amour „ Sainte société du mariage ! Que tes liens sont doux & précieux, quand la piété & la vertu les forment & les resserrent !

2°. Mais ce n'est pas seulement sur eux-mêmes qu'un père & une mère doivent porter mutuellement leurs regards. S'ils ne sont pas appelés, comme l'étaient *Moïse & Séphora*, à des cérémonies pénibles à la nature, ils sont cependant obligés, à l'égard

l'égard de leurs enfans , à des devoirs qui peuvent attrister le cœur , lorsqu'il est question de les remplir. La douceur & l'indulgence sont des qualités qui naissent, d'elles-mêmes , de ce fonds de tendresse pour les enfans , que la nature met dans le cœur de ceux qui leur ont donné le jour. Suivez-en les douces inspirations , pères & mères , tant que les marques que vous en donnez , ne peuvent être funestes à vos enfans. Mais il est des cas où il faut vous faire violence à vous - mêmes. Appercevez-vous dans ces jeunes cœurs , non pas ces défauts passagers , qui tiennent à l'âge , & qui disparaîtront avec lui ; mais quelques germes des grands vices , quelques ébauches de passions durables , de colère , d'insolence , de fierté , d'indépendance , de méchanceté ? Si les exhortations amicales & réitérées ont été infructueuses , si toutes les ressources de la tendresse sont épuisées , il vous en coûtera , sans-doute , pour prendre le *Caillou tranchant* , & faire la *circuncision du cœur* ; mais , souvenez-vous , que , dans ces cas-là , l'indulgence est cruauté , & la rigueur , véritable tendresse ; hélas ! ce levain de corruption infectera bientôt toute la masse. — Souvenez-vous ; que le Père commun des hommes *frappe souvent de ses coups tout enfant qu'il avoue* ,

qu'il vous dit, dans le livre de la sagesse : *Châtie ton enfant tandis qu'il y a de l'espérance, & ne te soucie point de ses cris.* — Souvenez-vous, qu'une indulgence, hors de place, produit les *Phinée*, les *Hofni*, les *Amnon*, les *Absalon*, les *Adonija*, & que l'Eternel rencontre, dans ce monde même, les *Héli* & les *David*, coupables de cette cruelle indulgence. — Mais, quand vous êtes forcés d'user de rigueur, montrez-vous fermes, & jamais colères; montrez-vous sévères, & jamais cruels; comme il est dit de Dieu, à l'égard des Israélites, *tandis que vous frappez de coups votre enfant, ne retirez point de dessus lui votre gratuité*; qu'il voye que vous êtes ses amis, dans vos châtimens mêmes!

3^e. Autre attention bien importante, pères & mères! Evitez, avec le plus grand soin, toute méfintelligence dans vos corrections. Si le père s'arme d'une fermeté nécessaire, que la mère, pour l'ordinaire, plus faible n'arrête pas le bras paternel; qu'elle se garde bien de dire, *tu m'es un époux de sang*! N'ayez, s'il est possible, qu'un même plan d'éducation, qu'une même volonté, qu'un même courage, qu'une fermeté; & que tout cela n'ait qu'un seul but, celui d'inspirer à vos enfans une forte horreur du mal, de son apparence

même, de mettre au fond de l'ame, un ardent amour de la vertu ; d'en faire des hommes de bien, des hommes *intègres & craignant Dieu*. Heureux, si, par cet accord mutuel, par ce sage mélange de douceur & de sévérité, vous arrachez du cœur de vos enfans ces malheureuses *racines de corruption*, qui produisent tôt ou tard des fruits d'amertume ! Heureux, si vous leur substituez les semences de cette piété, de cette *crainte de Dieu*, qui est *le chef de la sagesse*, qui est *le tout de l'homme* ! Dans ce monde, ils feront les douceurs & la consolation de votre vie ; dans le ciel, ils feront *votre joie & votre couronne*. La grande journée des rétributions, en assurant leur félicité, redoublera la vôtre, aux siècles des siècles.

4°. Hommes de tout âge, de toute condition ! Ayons-la présente à notre esprit cette grande journée, où l'*Eternel rencontrera tout ouvrier d'iniquité* ; où les *incircis du cœur* tomberont entre ces mains, dont il est dit, que *c'est une chose terrible que d'y tomber* ! Elle approche, M. F., cette journée redoutable ; elle s'avance ; encore quelques années, peut-être quelques jours ! Nous y touchons, nous y touchons ! L'Eternel *cherche à nous faire mourir* !..... Ah ! grand Dieu ! Suspend, suspends ces coups que nous n'avons que

trop mérités, par notre négligence à observer tes lois, qui nous sont bien connues par notre raison & par tes divins oracles ! Donne-nous le temps de pouvoir t'offrir le sacrifice que tu nous ordonnes, de toutes ces passions déréglées, *qui font la guerre à notre ame !* Voici, voici, Seigneur ! Nous voulons nous purifier de toute souillure de corps & d'esprit ; nous ne voulons rien laisser en nous de ce qui est déplaisant à tes yeux ; nous voulons nous parer de toutes ces vertus que tu aimes à voir dans tes enfans ! Puisse chacun de nous, ainsi préparé à ta rencontre, puisse chacun de nous te dire, avec confiance, à son dernier soupir : O mon Père ! *J'ai achevé l'œuvre que tu m'avais donnée à faire ! Je remets mon ame entre tes mains.* Ainsi soit-il !

S E R M O N

Sur ces paroles de

L'ÉPITRE DE ST. JAQUES,
CHAP. XI. v. 10.

*Si quelqu'un a observé toute la loi , & qu'il
la viole en un seul point , il est coupa-
ble , comme s'il les avait tous violés.*

M E S F R È R E S !

IL est peu d'hommes assez *vendus à l'ini-*
quité , pour fouler hardiment aux pieds
toute la loi de Dieu , & ne mettre aucun
frein à leurs désordres. Il est un autre
parti que les hommes ont accoutumé de
prendre. Fidèles, dans de certains points
à la loi de Dieu , il est quelque penchant
du cœur , quelque passion favorite qu'ils
refusent de lui soumettre ; & , s'imaginant ,
que ce qu'ils appellent *leurs vertus* ,

excuseront auprès de Dieu ce penchant ; cette passion qu'ils se réservent ; ils vivent sur leur état dans une tranquillité profonde. Calme dangereux ! sécurité funeste ! C'est pour les en tirer que nous venons leur dire avec Saint-Jaques : *Si quelqu'un a observé toute la loi, & qu'il la viole en un seul point, il est coupable comme s'il les avait tous violés.* Donnons le vrai sens de cet arrêt effrayant de la parole de Dieu ; exposons les raisons qui en démontrent la justice. Ecoutez-nous, M. F., avec tout le recueillement, toute l'attention que mérite cet important sujet ; & Dieu veuille que chacun de nous, frappé de ce qu'il aura entendu, se dise intérieurement : « Je vais être tel que Dieu » me demande ; je vais me *dépouiller de* » *toute souillure de corps & d'esprit, im-* » *moler toute passion qui fait la guerre* » *à mon ame* ». Ainsi soit-il !

Si quelqu'un a observé toute la loi, & qu'il la viole en un seul point. Vous l'avez sans-doute déjà compris, Mes Frères ; il ne s'agit point ici de ces fautes involontaires, de ces péchés de faiblesse, suites nécessaires de l'état d'imperfection où nous sommes dans ce monde. Hélas ! de telles taches se trouvent dans la vie la plus sainte ; où est-ce que l'œil de

Dieu n'en apperçoit pas ? Non, M. F., l'Apôtre n'a ici en vue que ces fautes capitales, ces péchés d'habitude, auxquels le cœur prend part, qu'on nourrit, qu'on entretient au-dedans de soi, quoiqu'on sache qu'ils sont évidemment contraires à la loi de Dieu. *Si quelqu'un viole la loi, dans un de ces points essentiels, il est coupable, comme s'il les avait tous violés ; c'est-à-dire, il sera puni pour la violation de ce point, non pas aussi sévèrement, (remarquez bien cette distinction) mais aussi sûrement que s'il avait violé la loi entière ; ou, pour le dire en peu de mots, une passion favorite, par laquelle on se laisse maîtriser, dont on ne se fera pas relevé par la repentance & l'amendement, une telle passion ne pourra demeurer impunie, quel que soit d'ailleurs le nombre des vertus, au moyen desquelles on prétendra l'excuser. Et quelle en sera la peine ? Ce n'est point à nous à le décider. Le jugement de Dieu se réglera d'après la nature de cette passion, les actes qu'elle aura produits, les scandales qu'elle aura occasionnés, les différentes circonstances qui l'auront accompagnée. Ce que nous pouvons dire à cet égard, c'est que cette passion suffira pour exclure du royaume des cieux ; & nous le disons*

d'après Saint Paul : *Ne vous abusez pas ; ni les impurs , ni les idolâtres , ni les adultères , ni les larrons , ni les avarés , ni les ivrognes , ni les médisans , ni les ravisseurs , n'hériteront point le royaume de Dieu.* Déclaration claire & formelle ! ... Quoi donc ! Une seule passion nous exclurait de la félicité céleste ? *Que cette parole est dure ; qui peut l'entendre !* Oui, cette déclaration est effrayante ; mais écoutez , M. F. , de quelles raisons elle est appuyée ; nous en appelons à vous-mêmes.

1°. Vous pensez que vos vertus pourront excuser , devant Dieu , votre passion favorite ? J'observe , d'abord , que ce vain étalage de vos vertus suffirait seul pour leur ôter tout mérite , en supposant qu'elles en aient par elles-mêmes. Que sont devant Dieu des vertus qui n'ont pas l'humilité pour compagne ? Mais , laissant à part cette considération , voyons ce que sont ces vertus par elles-mêmes. Qu'est-ce qui donne de la consistance , de la solidité , du prix à nos vertus ? N'est-ce pas quand elles ont leur source dans l'amour & la crainte de Dieu ? Or, je le demande, M. F. ; peut-on dire d'un homme qui nourrit & entretient une passion favorite , qu'il ait dans le cœur l'amour & la crainte de Dieu ? Si cet amour & cette crainte de Dieu étaient

le grand principe de ses vertus , & , comme parle l'Ecriture , *le chef de sa sagesse* , comment ferait-il possible qu'il n'obéît pas en entier à la loi de Dieu ? Ce Dieu qui a dit , *tu ne tueras point* , n'est-il pas le même qu'a dit , *tu ne commettras point d'adultère* ? Et-il plus digne d'amour , de respect & de crainte , quand il défend un crime , que lorsqu'il en défend un autre ? Puisque vous nourrissez une passion favorite , proscrite par la loi de Dieu , n'est-il pas évident qu'il est des cas où vous ne tenez aucun compte de cette loi de Dieu ? Et s'il en est d'autres , où vous lui êtes fidèles , n'est-il pas évident que ce n'est que parce que le penchant ne vous porte pas à l'infidélité ? Que dis-je ! Si l'amour de Dieu était vraiment dans votre cœur , ne ferait - ce pas sur - tout dans les occasions qui demandent des efforts de votre part , que vous lui seriez fidèles ? Ne ferait-ce pas alors , qu'à l'ouïe de cet ordre : *Prends maintenant cet enfant chéri , & me l'immole* , vous répondriez , à l'instant même , *me voici prêt , ô Dieu ! à faire ta volonté !* Ah ! plus la victime vous serait chère , plus vous vous plairiez à l'immoler ! Ne vantez donc pas vos vertus , ne vous reposez donc pas sur elles , vous qui nourrissez une passion criminelle ! Tant qu'elle y subsiste , un sincère amour de

Dieu n'est pas dans votre ame, puisque vous lui refusez le sacrifice qui ferait le plus agréable à ses yeux ! Et dès-lors, ne suis-je pas fondé à vous appliquer cette parole de l'Apôtre. *Si quelqu'un a observé toute la loi, & qu'il la viole en un seul point, il est coupable comme s'il les avait tous violés ?*

2^o. En approfondissant la conduite de ceux que nous avons ici en vue, on y découvre quelque chose d'odieux & de repoussant. Sur quoi fondent-ils l'espérance, qu'en considération de leurs vertus, leur passion favorite demeurera impunie ? C'est, sans-doute, sur la bonté de Dieu, sur sa miséricorde. « Dieu, disent-ils, Dieu, » qui est infiniment bon, ne nous tiendrait-il aucun compte de nos vertus » ? Non, il ne vous en tiendra aucun compte, puisque sa bonté, sa bonté même, devient pour vous un prétexte de l'offenser. Quelle noirceur ! quelle perversité ! Comment peut-on se jouer ainsi de Dieu ! S'il ne s'appelait dans l'Ecriture, que le *Dieu fort, le terrible, l'inexorable*, vous craindriez, sans-doute, de violer un seul point de la loi d'un tel Législateur. S'il vous était peint comme un juge sévère, impitoyable, qui ne relâche jamais de ses droits, vous feriez tous vos efforts & pour lui

payer jusqu'au dernier denier. L'idée d'un Dieu, qui ne se montrerait que comme un feu consumant, vous inspirerait une crainte, une frayeur qui vous porterait à une obéissance générale. Mais..... le dirai-je ! Parce qu'il est dit que *la bonté de Dieu atteint jusqu'aux nues* ; parce que vous l'avez entendu lui-même s'appeler le *Dieu pitoyable, miséricordieux, abondant en gratuité*, vous en prenez occasion de mal faire ; votre cœur n'est mauvais que parce que *Dieu est bon* ; vous tendriez à la perfection, si Dieu n'étoit pas le *Dieu de charité, le Dieu des miséricordes* !... Homme ingrat ! Quelle idée te fais-tu donc de ton Dieu ? Ses vertus deviendraient-elles des titres en faveur de tes crimes ? Non, non ! Plus sa bonté est grande, plus l'injure est atroce, plus le châtiment devient inévitable ! *Si quelqu'un a observé toute la loi, & qu'il la viole en un seul point, il est coupable, comme s'il les avait tous violés.*

3°. Et quelles absurdes conséquences ne faut-il pas admettre, si l'on prétend qu'une seule passion peut être impunie ? C'est ma troisième observation. Une passion, une seule passion peut être une source de crimes, qui deviendraient tous excusables, dans le système que nous com-

battons. Vous le savez , M. F. ; la passion favorite a un tel empire sur l'homme , que souvent *elle le mène où il voudrait ne point aller* ; c'est un tyran , qui ne fait que trop sentir son autorité , quoiqu'elle soit usurpée ; que de nombreuses iniquités ne fait-il pas souvent commettre ! Prenons l'*avarice* pour exemple. L'avare jettera sur les richesses & les avantages dont d'autres jouissent des regards de convoitise ; voilà l'*envie*. L'avare verra , sans émotion , *Lazare couché à sa porte* , ou , s'il est ému , il repoussera la compassion ; voilà la *dureté*. L'avare cherchera à surprendre la bonne foi de ceux avec qui il aura quelques affaires d'intérêt ; voilà la *fraude*. L'avare , sous de vains prétextes , manquera à ses promesses , à ses engagements les plus formels ; voilà l'*infidélité*. L'avare niera un dépôt qui lui aura été confié , s'il est assuré qu'on ne peut en fournir des preuves ; voilà le *mensonge*. Je pourrais , M. F. , en entrant dans de plus longs détails , vous montrer que *Saint-Paul* a eu raison de dire , que l'*avarice est la racine de tous les maux*. Et ce que je dis de cette passion , ne pourrais-je pas le dire de toutes les autres ? Quels crimes , quels forfaits , quelles horreurs , ne peuvent pas naître de l'ambition , de la colère , de la ven-

geance , de l'impureté ! A combien de scènes tragiques une seule de ces passions n'a-t-elle pas donné lieu ? Que fait donc celui qui prétend qu'une seule passion peut demeurer impunie ? Il prétend que l'homme peut se livrer, sans crainte , à un grand nombre de crimes qui, partant tous de cette seule passion , ne pourraient être punis , puisque Dieu excuserait la source d'où ils seraient découlés. Admettez vous , M. F. , un principe qui conduit à une telle conséquence ? Ou plutôt, ne direz - vous pas avec l'Apôtre : *Si quelqu'un a observé toute la loi , & qu'il la viole en un seul point , il est coupable , comme s'il les avait tous violés.*

4°. Mais écoutons l'homme se jugeant lui-même. Ce sera notre quatrième réflexion. Souffrez que je rappelle , ici , M. F. , à votre esprit , un trait de l'histoire ancienne , qui peut s'appliquer au sujet que nous traitons. *Alexandre* , si peu digne du nom de *grand* qu'on lui a donné , *Alexandre* avait fait mourir *Callisthène* , dont tout le crime avait été trop de sincérité , trop de candeur. « Qu'on me raconte » disait un célèbre philosophe de l'antiquité « qu'on », me raconte qu'*Alexandre* a passé au fil », de l'épée les troupes innombrables du », roi de Perse ; je répondrai qu'il a tué

„ *Callisthène*. Qu'on me dise qu'il a vaincu
„ *Darius*, & détruit son vaste empire ;
„ je répondrai qu'il a tué *Callisthène* „
Ce philosophe ne voyait, dans *Alexandre*,
ni le vainqueur de *Darius*, ni le fonda-
teur de l'empire des Grecs, ni le conqué-
rant de l'Univers ; il ne voyait que l'as-
sassin de *Callisthène*. Le jugement de ce
philosophe n'est-il pas souvent le nôtre,
M. F. ? Vous avez un ami à qui votre
ame est tendrement unie ; il vous a été
fidèle jusques-à-présent ; toutes les lois de
l'amitié ont été respectées ; s'il vient à les
violer en un point essentiel ; s'il persévère
dans cette seule mauvaise disposition à
votre égard, malgré tout ce que vous
pourrez lui dire, ne vous croirez-vous pas
en droit de vous plaindre de lui ? Ne direz-
vous pas que vous rompez avec cet ami
constamment infidèle en un point essen-
tiel ? Et cette rupture ne vous paraîtra-t-
elle pas fondée sur la justice même ? Pre-
nez-y garde ; vous prononcez contre
vous-même. Tant que vous avez été fidèle
à sa loi, vous avez été l'ami de Dieu ;
maintenant que vous entretenez une pas-
sion qui l'offense ; que vous vous obsti-
nez à la nourrir dans votre ame, sera-t-il
injuste, s'il retire de vous son amour &
sa bienveillance ? — Ce serviteur vous a

été fidèle jusques-à-présent ; s'il vient à enfreindre un de vos ordres essentiels ; s'il continue à l'enfreindre , malgré toutes vos menaces , ne direz-vous pas , *qu'on mette dehors ce serviteur infidèle ?* Prenez-y garde ; vous prononcez contre vous-même. Vous êtes ce serviteur qui a reçu des ordres de son maître ; qui les viole en un point essentiel , & persévère dans cette violation ; votre Souverain Maître sera-t-il injuste , quand il prononcera cet arrêt , *qu'on mette dehors ce serviteur infidèle ? ...* C'est ainsi , ô mon Dieu ! C'est ainsi que l'homme est confondu par l'homme même ; c'est ainsi qu'il dicte lui-même les arrêts de tes justices éternelles ; qu'il justifie lui-même l'apparente sévérité de cette sentence : *Si quelqu'un a observé toute la loi , & qu'il la viole en un seul point , il est coupable , comme s'il les avait tous violés.*

50. Mais , direz-vous peut-être , « *nos*
,, *voies ne sont pas les voies de Dieu ; ses*
,, *jugemens ne se régleront pas sur les*
,, *nôtres* ,, Eh bien donc ! M. F. , à la
loi & au témoignage ! Consultons ces di-
vins oracles. Observons d'abord , que si
la révélation favorisait le système que
nous combattons , cela fournirait contre
elle une objection triomphante. Quoi !
une Religion , qu'on dit émanée de Dieu ,

du *Saint des Saints* , autoriserait une passion criminelle ? Le Législateur suprême laisserait sa loi à la volonté , au caprice de ses sujets ? L'Eglise de *Christ* , qui est nommée l'*assemblée des Saints* , pourrait être l'assemblée de toutes les espèces de pécheurs ? L'envoyé de Dieu pourrait être le chef d'une société d'avares , d'ambitieux , de médifans , de vindicatifs , de voluptueux ? Le ciel pourrait devenir le séjour de toutes les passions déréglées ? ... Ah ! M. F. , quels coups l'incrédule ne porterait-il point par-là à la Religion de *Jésus-Christ* ! Mais , non , chrétiens ; elle est à l'abri de tels reproches. Ecoutez ce qu'elle nous dit : *Comme celui qui vous a appelés est saint , soyez saints dans toute votre conduite. Soyez parfaits comme votre père qui est dans les cieux est parfait.* Trouvez-vous là de quoi autoriser une passion criminelle ?

Je fais , M. F. , que cette même révélation nous dit aussi , que *la charité couvre une multitude de péchés* ; qu'elle nous apprend qu'un Prophète disait au Roi *Nébucadnetzar* , *rachète tes péchés par aumônes*. Mais qu'est-ce que cela signifie ? Que *la charité* sert à faire obtenir de Dieu le pardon des péchés dont on se repent du fond du cœur ; qu'elle fait
monter

monter nos prières vers le trône de la grâce ; qu'elle les présente en quelque manière au Dieu des miséricordes ; qu'elle supplée aux efforts du pécheur qui revient à Dieu , qui déteste ses crimes , & qui les abandonne. Y a-t-il rien là qui ne s'accorde avec tout le système de l'Evangile ? Y a-t-il rien là qui nous autorise à croire qu'une passion criminelle , dans laquelle on persévère , demeurera impunie ? Y a-t-il rien là qui ne nous fasse plutôt dire avec *Saint-Jaques* : *Si quelqu'un a observé toute la loi , & qu'il la viole en un seul point , il est coupable comme s'il les avait tous violés ?*

Ne viens-je point de prononcer la condamnation d'un grand nombre d'entre vous , M. F. ? Il est sans-doute parmi nous de ces justes qui *mettent tout leur plaisir en la loi de Dieu* ; qui frémiraient de se voir entachés d'une passion criminelle ; qui cherchent à déraciner jusqu'au germe fatal de corruption , qui se trouve dans les âmes les plus sanctifiées. Oui , sans-doute , il est de tels justes parmi nous. Mais , hélas ! M. F. , sont-ils en grand nombre ? Interrogez vos consciences ! Je vois cet homme , scrupuleux observateur de la justice , rigide amateur de la vérité , se plaissant à l'aumône & à la communica-

tion, intègre dans son commerce, fidèle à ses promesses. Le monde le comble d'éloges ; peut-être s'applaudit-il lui-même, & tel que le Pharisien, dit-il, en s'admirant : *Je te rends grâces, Seigneur, de ce que je ne suis pas comme le reste des hommes !* Mais, suivant l'exhortation d'un Prophète, *j'entre plus avant ; je perce cette muraille, & je découvre les iniquités qu'elle cache.* C'est un voluptueux, qui n'attend que les ténèbres pour se livrer aux excès les plus honteux. Il ne respecte que les regards de l'homme ; s'imaginant, peut-être, que l'œil qui ne s'endort jamais, ne peut le suivre dans l'obscurité dont il s'enveloppe, ou, qu'en considération de ses vertus, sa passion criminelle demeurera impunie. Ah ! qu'on vante sa justice, qu'on exalte sa charité, qu'on le place dans le ciel ; s'il persévère dans cette passion condamnée dans la parole de Dieu, *comment le bénirais-je, l'Éternel ne l'a point béni ! Si quelqu'un a observé toute la loi, & qu'il la viole en un seul point, il est coupable comme s'il les avait tous violés.*

Et combien d'autres parmi nous, M. F., combien d'autres qui s'imaginent être vivans, & qui sont morts ! Combien qui se flattent de l'espérance du salut, parce

qu'ils pourront dire. “ *Seigneur, Seigneur!*
„ N'avons-nous pas eu en horreur le
„ mensonge? La calomnie a-t-elle jamais
„ fouillé nos lèvres? N'avons-nous pas
„ prié & jeûné fréquemment? N'avons-
„ nous pas „ Il fallait faire ces choses,
répondra le Juge Suprême, & n'en pas
négliger d'autres. Je ne vous connais pas,
vous qui n'avez pas fait la volonté de mon
Père céleste; cette volonté, qui demandait
une obéissance générale. . . . Je ne vous
connais pas! Cet arrêt ne porte-t-il pas
l'effroi dans vos âmes? Ah! puisse cet
effroi ne pas vous troubler en vain! Puisse-
t-il répandre au-dedans de vous une
tristesse qui produise une repentance à
salut! Puissiez-vous, sans délai, sacrifier
cette passion criminelle qu'il vous reste
à vaincre! Puissiez-vous arracher cette
racine d'amertume, & achever ainsi l'œu-
vre de votre sanctification!

Mais, M. F., n'en est-il point parmi
vous qui disent au fond du cœur. “ Il
„ m'en coûterait trop pour faire ce sacri-
„ fice „ ! — Il vous en coûterait trop?
Et ne vous en coûte-t-il rien pour nourrir
cette passion criminelle? La voix de la
conscience ne se fait-elle pas entendre?
Ne vous en coûte-t-il rien pour étouffer
ses remords? — Il vous en coûterait trop?

Et peut-il trop vous en coûter, quand il s'agit de votre ame, de l'éternité ? De votre ame ; pour enlever cette dernière tache qui la souille & la déshonore ? De l'éternité ; pour décider l'importante question de cette terrible éternité ; pour la voir s'avancer d'un œil tranquille & s'y enfoncer avec confiance. O homme ! comment est-il possible que tu dises : “ Il „ m'en coûterait trop „ quand il s'agit de tes intérêts éternels ? Quand il s'agit d'immoler une passion pour achever de régler ce compte redoutable que tu dois produire un jour ? Transporte-toi devant ce tribunal auguste où se fera la revue de tes œuvres ! Tu es interrogé sur cette passion criminelle, & tu ne peux que répondre : “ Seigneur ! il m'en eût trop „ coûté pour faire ce sacrifice „ ! Quelle ne serait pas ta honte, ta confusion, tes remords ! Ah ! sacrifie le monde entier ; déchire ton cœur ; porte le fer & le feu dans tes entrailles, plutôt que de n'avoir à faire à ton Juge dans ce jour de terreur & d'effroi, qu'une réponse aussi lâche, aussi ingrate, aussi criminelle !

Mais, parlé-je au plus grand nombre de ceux qui m'écoutent ? Hélas ! combien parmi nous qui ne violent pas seulement la loi dans un point essentiel, mais qui

l'enfreignent dans plusieurs de ses parties ! Combien dont l'ame est en proie à tant de passions , qu'on ne peut distinguer quelle est leur passion dominante ! Vindicatifs , s'ils reçoivent quelque injure ; médifans , s'ils découvrent quelque tache sur la conduite du prochain ; fourbes , dissimulés , menteurs , si quelque vil intérêt le demande ; intempérans , débauchés , si les occasions de l'être se présentent O vous , à qui la conscience dit , *tu es cet homme là !* Que votre état est déplorable ! Si une seule passion ne peut rester impunie , que fera-ce de vous , misérables jouets de plusieurs passions criminelles ; de vous , qui ne présentez à Dieu qu'une ame défigurée , avilie , indigne de ses regards ? Ah ! nous vous en conjurons par les intérêts éternels de cette ame ; hâtez-vous de la purifier de toutes ses fouillures ; hâtez-vous de pouvoir la montrer à votre Dieu telle qu'il la demande , pure & sans taches ; hâtez-vous de lui mériter sa faveur & sa bienveillance Aide-les , grand Dieu ! aide-les à travailler à cette œuvre importante ! *Prends-les par la main droite , conduis-les par ton conseil* , jusques-à-ce qu'ils arrivent à cet état si desirable , où l'on peut se dire : “ Je suis du nombre de ceux

230 *Sur la violation d'un, &c.*

„ en qui Dieu met son bon plaisir ; qu'il
„ couvre de sa gratuité ; qu'il compte
„ parmi ses élus ; qu'il introduira un
„ jour dans les tabernacles éternels , pour
„ y partager la félicité dont il jouit,
„ aux siècles des siècles „ ! Amen !

S E R M O N

Sur ces paroles du

LIVRE DE L'EXODE, CH. XXIII. v. 2.

*Ne suivez pas la multitude pour faire
le mal.*

M E S F R È R E S ,

U N E des tentations les plus dangereuses pour la vertu , est , sans contredit , celle qui naît du grand nombre des mauvais exemples. Lorsqu'on est , pour ainsi dire , environné du vice , combien n'est-il pas à craindre qu'il ne perde insensiblement de sa laideur & de sa difformité naturelle ! Combien n'est-il pas à craindre que ceux en qui on le voit , ne lui donnent un crédit , un ascendant qui en impose & qui entraîne ! Combien n'est-il pas à craindre , que les passions , souvent assoupies , jamais mortes , ne se réveillent en sa faveur , &

n'affurent son triomphe ! Quel est celui d'entre vous , M. F. , qui ignore ce que l'expérience enseigne tous les jours à cet égard ? De quelle importance n'est-il donc pas de vous prémunir contre une tentation si redoutable ! De quelle importance n'est-il pas de vous dire , avec le Législateur des Hébreux. *Ne suivez pas la multitude pour faire le mal.* Mais , que peut notre faible voix contre cette puissante séduction des mauvais exemples , cette fourde & persévérante conspiration contre la vertu ? J'élève mes regards vers Toi , *Auteur de toute grâce excellente & de tout don parfait* ! Parle , Toi-même , au fond des cœurs ! Aide-moi , ô mon Dieu ! aide-moi à enchaîner à la vertu des âmes qui sont faites pour elle , qui ne peuvent être heureuses que par elles ! Ainsi-soit-il !

Ne suivez pas la multitude pour faire le mal. Vous le voyez , M. F. ; ce n'est qu'à l'égard du *mal* , c'est-à-dire , de ce qui est contraire à ce que nous devons à Dieu , aux hommes & à nous-mêmes , qu'il ne faut pas se laisser entraîner par l'exemple. Lorsqu'il s'agit des choses indifférentes , d'innocens usages , d'amusemens honnêtes , de plaisirs naturels & permis , d'occasions , en un mot , où la vertu ne souffre aucune atteinte ; se montrer dans ces

cas-là , d'un caractère facile , d'une humeur pliante , d'une complaisance qui *se fait tout à tous* , c'est la marque d'un entendement sain , d'une éducation cultivée , d'une sagesse , je dirai même , d'une piété vraie & bien réfléchie ; c'est le moyen de ne pas donner à la vertu un air farouche , qui peut éloigner d'elle ; c'est le moyen de lui conserver ses traits naturels , de lui faire des disciples , de donner du succès à ses conseils & à ses remontrances. Le *mal* ; voilà donc la borne où il faut s'arrêter , quelque soit le nombre de ceux qui la passent. Entrons , ici , M. F. , dans quelques détails , affligeans , sans-doute , mais nécessaires , dans un sujet de ce genre.

Parmi ces hommes avec qui vous vivez en société , en est-il un grand nombre qui manquent à ce qu'ils doivent à Dieu , en lui refusant le tribut de leurs hommages ; en négligeant son culte & ses autels , ou , en n'y assistant qu'avec froideur , avec distraction , peut-être , avec indécence ? En est-il un grand nombre , qui , du jour que Dieu s'est expressément réservé , font souvent un jour de profanation & de scandale ? *Ne suivez point la multitude pour faire ce mal.* Montrez-vous toujours , publiquement , fidèles adorateurs du Dieu

des cieux & de la terre ; *entrez avec joie dans ses parois* ; donnez-y effor aux sentimens religieux de votre ame. Que tout en vous , annonce pour l'Etre que vous adorez , le respect le plus grand , la vénération la plus profonde.

Parmi ces hommes avec qui vous vivez en société , en est-il un grand nombre qui ont la cruelle habitude d'épier & de répandre sans nécessité , tout ce qui est au désavantage du prochain ; qui se plaisent , méchamment , à en faire un objet de dérision & de sarcasmes , à flétrir sa réputation , tantôt à découvert , avec emportement & grossièreté ; tantôt avec ces préliminaires artificieux , ces réticences affectées , ces raffinemens subtils , qui portent à l'honneur des coups plus sûrs , & lui font des plaies plus profondes ? *Ne suivez pas la multitude pour faire ce mal.* Mettez un frein à votre langue , & , comme s'exprime l'Ecriture , *une muselière sur vos lèvres* , afin de ne nuire à qui que ce soit , par l'indiscrétion , l'imprudence & la malice de vos paroles. Que la sensibilité sur votre propre réputation vous tienne toujours sur celle des autres , dans la plus grande réserve.

Parmi ces hommes avec qui vous vivez en société , en est-il un grand nombre ,

en qui des opinions politiques (1) dépravent le caractère moral ; à qui elles donnent je ne fais quoi de sombre & de ténébreux ; qu'elles infectent d'une haine amère & tenace , source empoisonnée de procédés déshonnêtes , de jugemens téméraires , d'imputations odieuses ? *Ne suivez pas la multitude pour faire ce mal.* Allez toujours où vous voyez la vérité , la justice , le bien de la Patrie. Que votre conscience soit votre seul juge ; & que cette conscience n'ait point à redouter l'œil de Dieu. Mais , que vos opinions politiques n'altèrent point en vous les affections sociales ; qu'elles n'empêchent pas que vous ne soyez prévenant dans votre accueil , réservé dans vos jugemens , circonspect dans vos discours , honnête dans vos procédés ; qu'elles n'empêchent pas que votre conduite ne soit toujours celle d'un homme dont le cœur repousse la haine , & qui ne se permet jamais rien de contraire à la première des vertus , à la vertu caractéristique du chrétien , l'affection fraternelle , la charité.

Parmi ces hommes avec qui vous vivez en société , en est-il un grand nombre ,

(1) Ce Sermon fut prononcé pendant les troubles de Genève.

qui vous donnent l'exemple , ou de la cupidité , de l'idolâtrie des richesses ; ou de l'égoïsme le plus concentré ; ou d'une prédilection , exclusive pour quelques individus ; ou d'une indifférence , d'un déffé- chement de cœur pour le bien public ; ou d'une vie molle , oisive , sensuelle , dissipée ? *Ne suivez pas la multitude pour faire ce mal.* Gardez-vous de cette ardente soif des richesses , de cette hideuse avarice , qui est *la racine de toutes sortes de maux.* Conciliez toujours ce que vous devez à vous-mêmes avec ce que vous devez aux autres. S'il est dans vos affections des objets de préférence , que nul homme cependant ne perde ses droits sur votre cœur. N'oubliez jamais vos dettes envers la patrie , & ne croyez pas les avoir acquittées , tant que vous voyez encore un bien à lui faire. Servez-la sur-tout , cette patrie , par une vocation honnête , aussi bien remplie qu'il dépend de vous ; par des mœurs pures , simples , frugales , qui ont tant d'influence sur le sort des Etats , & , en particulier , sur celui de toute Constitution Républicaine.

En un mot , M. F. ! Résistance invincible à tout ce qui est *mal* ; attachement inviolable à tout ce qui est *bien* ; voilà votre *dévoir* ! Que rien ne vous en dé-

tourne ; ni le nombre de ceux qui s'en écartent , ni leurs maximes favorites , si souvent répétées. « Il faut se plier aux » mœurs du siècle ; il faut céder au torrent ; il faut suivre le train du monde ». Il faut ? Il faut être vertueux ! Fût-on seul de ce parti , il faut s'y tenir avec courage. Ecoutez , maintenant , M. F. , ce qui doit , ou vous affermir dans cette belle résolution , ou vous décider incessamment à la prendre.

1^o. Il est bien étrange , M. F. , qu'il faille dire à l'homme , que le nombre de ceux qui font le *mal* , n'autorise jamais à le faire. Quoi donc ! Ce nombre , quel qu'il soit , change-t-il la nature des choses ? Le *mal* cesse-t-il d'être *mal* ? Les noms radoucis qu'on lui donne , les couleurs dont on le pare , les prétextes dont on le couvre , la fausse morale dont on l'étaye , tout cela empêche-t-il qu'il ne soit *mal* , à l'examen de la tranquille raison , au jugement d'une conscience droite ? Empêche-t-il qu'il ne soit *mal* à tes yeux , Dieu de sainteté ? M. F. ! Je ne pense pas qu'il y en ait un seul parmi vous qui ôsat le prétendre. Que doit-il donc arriver à un homme qui s'écarte de son devoir , entraîné par les mauvais exemples ? Il est aisé de le comprendre. Dans un tel homme ,

les lumières de la raison pouvant s'obscurcir, mais ne pouvant jamais s'éteindre; la conscience pouvant s'endormir, mais son sommeil ne pouvant jamais être un sommeil de mort; la loi de Dieu pouvant paraître moins imposante, mais ne pouvant jamais perdre toute son autorité; ne le voyez-vous pas cet homme, poursuivi par le sentiment d'une conduite en opposition avec ce qu'il fait être son *devoir*? Sentiment, qui lui donne un mécontentement, un mal-aise intérieur, dont le tourbillon des plaisirs, la compagnie de ceux avec qui il fait le *mal*, peuvent le distraire, en le garantissant de lui-même; mais, sentiment, auquel il n'échappe pas, toutes les fois qu'il se retrouve, qu'il s'interroge & qu'il se juge. Et que d'heures, que d'heures dans la vie, où l'on est forcé de retomber sur soi-même & de se voir tel qu'on est! O homme! Veux-tu l'écarter ce sentiment pénible? Agis toujours, non pas d'après ce que font les autres, mais d'après ce que tu dois faire. Dès-lors, point de moment dans ta vie, où tu n'oses te citer à ton propre tribunal, mettre ton ame devant toi, & voir en face ta conscience. Point de moment, où tu ne te plaises avec toi-même, où tu ne sentes que tu portes au fond de ton

être la source de la tranquillité & du véritable bonheur.

2°. Mais, si, d'un côté, une telle situation est bien desirable, de l'autre, n'expose-t-elle pas aux discours de cette *multitude* qu'on ne suivra pas *pour faire le mal*; & ces discours ne sont-ils pas à redouter? Je fais, M. F., l'impression que peut faire une telle crainte; mais, raisonnons, je vous prie.

Ces discours, qui peuvent vous paraître redoutables, s'ils sont vrais, que porteront-ils? « Que vous ne faites jamais ce » que font les autres, dès qu'il faut man- » quer à votre devoir; que le nombre » ne vous en impose jamais; qu'à cet » égard, vous êtes d'une fermeté inébran- » lable ». Ah! si c'est là ce qu'on dira de vous, qu'y a-t-il dans de tels discours, qui doive vous les faire craindre? Ou plutôt, si vous connaissez tout le prix de la vertu, ne devez-vous pas ambitionner, qu'on soit fondé à parler ainsi de vous jusqu'à votre dernier souffle de vie?

Mais on ne s'en tiendra pas là; vous ferez en butte à des railleries, à des censures. Je le suppose, & je vous demande: Des railleries & des censures de gens qui font *le mal*, sont-elles donc si fort à re-

douter ? La source infecte (un cœur corrompu) la source infecte d'où elles sortiront , ne suffira-t-elle pas pour vous apprendre , que c'est par le dédain & le mépris qu'elles doivent être repoussées ?

Et d'ailleurs , que peuvent-elles ces railleries & ces censures ? Changent - elles l'ame de celui sur qui elles tombent ? Lui enlèvent-elles une seule de ses vertus ? Lui en ôtent-elles le sentiment intime & délicieux ? Ces biens-là ne sont-ils pas à l'abri de toute atteinte ?

Mais , que dis-je , M. F. ! Quelle est donc la vertu exposée à des railleries , à des censures ? Ne nous y trompons pas. C'est une vertu *équivoque* , qui , aujourd'hui , fait bien penser d'elle , & demain , donne lieu à des jugemens défavorables. C'est une vertu *superstitieuse* , *fanatique* , qui refuse à la nature ce que la raison & la religion lui accordent. C'est une vertu *chagrine & frondeuse* , qui se peint tout en noir , & se répand sans-cesse en déclamations & en plaintes. C'est une vertu *fastueuse* , qui s'étale elle-même aux yeux des hommes , & qui paraît mendier leurs regards & leurs éloges. C'est une vertu *âpre & roide* , qui méconnaît , ou qui écarte les ménagemens les plus sages , les bien-séances les plus raisonnables. C'est une
vertu

vertu..... Disons mieux ; ce n'est pas la vertu ; ce sont ses variations , ses inégalités , ses alliages ; ce sont les taches qui la ternissent & la déparent. Mais qu'un homme , exposé à la contagion du vice , n'en reçoive aucune atteinte ; qu'autant qu'il est possible à la faiblesse humaine , sa vertu ne se démente point ; & , qu'à la fermeté elle joigne la douceur , la sérénité , la modestie ; je vous le demande , à vous , oui , à vous-mêmes qui faites *le mal* ; est-ce des railleries , est-ce des censures qu'un tel homme a lieu de craindre de votre part ? S'il vous en échappe , n'est-ce pas dans l'étourdissement & le délire ? Ne sont-elles pas souvent , à l'instant même , désavouées par le cœur ? Dans le fond de ce cœur , tout gâté qu'il est , n'y a-t-il pas un reste de droiture , qui vous fait payer à cet homme un tribut d'estime & de considération ? Dans vos heures de solitude & de tranquillité , ne vous arrive-t-il jamais de vous dire , en pensant à cet homme : “ Voilà ce que je „ devrais être „ ? Dans vos inquiétudes , dans vos peines , n'est-ce pas auprès d'un tel homme , plutôt qu'auprès de vos compagnons de *mal* , que vous cherchez un dépositaire fidèle , un ami sincère , un vrai consolateur ? Triomphe de la vertu !

Tout autant d'hommages que lui rendent ceux-là mêmes qui la renient par leurs œuvres ! Tout autant de voix qui nous crient : *Ne vous conformez point au présent siècle , qui est mauvais. Ne suivez pas la multitude pour faire le mal.*

3°. Et quel bien ne font point à la société ces hommes qui résistent au torrent des mauvais exemples ! Quel important service , que de soutenir les droits de la raison , le pouvoir de la conscience , l'autorité de la religion , ces bases de la justice , de l'ordre , de la confiance & de la paix ! Quel important service , que de s'opposer aux progrès de cette corruption des mœurs , l'opprobre & la misère des Etats , la cause nécessaire de leur décadence & de leur chute ! Et que ne peuvent point , à cet égard , des hommes décidément vertueux , dans quelque position qu'ils soient ; mais , en particulier , s'ils sont en vue au public ; s'ils sont distingués , ou par la naissance , ou par les talens , ou par les richesses , ou par les honneurs ? Leur exemple est une protestation publique contre les désordres , une réclamation continuelle des droits de la vertu ; ils inquiètent le vice , ils l'intimident , ils le déconcertent ; ils gênent , au moins , le torrent , s'ils ne peuvent tarir ses eaux ;

ils empêchent, autant qu'il est en eux, les débordemens & ses ravages.

Voulez-vous sentir, M. F., de quel prix sont de tels hommes dans une société (1)? Plaçons-les sous l'œil du Maître du Monde. Lorsque, dans un Etat, la dépravation des mœurs est telle que Dieu se prépare à le faire servir d'exemple à la terre, par les coups dont il va le frapper, qu'est-ce qui peut lier son bras, faire tomber le glaive de ses mains? Apprenons-le de Dieu même. *Promenez-vous*, disoit-il par la bouche d'un Prophète, *promenez-vous par les rues de Jérusalem, & si vous y trouvez un homme qui fasse ce qui est droit, je pardonnerai à la ville.* L'entendez-vous, M. F.? Un homme, un seul homme, *faisant ce qui est droit*, eût plus obtenu de la clémence de Dieu, que l'iniquité de tout un peuple ne sollicitait de sa justice! Que voyons-nous encore dans nos Livres sacrés? Que Dieu fixe ses regards sur ceux qui *marchent en intégrité*; qu'il les compte, si je puis m'exprimer ainsi. Il dit, qu'il *n'y en avait pas dix dans Sodome & dans Gomorrhe*; & il déclare qu'il ne peut rien

(1) La ressemblance des sujets de ce Sermon, & de celui qui se trouve à la page 179 du premier volume, a donné lieu à la répétition du paragraphe qu'on va lire.

faire à ces villes, tout abominables qu'elles sont, jusques-à-ce que le vertueux *Loth* soit sorti du milieu d'elles. Auguste prérogative d'une vertu sur laquelle les mauvais exemples n'ont aucune prise ! Etre pour un peuple, pour sa patrie, sa patrie ! La cause de ta patience, ô mon Dieu ! & de ta longue tolérance ! A la vue des désordres qui font craindre tes jugemens, pouvoir te dire, avec l'espérance d'être exaucé : « Grand Dieu ! que tant d'iniquités n'enflamment point ta colère !
 „ Suspend, Seigneur, suspends des coups
 „ qui ne sont que trop mérités ! Et que
 „ ton long support ramène enfin les pé-
 „ cheurs à la repentance „ ! O vertu !
 Quand tu ne donnerais à l'homme que cet inappréciable privilège, tu embraserais mon ame du plus ardent desir de te posséder ! Ah ! je me *préservrai des souillures du vice ! Je maintiendrai mon intégrité ! Je ne suivrai point la multitude pour faire le mal !*

4°. Et sous quel prétexte, enfin, M. F., sous quel prétexte suivrions-nous *la multitude pour faire le mal* ? Est-ce à elle que nous sommes comptables de notre vie ? Est-ce à elle que nous nous applaudirons d'avoir obéi, dans ce moment où *notre ame nous sera redemandée* ? Est-ce auprès

d'elle que nous trouverons de légitimes excuses de nos violations de la loi de Dieu, quand nous serons devant ce tribunal où doit se faire la revue solennelle de nos œuvres ? Aurions-nous projeté de dire à notre Juge : « J'ai négligé de rendre à
„ Dieu mes hommages ; j'ai abandonné
„ son culte & ses autels ; mais c'était là
„ ce que je voyais faire à tant d'autres.
„ J'ai flétri , déchiré la réputation de mon
„ prochain ; mais c'était là ce que je
„ voyais faire à tant d'autres. J'ai nourri
„ des haines implacables , & mes pro-
„ cédés en ont porté l'empreinte ; mais
„ c'était là ce que je voyais faire à tant
„ d'autres. J'ai mené une vie molle , oi-
„ sive , sensuelle , dissipée ; mais c'était là
„ ce que je voyais faire à tant d'au-
„ tres „. Ah ! si une telle pensée s'of-
frait à notre esprit , n'en ferait-elle pas
repoussée , à l'instant même , par cette pa-
role du Juge ? « C'était là ce que tu voyais
„ faire à tant d'autres ! Mais , était-ce là
„ ce que je t'avais commandé ? Où
„ avais-tu lu , dans ma loi , que tes trans-
„ gressions seraient justifiées par celles
„ des autres ? N'y était-il pas écrit , en
„ termes clairs & formels ? *Ne participez*
„ *point aux œuvres de ténèbres. Conser-*
„ *vez-vous purs & irrépréhensibles. Soyez*

„ des flambeaux reluisans au milieu de la
„ génération tortueuse & perverse „ A
ces questions, quelle réponse? La honte
& la confusion de face.

Penfons-y bien, mes très-chers Frères;
notre vie fera confrontée, non pas avec
les exemples du monde & ses maximes,
mais avec la raison, avec la loi de Dieu.
Voulons-nous pouvoir la soutenir cette
terrible confrontation? Au dessein, bien
arrêté, de n'écouter jamais que le devoir,
joignons une sage défiance de nous-mêmes.
Ne nous exposons pas, fans-cesse, aux
dangereuses influences d'un monde cor-
rompu; ne respirons pas, fans-cesse, un
air contagieux. Ayons des temps de re-
traite, où notre ame se délasse de sa
lutte contre le vice; où elle se ranime &
reprenne des forces contre cet ennemi,
toujours vivant & toujours redoutable.
Ayons des temps de retraite, où, seuls
avec Dieu, nous lui faisons, par d'hum-
bles aveux, une sorte de réparation des
surprises & des brèches faites à notre vertu
par les mauvais exemples. Ayons des
temps de retraite, où, seuls avec Dieu, la
pensée, pénétrant, réchauffant notre ame,
donne de la vigueur & du nerf à nos
nouvelles résolutions; où nous nous met-
tions sous la sauvegarde du Tout-Puiss-

sant, où nous le pressions contre *notre droite*, afin de n'être pas ébranlés. Ainsi cuirassés, rentrons dans le monde; poursuivons courageusement la carrière qui nous est ouverte; arrivons ainsi au terme de notre épreuve, à ce moment où l'on échappe enfin à la mer orageuse du siècle, où l'on doit tant ambitionner de pouvoir se dire à soi-même: « Je me suis attaché
„ fermement au bien! J'ai achevé l'œuvre
„ qui m'avait été donnée à faire. Je re-
„ mets à mon Créateur une ame, non
„ pas telle que je voudrais qu'elle fût
„ pour soutenir les regards du *Dieu de*
„ *sainteté*; mais telle qu'elle peut être
„ présentée au *Dieu des miséricordes*,
„ qu'elle peut espérer d'être admise dans
„ ces demeures célestes où la vertu ha-
„ bite, où elle est en sûreté, où elle n'a
„ plus à se tenir en garde contre une *mul-*
„ *titude qui fait le mal*; où, par-tout, elle
„ ne rencontre qu'elle-même; où elle
„ perfectionne le bonheur de ceux qui
„ lui ont été fidèles sur la terre; où elle
„ les unit à Toi, ô mon Dieu! & leur
„ fait partager ta félicité, aux siècles des
„ siècles. Amen!

S E R M O N

Sur ces paroles du

P S E A U M E X X X I X. v. 1.

*J'ai dit, je prendrai garde à mes voies,
afin de ne pas pécher par ma langue.*

LA langue, dit un Auteur sacré, la langue est un monde d'iniquités. Quelle est celle de ces iniquités que nous nous proposons d'attaquer aujourd'hui ? C'est, M. F., celle qu'on se permet le plus communément, la *médifance*, qui consiste à divulguer, sans nécessité, le mal qu'on fait du prochain, & à nuire par-là à sa réputation. Oui, c'est contre cette *iniquité de la langue* que nous voudrions vous prémunir. Pour cet effet, cherchons-nous à vous montrer que la médifance est réellement une *iniquité* ? Si nous pouvions croire que vous l'ignorez, nous vous parlerions d'abord, en tant qu'*hommes*, en

tant que membres d'une fociété, & , vous expofant la morale des Paiens mêmes, nous vous montrerions que la médifance attaque la vertu fondamentale de la fociété, la juftice ; qu'elle attente à la vie civile de l'homme en flétriffant fa réputation, que fouvent il préfère à l'existence même. Nous vous montrerions qu'elle introduit dans la fociété les querelles, les inimitiés, les vengeances ; & nous en appellerions à ce que vous avez fouvent vu ou entendu vous-mêmes fur ce fujet. Vous confidérant enfuite comme *chrétiens*, ou comme prétendant à ce titre, nous vous montrerions que dire *chrétien* & *médifant*, c'eft dire, *lumière* & *ténèbres*, *Jéfus-Christ* & *Bélial*, comme parle l'Écriture. Nous vous montrerions que le cœur du médifant eft anti-chrétien, parce qu'il eft fans charité. Nous vous dirions : « Lifez les quatre *Evangelies* ; lifez les » *Actes des Apôtres* ; lifez les *Epîtres* ; » lifez la Doctrine chrétienne, & vous » verrez la médifance profcrite par-tout ; » vous la verrez dans tous les catalogues » des iniquités qui excluent du royaume » des cieux ». Mais, M. F., vous favez ces chofes ; on vous en instruit dès l'âge de raifon ; on vous les fait fréquemment entendre dans ces chaires chrétiennes. Quel

est donc le but que nous nous proposons dans ce discours? Nous voulons vous indiquer un préservatif contre la médifance. Nous venons vous dire : « Faites attention » à vos voies ; occupez - vous fréquemment de vous-mêmes , & vous ne tombez pas dans la médifance ,. C'est le conseil que nous donne le *Psalmiste* par son exemple : *J'ai dit , je prendrai garde à mes voies , afin de ne pas pécher par ma langue.* Que de sagesse dans ce conseil ! Écoutons - le , M. F. , & profitons - en. Hélas ! assujettis à tant de maux par notre nature , apprenons à ne pas nous en faire les uns aux autres par nos paroles. *Dieu de charité !* Que cette vertu s'établisse dans nos cœurs ! Qu'elle repose toujours sur nos lèvres ! Ainsi soit-il !

Je dis , M. F. , que l'examen de nous-mêmes , (j'entends par - là un examen attentif , impartial , souvent réitéré) est un préservatif contre la médifance ; & je vais en fournir les preuves.

1°. J'observe d'abord , qu'un tel examen , en nous apprenant de quel esprit nous sommes animés , quand nous proférons des médifances , ne peut que nous faire rougir en nous en découvrant les sources honteuses. En effet , M. F. , en vous interrogeant sur ce qui vous porte à

médire, vous verrez que c'est toujours quelque passion basse, quelque motif dés-honnête. Vous verrez que c'est quelquefois une jalousie secrète, qui tombe sur des talens, des lumières, des qualités qui vous font ombrage, puisque c'est particulièrement quand il s'agit de telle ou telle personne, que votre langue se délie & répand le noir venin de la médifance.

Vous verrez que c'est, d'autrefois, une basse flatterie; que vous ne dites du mal d'autrui que parce que vous parlez devant une personne dont vous voulez captiver la faveur, & qui est ennemie ou rivale de celle sur qui tombent vos médifances.

Vous verrez que c'est souvent un desir puéril d'éblouir par des faillies, par l'exposition des fautes, ou des ridicules d'autrui; vous verrez que, dans les conversations, la médifance est pour vous une espèce de besoin que vous satisfaites, non-seulement aux dépens d'autrui, mais plus encore aux vôtres, puisque vous faites ainsi vous-mêmes la satyre de votre cœur.

Allez encore à la source de vos médifances, & vous verrez que c'est, ou une intempérance de paroles, impardonnable à un être fait pour penser & pour réfléchir; ou une cruelle malignité, qui s'entretient & se nourrit, pour ainsi dire, des cha-

grins qu'elle cause ; ou une lâche vengeance , indigne d'une ame noble & généreuse. Voilà ce que vous verrez dans un examen impartial de vous-mêmes ; & cette découverte , vous avilissant à vos propres yeux , vous faisant rougir , vous déterminera à veiller dans la suite sur vous-mêmes , pour ne pas vous rendre coupables de nouvelles médifances : *J'ai dit ; je prendrai garde à mes voies , afin de ne pas pécher par ma langue.*

2^o. L'examen de nous-mêmes est encore un préservatif contre la médifance , parce qu'il ne peut que détruire en nous la sévérité qui blâme & condamne , & lui substituer l'indulgence qui excuse & pardonne. En effet , M. F. , que voyons-nous lorsque nous nous examinons nous-mêmes ? Nous voyons que nous sommes faibles ; qu'il y a en nous une *loi de la chair* , qui combat contre la *loi de l'entendement* ; qu'environnés de tentations , il est de fréquentes surprises involontaires ; il est des occasions qui triomphent de nous , sans nous donner le temps de nous en défier & de les vaincre. — Nous examinant de plus près , nous voyons que les illusions du cœur nous cachent souvent la difformité du vice ; qu'elles lui prêtent des couleurs séduisantes ; que par-là il nous en impose ,

& que dans nos chûtes on peut souvent dire que nous sommes moins coupables qu'aveugles, & autant à plaindre qu'à blâmer. --- Que voyons-nous dans un examen encore plus approfondi ? Nous voyons que le mal s'infinue facilement jusques dans nos meilleures actions ; que la nature humaine ne comporte rien de parfait ; que dans nos œuvres les plus applaudies, il y a toujours quelque sujet de dire : *voilà l'homme !* --- Que voyons-nous enfin dans une étude attentive de nous-mêmes ? Nous voyons que, malgré notre attachement à la vertu, il est des enchaînemens de circonstances, des suites d'événemens, qui nous entraînent malgré nous ; que la continuité même de nos efforts pour nous soutenir dans les sentiers de la justice, nous fait tomber dans le relâchement, parce que nous comptons trop sur les victoires que nous avons remportées ; nous voyons que notre cœur était droit, que nos intentions étaient pures, lorsque notre conduite paraissait inexcusable. N'est-ce pas là, M. F., la peinture de ce que nous sommes ? N'est-ce pas là ce que chaque homme voit au-dedans de lui-même ? Et que résulte-t-il d'un tel examen ? Trouvant dans son propre cœur la défense de celui des autres,

on contracte un esprit d'indulgence pour les défauts du prochain ; on se forme à cette charité qui les excuse & qui les couvre. Est-ce une jeune personne qui est tombée dans quelque faute ? On l'attribue à la vivacité de l'âge, à l'inexpérience, à la force de la tentation ; la main de la charité se hâte de mettre un voile sur cette faute ; elle s'étudie à empêcher que la malignité ne le déchire. Est-ce un vieillard qui est tombé dans quelque faute ? On l'attribue aux infirmités de l'âge, au dérangement de la santé, à cette faiblesse attachée à la nature humaine, que les années, l'expérience, la réflexion ne peuvent jamais entièrement détruire. Dans ces cas-là & dans d'autres, n'apperçoit-on aucune excuse ? On se persuade que cela ne vient que de ce qu'on n'est pas bien instruit ; que le temps fera connaître ce que l'on ignore. On est peut-être dans l'erreur ; mais on préfère les erreurs même les plus grossières de l'indulgence, aux jugemens les plus vrais de la sévérité. Le cœur se plaît à juger comme il voudrait qu'on le jugeât toujours lui-même ; la langue fuit les décisions du cœur ; elle reste dans le silence qu'il lui impose. Heureux tour d'esprit ! Caractère empreint de la charité chrétienne ! Que n'est-il plus commun

dans la société ! Il le fera , M. F. , si nous nous étudions souvent nous-mêmes : *J'ai dit ; je prendrai garde à mes voies , afin de ne pas pécher par ma langue.*

3°. Et la conscience, cette voix divine, que dira-t-elle dans cet examen ? M. F. En parlant contre nous-mêmes, elle nous empêchera de parler contre le prochain. Dans le *compte* que nous ferons de *nos voies*, nous ne pourrons que nous reconnaître coupables à beaucoup d'égards. Où est-il l'homme qui peut dire : *Je suis sans péché.* Hélas ! nous péchons tous en plusieurs manières ! Si donc nous sommes tentés de publier les fautes & les péchés d'autrui, la conscience nous crierà : « Tu veux parler contre cet » homme ; mais n'es-tu pas toi-même coupable ? Tu veux divulguer & blâmer » son imprudence, son indiscretion, ses » ridicules, ses défauts ; mais ces défauts » ne font-ils pas les tiens ? N'en as-tu pas » de plus condamnables encore ? *Parleras-tu de la paille qui est dans l'œil de ton » frère, tandis que tu vois une poutre dans » le tien ?* Si sa condamnation est sur tes » lèvres, ne la scélèrai-je pas contre toi » par mes remords » ? Voilà ce que dira la conscience ; & que sa voix est puissante !
Écoutons l'Écriture. Les Scribes & les Pharisiens, ces hommes entachés de vices

odieux , auffi févères pour le prochain qu'indulgens pour eux-mêmes , les Scribes & les Pharisiens amènent à *Jésus-Christ* une femme adultère ; ils cherchent à le surprendre ; ils attendent qu'il prononcera contr'elle , & qu'il leur fournira une occasion de le perdre. *Jésus* voit en eux une conscience endormie ; il la réveille par cette parole : *Que celui de vous qui est sans péché , jette la première pierre contr'elle !* Il fuffit. Ces hommes qui s'étaient perdu de vue rentrent en eux-mêmes ; ils se voient avec tous leurs vices ; la honte est sur le front ; la langue est muette ; pourquoi ? Parce que la conscience a parlé. M. F. , Si *Jésus* n'est pas auprès de nous pour la réveiller cette conscience , réveillons-la fréquemment nous-mêmes , en faisant le compte de nos voies ; elle mettra nos péchés devant notre face ; elle fera mourir dans notre bouche nos paroles de médifances ; elle posera , comme parle l'Ecriture , *une muselière sur nos lèvres. J'ai dit ; je prendrai garde à mes voies , afin de ne pas pécher par ma langue.*

4°. Une quatrième considération vient à l'appui de celle que nous venons de vous proposer. Un examen attentif de nous-mêmes , en nous offrant le spectacle de nos faiblesses , de nos passions , de nos défauts &

& de nos vices, nous donne occafion de
fentir quel ferait notre chagrin, fi les
hommes nous voyaient tels que nous nous
voyons nous-mêmes. De-là ce raisonne-
ment fimple & naturel, dont il eft impof-
fible d'éluder la conféquence. « Je fens
» combien ma réputation m'eft précieufe.
» Avec quelle amertume ne verrais-je pas
» qu'on découvrît & qu'on divulguât cet
» orgueil qui me poffède, cette envie qui
» me ronge, cette foif de l'or qui me
» dévore, cette paffion honteufe que je
» voudrais pouvoir me cacher à moi-même!
» Avec quelle peine ne verrais-je point
» qu'on fît connaître mes défauts même
» les plus légers, mes faibleftes & mes
» ridicules! Avec quel chagrin n'appren-
» drais-je pas que, tel que je me vois, on
» m'a montré à ce feul homme, à ce feul
» ami, à cette feule fociété que je fré-
» quente!..... Je mettrai donc à profit
» cette fenfibilité que j'éprouve; j'épar-
» gnerai aux autres un déplairir que je
» fens être bien vif & bien amer; leur ré-
» putation me fera auffi chère que la
» mienne; tout ce qui l'intérefte fera facré
» pour moi; aucun prétexte ne pourra dé-
» lier ma langue fcrupuleufe; ma fenfibi-
» lité, délicate jufques dans les plus
» petites chofes qui touchent à l'honneur,

„ ma sensibilité témoignerait contre moi-
„ même ; je ne me permettrai aucun acte
„ de médisance , quel qu'il puisse être ,
Heureux, M. F., heureux l'homme qui
s'accoutume à parler ainsi avec lui-même !
Le sentiment intérieur devient pour lui un
oracle de sagesse ; il en tire des remèdes
contre les vices qui le déshonorent , &
un préservatif contre ceux qui tendraient à
déshonorer les autres. *J'ai dit ; je prendrai
garde à mes voies , afin de ne pas pécher par
ma langue.*

5°. Enfin, M. F., je vous le demande ;
quelle doit être la situation d'un homme
accoutumé à élever une espèce de tribunal
au-dedans de lui , & à se rendre un compte
exact de l'état de son ame ? Quelle doit
être sa situation , lorsque , détournant ses
regards de dessus lui-même , il les porte
sur Dieu , sur le *saint & le juste* ? Ne vous
le représentez-vous pas profondément
abattu , disant en toute humilité : “ Eter-
„ nel , mon Dieu ! par combien de péchés
„ ne t'ai-je pas offensé , Toi , le plus ten-
„ dre des pères , Toi dont *les yeux sont*
„ *trop purs pour voir le mal* ! Que de titres
„ de condamnation j'apperçois dans ma
„ vie ! Ah ! *ne me rends point selon mes*
„ *iniquités* ! J'implore avec confiance ta
„ miséricorde ! Je fais qu'il y a pardon par

„ devers Toi ! Oui , ta bonté , ta bonté me
„ rassure ! *Mon ame , rentre dans ton re-*
„ *pos , car l'Eternel t'a fait du bien , !*
Mais , si c'est là , M. F. , la situation d'un
homme qui met ses péchés devant lui-
même , & devant son Dieu , pensez-vous
qu'un tel homme , accoutumé à se voir
dans cette situation , ne fera pas sur ses
gardes , pour ne pas augmenter par sa
langue le nombre des péchés dont il se
reconnaît coupable ? Pensez - vous qu'un
tel homme , plein de l'idée du compte
qu'il s'est rendu à lui-même , & de la
charité de ce Dieu qui *pardonne tant &*
plus , ne formera pas son ame à cette
bonté , à cette charité qui *excuse tout ,*
qui pardonne tout ? Sortira-t-il du sein de
la miséricorde divine , plein de méchan-
ceté contre l'homme , l'image de ce Dieu
qu'il fait être la charité même ? Des pieds
du Tribunal suprême , où il a été abattu &
pardonné , ira-t-il en dresser un contre son
frère ? Et cette langue , qui a béni son
juge de sa miséricorde , prononcera-t-elle
des *jugemens sans miséricorde* ? Non , sans-
doute ; il ne jugera point , puisqu'il *n'a*
point été jugé ; il ne condamnera point ,
puisque *il n'a point été condamné*. S'il se
conduisait autrement , oserait-il reparaitre
devant son juge , & lui demander de ne

point entrer en compte avec lui, de ne point retirer de dessus lui sa gratuité? Ne craindrait-il pas cette réponse : “ *Méchant serviteur! Je me servirai contre toi de la mesure dont tu t’es servi pour ton frère! Tu t’es condamné toi-même par tes paroles* „! Et que te resterait-il, pécheur, prosterné devant ton juge? La honte & la confusion de face! Ah! pensons-y bien, pensons-y bien, Mes très-chers Frères! Que l’idée de ce Dieu qui, comme il nous l’a déclaré, se sert, pour nous juger, *de notre balance & de nos poids*, que cette idée mette, comme s’exprime l’Ecclésiastique, *des portes & une barre à notre bouche*, en sorte que nous ne péchions point par notre langue!

Je m’arrête ici, M. F., convaincu que ce que je viens de vous dire suffit pour vous faire sentir qu’un examen attentif de nous-mêmes est un préservatif assuré contre la médifance. Mais, était-il nécessaire de vous indiquer ce préservatif, & d’en faire le sujet entier de notre discours? La médifance règne-t-elle au milieu de nous? M. F. Quand nous nous faisons cette question sur un grand nombre d’autres vices, nous craignons de prononcer d’une manière positive; mais ici, ne nous prévenez-vous pas vous-mêmes? Ne souf-

crîrez-vous pas à notre décifion , quand nous dirons qu'il n'est point de vice plus commun parmi nous que la médifance ; que c'est le vice de tous les âges , de tous les états , de toutes les conditions ; qu'il ne refpecte , ni les dignités , ni le fanctuaire , ni l'amitié , ni les bienfaits , ni la vertu ; qu'il est le vice dominant de tant de perfonnes de l'un & de l'autre fexe , qui semblent ne favoir parler que quand il faut médire ; qui , d'un œil méchant , épient les actions , les paroles , les intentions , & fe nourrissent du plaifir cruel d'exposer au grand jour ce qu'ils ont eu l'art funefte de tirer des ténèbres ? Ne foufcrirez-vous pas à notre décifion , quand nous vous dirons qu'il y a parmi nous des fociétés particulières , dont le but n'est pas fans-doute de médire ; mais qu'on ferait tenté d'appeler des *affemblées de médifance* , où , comme s'exprime l'Ecriture , *on s'affied pour parler mal contre fon frère* ; des affemblées dont la médifance est l'ame , le plaifir , l'aliment principal ; dont on est réduit à defirer que le jeu abforbât tellement les perfonnes qui les composent , que la langue refât muette , tandis que le cœur ferait totalement occupé par l'intérêt ou le plaifir ? Hommes cruels ! Les yeux , les yeux fur vous-mêmes ! Mettez votre ame fur vos mains

devant le Seigneur! Voyez-la, cette ame, avec ses taches, ses imperfections, ses faiblesses, ses misères! Voyez-la d'un œil attentif, d'un œil impartial! Voyez-la, s'il est possible, de l'œil de Dieu, de cet œil qui en pénètre les replis les plus tortueux, qui en découvre toutes les cachettes d'iniquité! Offrez souvent à vos regards ce spectacle de fautes, de vices & de passions, & il fournira à votre sévérité de quoi s'exercer sur vous-mêmes; & bientôt, ou votre cœur est déterminément méchant & cruel, ou l'indulgence pour le prochain s'y introduira, & vous ne pécherez plus par votre langue.

Ah! quel changement, M. F., quel heureux changement dans la société, si l'on y suivait le sage conseil que nous donne le Psalmiste par son exemple! Elle ne m'offre plus cette face triste & lugubre, qui en dégoûte souvent ceux qui lui veulent le plus de bien; qui leur fait quelquefois desirer la solitude & les déserts, pour n'être pas les témoins de ces médisances par lesquelles des hommes faits pour s'aimer, se déchirent impitoyablement les uns les autres. Je vois, au contraire, régner dans cette société, l'indulgence, le support, la bonté, toutes ces vertus sociales, qui font le bonheur de ceux qui les possèdent,

& de ceux qui en font les objets. Je vois les converfations , privées de ce fel âcre & corroſif qui les empoifonne , intéreſſer l'homme de bien , l'inviter à y prendre part , & lui laiffer le doux ſentiment qu'il s'eſt trouvé parmi des amis & des frères. Quelle ſociété que celle qui préſenterait un tel ſpectacle ! Heureux l'homme qui ſerait du nombre de ceux qui l'offriraient aux regards ! Heureux l'homme qui pourrait ſe dire à lui-même ! « Connoiſſant ce
» que je ſuis devant Dieu ; ayant ſans-
» ceſſe devant mes yeux mon propre
» cœur ; ne trouvant en moi-même que
» trop de ſujets de m'occuper & de me
» condamner , j'ai appris à mettre un
» frein à ma langue , à ne point pécher
» par mes paroles. Lorsque j'ai apperçu
» des défauts chez quelqu'un , des fai-
» bleſſes , des vices , ſi je n'ai pu me
» les cacher à moi-même , je les ai ca-
» chés aux autres hommes , à moins que
» la juſtice ne m'en fît un devoir , ou que
» la charité même ne l'exigeât. Si l'on a
» voulu attaquer devant moi la réputation
» du prochain , loin de paraître avide de
» la honte d'autrui , *mes oreilles ont été mu-*
» *nies d'épines ; j'ai arraché la proie des*
» *dents du méchant ;* mon viſage triſte &
» ſévère a glacé la parole ſur la langue qui

» allait la prononcer. Je marche avec
» confiance parmi les hommes , parce que
» je n'en rencontre aucun dont la présence
» me reproche une réputation flétrie par
» ma langue ; aucun dont je ne puisse dire ,
» en le voyant , que si j'en ai parlé , je
» l'ai toujours fait en ami & en frère ,»

Délicieux témoignage ! Nous vous en
conjurons , Mes très-chers Frères , hâtez-
vous de vous mettre en état de pouvoir
vous le rendre ! Mais que vos paroles ne
portent pas seules l'empreinte de la charité
chrétienne ; qu'elle paraisse aussi par vos
oeuvres. Montrez-la en particulier dans cette
Collecte qui va se faire en faveur des pauvres
de l'Hôpital-général de cette Ville. Que la
bénéficence soutienne cette maison qu'elle
a élevée ! Qu'elle tienne toujours ouvert
cet asile respectable , où se réfugient l'or-
phelin abandonné , la veuve indigente , le
vieillard infirme , le malade pressé par la
douleur , & par l'impuissance de se sou-
lager ; en un mot , cet asile respectable
de toutes les misères , de qui , M. F. ?
D'êtres semblables à vous , fortis des
mains du même Père , enfans d'une même
patrie , disciples d'un même maître. Trans-
portez-vous , par la pensée , au milieu de
cette multitude d'infortunés ! Là , fixez ,
un instant , leurs infirmités , leurs lan-

guez , leurs plaies , les différens maux qui les travaillent ; & cédez , cédez à cet instinct d'humanité , à cette prière de la nature , qui se fera entendre en faveur de ces malheureux ! Voyez-les , ces pauvres , ces infirmes , ces malades , élever de touchans regards vers le ciel , & remercier cette Providence qui se fert de vous pour subvenir à leurs besoins & soulager leurs misères ! Voyez-les vous donnant des bénédictions , implorant sur vous celles du grand Arbitre de nos destinées ! Comparez le plaisir que donne l'idée d'une seule de ces bénédictions , d'une seule de ces prières , avec celui qui est attaché à des dépenses en jeux , en repas , en ameublemens , en étalage de vanité ! Grand Dieu ! y a-t-il en cela quelque comparaison à faire !

Voyez les généreux Directeurs de cette maison de charité , réjouis par l'abondance de vos aumônes ; soulagés de n'être pas réduits à disputer si souvent avec l'indigence , à lui faire des refus qui les peinent , & qui les décourageraient dans leurs charitables offices , si rien au monde pouvait décourager de faire le bien.

Voyez - vous vous-mêmes , Mes chers Frères , dans ces heures solitaires , où vous vous rendez compte de celles qui se

sont écoulées. Quel souvenir que celui d'une angoisse foulagée, d'une larme effuyée, d'un souris mis sur les lèvres de celui qui croyait toute joie bannie à jamais de son cœur ! Voyez-vous, dans ce moment où la vie va s'éteindre ; dans ce moment du naufrage universel de ce que nous possédons ; il n'y a que vos oeuvres de bénéficence qui échappent à ce naufrage ; elles vous restent, elles vous accompagnent devant ce Tribunal, où va rendre compte cette ame qui vous est redemandée. Ah ! multiplions-les, ces oeuvres précieuses, dont l'exercice est déjà si doux sur la terre, & qui, dans le ciel, nous rendront favorable celui qui prononcera sur notre éternelle destinée ! Amen ! Amen !

S E R M O N

Sur ces paroles de

L'ÉPITRE DE ST. PAUL AUX ROMAINS.

Ne soyez point paresseux à rendre service.

M E S F R È R E S ,

JE ne fais du mal à personne. C'est là , M. F. , ce que bien des gens se disent à eux-mêmes , avec une sorte de complaisance ; c'est à cela qu'ils semblent réduire toutes leurs obligations envers les hommes ; c'est sur cela qu'ils se tranquillisent , dans ces momens où ils s'occupent de la grande affaire du salut de leur ame. — Vous ne faites du mal à personne ? Je m'en rapporte , à cet égard , à votre conscience. Mais , est-ce donc là tout ce que la Religion demande de vous ? Ne vous ordonne-t-elle pas de faire aux hommes tout le bien qui dépend de vous , de le

268 *Ne soyez point paresseux*

leur faire même avec empressement, avec zèle? Ecoutez *St. Paul* dans les paroles de notre texte : *Ne soyez point paresseux à rendre service*. C'est, M. F., cette belle & excellente maxime, si digne d'une Religion émanée de Dieu, que je viens offrir à votre méditation. Cœurs bienfaisants! Vous contemplerez avec intérêt la peinture de vos œuvres; ce sera celle de vos plaisirs. Homme, inutile à l'homme! Tu rougiras peut-être à l'ouïe du bien que tu devais & que tu pouvais faire. Heureux, si un soupir arraché à ton âme, te rappelait à ton devoir! Heureux, moi-même, quand tout l'effet de ce que j'ai à vous dire, se réduirait à une larme, de plus, effuyée, une inquiétude calmée, une angoisse adoucie! O mes chers Frères! J'aime à attendre de meilleures choses de vous! Ainsi-soit-il!

Ne soyez point paresseux à rendre service. Vous le voyez, M. F.; il ne s'agit pas seulement ici de cette partie essentielle de la charité qu'on appelle l'aumône; il est question de tous les moyens d'être utile aux hommes, de toutes les espèces de services que nous pouvons leur rendre, soit pour le corps, soit pour l'âme. Services qui supposent toujours, qu'en les rendant, nous ne manquons, ni aux lois

de la justice & de l'équité, à l'égard de qui que ce puisse être; ni aux conseils de la sagesse & de la prudence, à l'égard de nous-mêmes. *Services*, qui doivent être rendus sans ostentation, sans dureté, sans humeur. *Services*, qui doivent être rendus dans l'obscurité & dans les ténèbres, comme à la lumière du jour, & sous les regards du public. *Services*, qui doivent être plus ou moins grands, plus ou moins nombreux, suivant nos lumières, nos talens, notre crédit, notre fortune, en un mot, suivant les différentes circonstances où nous pouvons nous trouver.

Et ces *services*, à qui devons-nous les rendre? Est-ce seulement à nos parens, à nos amis, à nos bienfaiteurs à nos concitoyens? Ce sont-là, sans contredit, toutes choses égales, des objets de préférence; mais, en général, tout homme a des droits sur nous à cet égard; *St. Paul* n'en exclut aucun, quand il nous dit: *Ne soyez point paresseux à rendre service*. Et que demande-t-il de nous par ces paroles? Le voici, M. F.; suivez-nous dans ces importans détails.

1^o. *St. Paul* demande, d'abord, de nous, que, s'il se présente une occasion de rendre service, nous la saisissons, s'il est possible, à l'instant même. Vous ap-

prenez que cette personne est atteinte d'une maladie, & vous savez que vous pouvez adoucir ses maux, calmer ses inquiétudes, lui inspirer la patience & la résignation qui lui sont nécessaires. Allez d'abord auprès de ce malade; surmontez tout dégoût, toute répugnance, tout ce qui vous porterait à différer cette visite charitable; faites-la à l'instant même.

Vous apprenez que la division s'est mise entre des personnes qui vous sont connues; & vous savez, que vous avez sur elles un crédit, un ascendant, qui vous donnent lieu d'espérer, que ce ne sera pas en vain que vous leur porterez des paroles de paix. Allez leur porter ces paroles à l'instant même.

Vous apprenez que des langues mensongères ont distillé leur noir venin sur une personne dont l'innocence vous est bien connue; hâtez-vous de détruire ces bruits calomnieux; faites, du moins, tout ce qui dépend de vous à cet égard; & faites-le à l'instant même.

Dans tous ces cas, & dans d'autres de ce genre, les délais ne sont permis que lorsqu'ils sont commandés par la prudence, c'est-à-dire, lorsqu'ils peuvent favoriser le succès de nos bonnes intentions, ou augmenter la somme du bien

que nous voulons faire. Hors de ces cas-là, il faut agir à l'instant même. Et pourquoi ? Parce que, quand il est question de *devoir*, on ne saurait trop tôt s'en acquitter. Parce qu'un service différé perd de son prix ; lequel s'augmente par la promptitude à le rendre. Sur-tout, M. F., parce qu'une occasion échappée est souvent une occasion perdue.

Vous différez de visiter ce malade ; peut-être sa maladie empirant, le mettra-t-elle hors d'état de vous recevoir & de vous entendre ? Peut-être la mort l'enlèvera-t-elle, avant que vous ayez pu lui faire cette visite charitable ?

Vous différez de réunir ces personnes divisées ; peut-être la haine, ayant le temps de s'enfoncer dans les cœurs, rendra-t-elle inutiles tous vos efforts pour l'éteindre ?

Vous différez de détruire ces bruits calomnieux ; la calomnie circulera dans le public ; elle s'enracinera dans les têtes, toujours si méchamment avides de la honte d'autrui ; les coups portés à l'honneur que vous deviez défendre, lui feront peut-être une brèche irréparable.

Et alors, que vous restera-t-il, ou, que devra-t-il vous rester ? Le regret de n'avoir pas rendu service ; le remords de

272 *Ne soyez point paresseux*

n'avoir pas fait votre devoir, au moment où il dépendait de vous de le faire.

2°. Mais suffit-il de saisir les occasions d'être utile lorsqu'elles se présentent ? Non, M. F. ; il faut de plus aller au-devant de ces occasions, les épier & les poursuivre. C'est ce qu'emportent ces expressions de St. Paul : *Ne soyez point paresseux à rendre service*. N'attendons pas toujours, que ceux qui ont besoin de nous viennent eux-mêmes nous l'apprendre. Ils peuvent être retenus par le manque de liaisons avec nous ; par le découragement d'un cœur flétri par des chagrins réitérés ; par la fierté d'une ame qui ne fait pas se plier aux circonstances ; peut-être, par une délicatesse de sentiment, qui exagère les peines que demanderait le service qu'on serait appelé à rendre. Charité, tendre charité ! C'est à toi à pressentir les besoins ; c'est à toi à les démêler ; c'est à toi à faire les avances ; c'est à toi à percer les ténèbres dont la honte s'enveloppe ; c'est à toi à donner au cœur oppressé le soulagement de s'ouvrir & de se répandre !

Allez dire à cet homme, qui ne penserait pas à s'adresser à vous, ou qui ne l'oserait pas, allez lui dire, que vous appuyerez ses droits, que vous savez être
injustement

injustement attaqués, & qui, sans votre secours, pourraient lui être enlevés, en tout ou en partie.

Cherchez (avec prudence & discrétion) cherchez à découvrir la cause du chagrin que cet homme dévore en secret, mais que tout son extérieur annonce, & que, peut-être, vous saurez adoucir, ou faire entièrement disparaître.

Cherchez à découvrir, si ce n'est pas l'indigence qui a livré cette jeune personne à cet homme vil, qui, connaissant & pesant sa misère, forma l'horrible plan de ne l'en tirer que par l'infamie. Peut-être, pourrez-vous rompre ce scandaleux commerce, & rendre à la vertu une ame qui ne l'abandonna qu'en soupirant sur elle.

Voilà des cas où il faut *se mêler des affaires d'autrui* ! Voilà de saintes curiosités ! Voilà, de toutes les études, la plus belle, la plus douce, la plus excellente !

Vous direz, peut-être, que les occasions de rendre service se refusent à vos desirs. Mais, chrétiens, outre qu'il est bien rare qu'un bon cœur n'ait pas l'art heureux d'étudier avec succès les occasions, si vous manquez de ce beau talent, ou s'il se trouve en défaut, ignorez-vous, qu'il est des personnes appelées, par état,

à être les dépositaires des inquiétudes, des soucis, des peines de ceux qui en sont travaillés ? Allez auprès de ces personnes. Là, vous apprendrez qu'il est un artisan vertueux, chargé d'une nombreuse famille, aux besoins de laquelle il ne peut suffire par un travail commencé dès le point du jour, prolongé fort avant dans la nuit, & que la lassitude & l'accablement le forcent d'interrompre. — Là, vous apprendrez, qu'il existe un homme, couché, depuis plusieurs années, sur un lit d'infirmité, aidé d'un seul enfant, qui épuise sa santé, & le modique produit de son travail, pour suppléer aux assistances publiques, hélas ! trop souvent réduites à ne donner aux malades que ce qu'il faut pour ne pas mourir.... M. F. ! J'abrège ces détails. Vous savez auprès de qui l'on peut s'en instruire ; & si vous négligez de le faire, ne dites pas que les occasions d'être utile vous manquent ; dites plutôt, que c'est vous, vous, qui manquez à ces occasions, parce que vous êtes *paresseux* à les connaître. Bon Dieu ! Que d'heures, que d'heures perdues à ne rien faire ! Que d'heures consumées dans de misérables frivolités ; pour ne rien dire de plus ! Que d'heures qui pourraient être consacrées à l'étude & la poursuite des bons offices

qu'on pourrait rendre ! Quelles importantes découvertes que celles qu'on aurait faites dans cette sublime science ! Quel précieux fruit de nos recherches , que des bonnes œuvres que nous aurions nous-mêmes créées , qui nous appartiendraient tout entières !

3°. Enfin , M. F. ; dans l'exhortation de *St. Paul* est comprise la constance , la persévérance à être utile aux hommes. Il est des gens qui se prêtent d'abord à rendre service avec une forte de zèle ; mais que les prétextes les plus frivoles arrêtent ; que les obstacles les plus légers rebutent & découragent. Il en est d'autres qui ont je ne fais quelle bonté systématique , qui a sa quantité déterminée de bons offices ; qui semble s'être dite à elle-même : *Tu iras jusques-là ; mais tu ne passeras pas plus avant !* Ah ! ce n'est pas là la vraie charité , celle qui a son siège dans le cœur , celle que demande l'Évangile. La vraie charité a-t-elle formé un projet ? Elle ne s'arrête que lorsqu'elle est parvenue à ses fins , ou lorsque le succès est devenu d'une impossibilité absolue. La vraie charité ne compte pas , ne calcule pas les services qu'elle a rendus , elle s'occupe de ceux qui lui restent à rendre.

Quoi donc ! L'inutilité des efforts qu'on

a faits pour rendre service , n'autorise-t-elle pas à n'en plus faire ? Non, chrétiens ; elle n'autorise qu'à attendre des circonstances plus heureuses. — Vous avez souvent parlé à cette personne de ses défauts pour l'en corriger ; & vos remontrances , quoique faites avec sagesse , ont été inutiles. Ne vous découragez point ; cherchez , saisissez des momens où vous présumerez , que la conscience , appuyant vos avis , leur donnera tout le succès que vous pouvez en attendre.

Mais la multitude des services rendus à un homme , n'autorise-t-elle pas à ne plus lui en rendre ? M. F. ! Tant que la prudence , qui doit toujours être consultée , ne met pas des bornes au pouvoir de faire le bien , la multitude des services n'est , pour un bon cœur , qu'une raison de plus d'en rendre encore ; il se croit obligé envers celui qui l'a souvent mis à même de satisfaire son plus doux penchant ; il regarde comme une marque de la reconnaissance de cet homme à qui il a rendu des services , la demande même qu'il lui fait d'en obtenir encore. C'est là , sans-doute , une délicatesse de sentiment qui n'est pas commune ; elle n'en est , par cela même , que plus belle & plus digne de nos louanges.

Mais l'ingratitude dont on a payé nos services , ne nous autorise-t-elle pas à ne plus en rendre ? Il faut en convenir ; la lâcheté , la bassesse , l'infamie de l'ingratitude attristent nécessairement le cœur , le blessent & le révoltent. Gardons-nous cependant de céder à ces premières impressions , quelque fortes qu'elles puissent être. Examinons plutôt si nous n'avons point rendu service , d'une manière si dure , si fastueuse , si hautaine , si repoussante , que nous paraissions bien plus provoquer l'ingratitude que desirer la reconnaissance. Sommes-nous sans reproches à cet égard ? Plaignons , plaignons les cœurs assez mal nés pour être ingrats , assez malheureux pour n'être pas susceptibles du plaisir de la reconnaissance. Souvenons-nous que la vraie générosité n'est point un trafic , où l'on ne donne que pour recevoir. Souvenons-nous que l'auguste titre de *bienfaiteur* se flétrit par l'exigence du retour. Souvenons-nous que , dans nos œuvres , nous devons sur-tout avoir en vue l'acquit de la conscience , l'approbation de Dieu ; & que l'ingratitude des hommes ne peut nous enlever cette inappréciable récompense.

Réunissons , maintenant , M. F. , les différens traits que nous venons de mettre sous vos yeux. L'homme , qui *n'est point*

paresseux à rendre service, est celui qui en saisit, sans délai, les occasions, à moins que la prudence ne l'arrête; qui va au-devant de ces occasions, qui les demande à ceux qui peuvent les lui fournir; qui n'étant point rebuté par des tentatives infructueuses, par le nombre des services qu'il a rendus, par l'ingratitude dont ils ont été payés, conserve toujours un cœur avide d'être utile aux hommes, & ne soupire, à cet égard, que sur l'impuissance où il est souvent de se satisfaire. Je vous le demande, M. F.! Comment un tel homme se peint-il à vos regards? Sera-t-il difficile de vous faire dire, bien résolument, « je veux être *cet homme-là* »?

1^o. Que trouvons-nous au-dedans de nous, M. F.? Qu'est-ce qui tient à notre constitution, à notre nature? S'il est un sentiment qui nous avertit de nos propres besoins, & qui nous presse de les satisfaire, n'en est-il pas un aussi que nous éprouvons, à la vue, ou à l'ouïe des besoins des autres, & qui, suivant la nature de ces besoins, nous invite, plus ou moins fortement, à y pourvoir? Quel est l'homme qui puisse dire, que ce sentiment lui est absolument étranger? Ah! c'est-là un héritage que tout père transmet à son enfant; qui s'est conservé, au tra-

vers de soixante siècles, malgré tous les efforts des passions pour le détruire ! Et qu'est-il ce sentiment, si universel, si indestructible ? O homme ! C'est un ordre, déjà signé dans ton cœur, de la main de Dieu, & qu'il a fait transcrire de-là dans sa parole, quand il t'a dit : *Ne sois point paresseux à rendre service.* Que fais-tu donc, lorsque tu repousses ce sentiment, lorsque tu agis, comme n'en tenant aucun compte ? Penses-y bien ! Tu résistes à Dieu même, qui t'invite, qui t'exhorte, j'ai presque dit, qui te conjure de rendre service à ces hommes avec lesquels il te fait vivre.

2^o. Et comment nous explique-t-il encore sa volonté ce Dieu de qui nous tenons l'existence ? Il nous l'explique par cette dépendance où il nous a mis les uns à l'égard des autres ; par ces facultés diverses dont il nous a doués, pour être en état de nous rendre des offices réciproques ; par cet arrêt de la nature, auquel la conscience nous fait tous souscrire : « Si tu veux recevoir des services, il » faut que tu en rendes ». Il nous explique encore sa volonté, par le plaisir attaché à tout acte par lequel on est utile aux hommes. Dites, M. F. ! Lorsque vous avez rappelé quelqu'un à son devoir, dé-

280 *Ne soyez point paresseux*

truit une calomnie , soutenu un opprimé ,
effuyé des larmes , porté la consolation
dans le sein d'une famille éplorée , qu'est-
ce qui s'est passé au - dedans de vous ?
N'avez - vous pas éprouvé un contente-
ment intérieur , un plaisir pur , un plaisir
dont le cœur ne se lasse point ? Votre
ame n'a-t-elle pas senti , n'a-t-elle pas
arrêté , que c'est là sa manière d'être , la
plus touchante , la plus sérène , la plus
douce ? Oui , mon Dieu ! Père commun
des hommes ! Tu commences , dès ici-
bas , à récompenser les services que nous
leur rendons , par les douces palpitations
du cœur , au moment où nous allons les
rendre , & par le délicieux souvenir qui
nous en reste après les avoir rendus !
Que je vous plains , hommes assez cruels
à vous - mêmes pour vous refuser de tels
plaisirs ! Exister , sans être utile aux hom-
mes , existence isolée , sombre , mélan-
colique ; existence , où l'on appercevra peut-
être l'ivresse des sens , les bruyans éclats ,
l'étourdissement , le délire ; mais où l'on
ne verra point cette joie exquise de
l'ame , cette joie qui la pénètre , qui s'y
prolonge , qui s'y arrête , qui , souvent
réitérée , peut la mettre dans cet état per-
manent de bien - être , de sérénité , qui
mérite seul d'être appelé le *bonheur*.

Non, M. F. ! Non ! Cette joie pure , sublime , céleste , n'appartient qu'à l'homme *qui n'est point paresseux à rendre service à ses semblables.*

3^e. Et ce n'est pas là sa seule récompense , ici bas. J'en appelle encore à vous , M. F. ! Si l'on entreprenait de vous peindre le caractère le plus propre à se concilier votre affection & votre estime , quel serait le grand trait qu'il faudrait offrir à vos regards ? Serait-ce celui qui vous montrerait , ou de la force , ou du courage , ou du génie , ou de l'opulence , ou des dignités ? Vous admireriez , peut-être ; mais votre admiration serait froide ; le cœur ne dirait rien. Mais , si ce grand trait , ce trait saillant , vous montrait un homme , pour qui ses talens , ses lumières , son crédit , ses richesses , sont autant de moyens de satisfaire son empressement à rendre service , ne ferait-on pas sûr de réchauffer votre cœur , de vous faire dire :
« Voilà celui sur qui je me plais à repo-
» ser mes regards ; celui dont le nom seul
» porte quelque chose de doux à mon
» ame ; celui dont tous les succès me ré-
» jouissent ; celui que je m'empresserais à
» secourir , s'il était jamais dans le besoin ;
» celui que j'accompagnerai toujours de
» mes bénédictions & de mes prières ».

4°. Et comment ce tribut d'estime & d'affection ne serait-il pas payé à cet ami des hommes? Est-il rien de plus grand, de plus glorieux, que d'être, pour l'homme faible, pour l'homme ignorant, pour l'homme opprimé, pour l'homme pauvre, pour l'homme dans la détresse, un asile toujours ouvert, & comme un ange tutélaire? Est-il rien de plus grand, de plus glorieux, que d'être l'émule de *Jésus*, dont tous les pas furent marqués par des services rendus aux hommes, soit pour le corps, soit pour l'ame? Est-il rien de plus grand, de plus glorieux, que d'être l'image la plus ressemblante de ce Dieu, qui ne cesse de rendre témoignage de ce qu'il est, en faisant du bien aux hommes? Est-il rien de plus grand, de plus glorieux, que d'être le coopérateur de Dieu, l'agent qu'il s'affocie pour exercer la vertu qui fait son essence & sa gloire, la charité? Ah! chrétiens! Qui de nous n'aspirerait à cette sublime association? Qui de nous, à cette pensée, ne se sentirait animé à dire: "Venez auprès de moi, vous tous qui êtes pressés de quelque chagrin, de quelque inquiétude, de quelque peine! Vous ne me trouverez jamais paresseux à vous écouter, à vous consoler, à vous rendre tous les

„ services qui seront en mon pouvoir.
„ Venez m'élever à la sublime dignité de
„ Ministre du Très-Haut, de dispensateur
„ de ses bienfaits. Venez attirer sur moi
„ ses regards propices & favorables, en
„ me donnant lieu de lui montrer, dans
„ ma vie, ces œuvres d'humanité, de
„ bénéficence, qu'il recommande si fort
„ dans sa parole; ces oeuvres auxquelles
„ il *prend plus de plaisir qu'aux sacrifices*,
„ aux louanges & aux prières; ces oeuvres
„ que j'aimerai tant à avoir accumu-
„ lées, entassées les unes sur les autres,
„ dans ce moment où je ferai sur les bords
„ du tombeau, où je ferai cité à rendre
„ compte de ce que j'aurai fait sur la terre,
„ & à produire mes titres à l'immortalité
„ Bienheureuse „ — Puissent, Mes chers
Frères, ces beaux sentimens s'élever ou
s'affermir dans nos ames! Puissent ces
beaux sentimens former, de notre vie, un
tissu de bons offices rendus à ces hommes
avec qui nous passons quelques jours ici-
bas! Puisses-tu, ô mon Dieu! Toi dont
l'oeil nous suit par-tout, puisses-tu recon-
naître en nous l'ouvrage de tes mains, tes
enfans, tes imitateurs! Puisses-tu nous
trouver dignes d'habiter le séjour de la
parfaite charité, & d'un bonheur inalté-
rable! Ainsi soit-il!

Fin du Tome second.

T A B L E

D E S M A T I È R E S.

E LOGE de M. Vernes.	Pag. 1
I. Sermon, sur le devoir de surmonter le mal par le bien.	36
II. Sermon, sur le silence dans les afflic- tions.	54
III. Sermon, sur la manière dont doivent se former les projets de conversion.	70
IV. Sermon, sur le retour de l'enfant pro- digue.	83
V. Sermon, sur Jésus rendant la vue à un aveugle.	102
VI. Sermon, sur la crainte de l'Eternel, chef de la sagesse.	118
VII. Sermon, sur l'union des premiers chrétiens.	136
VIII. Sermon, sur les devoirs des Pas- teurs.	151
IX. Sermon, sur la bonne conscience.	166
X. Sermon, sur le souvenir du Créateur dans la jeunesse.	181

Table des Matières. 285

- XI. Sermon , *sur Moïse & Séphora exécutant un ordre de Dieu.* . . . 198
- XII. Sermon , *sur la violation d'un seul point de la loi de Dieu.* . . . 213
- XIII. Sermon , *sur la résistance aux mauvais exemples.* 231
- XIV. Sermon , *sur un préservatif contre la médisance.* , 248
- XV. Sermon , *sur la paresse à rendre service.* 267

Fin de la Table du Tome second.

ERRATA.

Page 113 , ligne 8 , malheureux , *lisez*
malheurs.

Idem. ligne 11 , malheurs , *lisez*
malheureux.

LIBRARY

OF THE

UNIVERSITY OF

CHICAGO

1891



Vernes, Jacob

Sermons

Bd.: 2. (1792). - 286 S.

Genève u.a. 1792

Hom. 2033 z-2

urn:nbn:de:bvb:12-bsb10463811-4

VD18 12005940-001